



**HAL**  
open science

# Les prisonnières politiques des dictatures européennes du XXe siècle : les enjeux de la littérature carcérale

Marion Borsotti

► **To cite this version:**

Marion Borsotti. Les prisonnières politiques des dictatures européennes du XXe siècle : les enjeux de la littérature carcérale. Littératures. 2013. dumas-01138966

**HAL Id: dumas-01138966**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01138966>**

Submitted on 3 Apr 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



Marion Borsotti

## Les prisonnières politiques des dictatures européennes du XXe siècle : les enjeux de la littérature carcérale

*Mémoire de Master 2 «Master Arts, Lettres, Langues»*

Mention : Lettres et Civilisations

Spécialité : Poétiques et Histoire de la littérature et des arts

Parcours : Poétiques et Histoire littéraire

Sous la direction de Mme Caroline Fischer

**Année universitaire 2012-2013**



## Épigraphe

« Peut-on être plus femme, plus mère, plus sœur, plus fiancée romantique que lorsqu'on embrasse la cause du genre humain pour qu'il continue d'être, pour sa dignité, pour sa liberté ? Liberté ! Mot magique, abstrait, mais plein de connotations qui ont vraiment un sens pour l'esclave, l'opprimé, le prisonnier, le torturé, pour celui qui est condamné à voir sa dernière Aurore parce qu'il a tout donné pour de futures Aurores rayonnantes. »

NEUS CATALÁ,

*Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*

## **Avant-propos**

Depuis trois ans maintenant, j'étudie, je travaille, je vis en Espagne. Mon quotidien, comme vous pourrez l'observer, a incontestablement influencé cette recherche relevant de la littérature comparée. En effet, vous pourrez remarquer l'abondance d'œuvres hispanistes utilisées, ainsi que de modestes traductions d'extraits d'ouvrages en castillan. D'ailleurs, j'ai pris la liberté de les effectuer moi-même.

Suite à un travail en première année de Master sur les récits rétrospectifs franco-espagnols des rescapés Républicains de la Guerre Civile, je me suis plongée cette année dans l'univers de la littérature carcérale née sous la plume des femmes européennes et militantes détenues pendant les dictatures du XXe siècle entre-autres pour les convictions politiques. Parmi elles, nous comptons de nombreuses espagnoles qui m'ont permis de mieux comprendre l'environnement social dans lequel je vis quotidiennement, ainsi que l'ancrage remarquable de traditions et de tensions sociopolitiques encore palpables : héritages d'une dictature très récente.

## **Remerciements**

Je remercie tout d'abord Madame Fischer qui m'a donné l'opportunité de poursuivre mes études dans le domaine de la recherche en littérature comparée, ainsi que Monsieur Hartje qui a gentiment accepté de m'accompagner tout au long de mon année d'investigation.

Agradezco a la profesora Anna Rosenberg por sus consejos bibliográficos, por su gran disponibilidad, por sus comunicaciones, en suma por su ayuda, y también al profesor Roberto Ceamanos por solucionarme el acceso a los libros de la biblioteca de la Universidad de Zaragoza, solución sin la que mi investigación no hubiera podido ser tan efectiva.

# Sommaire

<b>PARTIE 1 – LES FEMMES : POLITIQUE, CULTURE ET ENGAGEMENT PENDANT L’ENTRE-DEUX-GUERRES</b>	<b>11</b>
CHAPITRE 1 – EMERGENCE DES FEMMES DANS LA SOCIETE	12
L’entrée des femmes en politique	12
Les réformes entreprises par ces femmes	14
CHAPITRE 2 – LES ARMES ET LES LETTRES	17
<b>PARTIE 2 – LA LITTERATURE CARCERALE ET CONCENTRATIONNAIRE FEMININE</b>	<b>22</b>
CHAPITRE 4 – LES PRISONS ESPAGNOLES FACE AUX PRISONS ET AUX CAMPS SOVIETIQUES ET NAZIS	23
Les conditions de « vie » et d’enfermement	23
Politiques et endoctrinement	45
Culture et inculture dans les prisons	48
Des régimes totalitaires et autoritaires	51
CHAPITRE 5 – QUI SONT LES CONDAMNEES ?	53
Les miliciennes	54
Les résistantes	60
Famille et engagement : un dilemme	68
CHAPITRE 6 – LA VIE EXTRACELLULAIRE	78
La famille, un lien avec la liberté ?	78
La libération est-elle la Liberté ?	81
Les femmes franquistes	86
<b>PARTIE 3 – UNE LITTERATURE DE MILITANTES A FUTURES MILITANTES</b>	<b>93</b>
CHAPITRE 7 – CHRONOLOGIE DES ŒUVRES LITTERAIRES CARCERALES ISSUES DE LA DICTATURE	94
Publications autobiographiques	94
Publications écrites officielles	102
CHAPITRE 8 – LA LITTERATURE, UNE REVANCHE SUR LE PASSE	111
Pour une identité féminine et une (ré)acquisition des droits	111
En gage d’exemple et d’hommage	115
Une soif d’éternité	119

## Introduction

« Le professeur Besançon affirme que l'Histoire du monde féminin est l'« Histoire du silence », en voulant exprimer avec ceci le mutisme dans lequel la femme, comme sujet d'intérêt et d'étude, a été plongée pendant des siècles.<sup>1</sup> » C'est ainsi qu'en 1996, Ana María Mata Lara introduit le chapitre « Construction sociale d'une image. Réalité de la femme pendant les années de la dictature de Franco. L'exemple de la commune de Marbella, 1940-1970<sup>2</sup> » issu de l'ouvrage critique *Mujeres y dictaduras en Europa y América: un largo camino*. En effet, jusqu'au XXe siècle en Europe, la femme passe pratiquement inaperçue sur le plan historico-littéraire et, est complètement absente du panorama sociopolitique. A ce propos, dans le chapitre « La France face à l'enseignement de l'histoire du « genre », de nouvelles pistes de réflexions ?<sup>3</sup> » du recueil critique *Protagonistas del pasado, las mujeres desde la Prehistoria al siglo XX*, l'analyste Magdalena Santo Tomás Pérez fait référence à un passage de l'œuvre *Les manuels d'Histoire ont-ils un genre ?* de Philippe Mang dans lequel, entre-autres, ce dernier classe les personnages féminins au cours des siècles. Dans cette étude, il fait une remarque préoccupante : le féminisme est plus couramment représenté par des représentations allégoriques comme celles de la République, de la Liberté, de la Nation et de la Civilisation... plutôt que par des femmes. Cette constatation en dit long sur le rôle féminin au cours des siècles passés, que ce soit en France, en Espagne ou dans le reste de l'Europe.

Même si depuis la Révolution de 1789, de grands changements sociaux, animés par une lutte pour une politique par le peuple et pour le peuple, ont peu à peu commencé à voir le jour dans toute l'Europe, ce n'est qu'au début du XXe siècle, en partie par le biais des révolutions russes de 1917, que cette situation prend une ampleur sociétale plus étendue. Bien que les hommes aient lutté pour des idéaux allégoriquement féminins, comme nous le fait remarquer Philippe Mang, la femme n'entre réellement en scène qu'à partir des mouvements sociopolitiques des années 1900. Si son admission au sein de la sphère

---

<sup>1</sup> Campos Luque, C. y González Castillejo, M.J., *Mujeres y dictaduras en Europa y América: el largo camino*, 1996, p.175 « Afirma el profesor Besançon que la Historia del mundo femenino es la "Historia del silencio", queriendo expresar con ello el mutismo en el cual durante siglos la mujer, como sujeto de interés y estudio, ha estado sumergida. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.175-182 « Construcción social de una imagen. Realidad de la mujer en los años de la dictadura de Franco. El ejemplo del municipio de Marbella, 1940-1970 »

<sup>3</sup> De La Rosa Cubo, C., Del Val Valdivieso, M.I., Dueñas Cepeda, M.J., y Santo Tomás Pérez, M., *Protagonistas del pasado, las mujeres desde la Prehistoria al siglo XX*, 2009, p.249-250. « Francia ante la enseñanza de la historia de género ¿Nuevas pistas de reflexión? »



politique ne s'est faite que progressivement, elle a su néanmoins exploiter efficacement cette ouverture, la rapidité de son intégration le prouve.

Cependant, après des siècles d'absence, cette émergence soudaine des femmes sur le plan sociopolitique ne fait pas l'unanimité pendant la période d'entre-deux-guerres. En Espagne notamment, sous la Seconde République, l'ascension de la femme en politique est aussi rapide et intense que l'évanouissement des pratiques religieuses. En effet, on observe d'une part, une fissure profonde qui sépare radicalement et politiquement l'Eglise de l'Etat, et d'autre part, une certaine égalité entre les hommes et les femmes, qui jusqu'à ce jour, avaient toujours été dominées par le sexe opposé. Effectivement, grâce à ce gouvernement, celles-ci conquièrent des droits semblables à ceux des hommes, comme le droit de vote ou de divorce, certaines obtiennent même un poste de député, les propulsant ainsi sur le devant de la scène politique. Toutefois, ces changements bouleversent une large partie de la société, majoritairement catholique, très imprégnée de traditions religieuses et patriarcales qui – au sortir d'un régime monarchique et de la dictature récente de Primo de Rivera – n'est pas encore prête pour une évolution aussi drastique. La crise économique occidentale vient s'ajouter à ces mutations. L'accumulation de ces faits entraîne l'apparition de forts mouvements politiques dans l'Europe des années 1930, certains antisémites par exemple en Allemagne, ou d'autres extrêmement conservateurs comme en Espagne – ou en Italie dans les années 1920. Ces régimes sont négligemment tous qualifiés de fascistes. Que ce soit en Espagne, en Allemagne ou dans la botte italienne, nous retrouvons constamment cette idée de lutte antifasciste. Pourtant, il existe de réelles différences entre ces idéologies. Alors que, pour sa part, Staline démarre et entretient une politique d'épuration, y compris à l'intérieur de son parti, et instaure un culte du chef ; d'autres leaders européens accèdent au pouvoir par la voie du suffrage démocratique – Hitler, Mussolini – et s'approprient à conduire l'Europe vers le chaos. En Espagne en revanche, suite à un climat politique complexe, et malgré son serment d'allégeance à la Seconde République, le général Franco, défenseur des idées conservatrices, organise un coup d'état en juillet 1936. Son initiative échoue, l'Espagne est à l'aube de trois longues années de guerre civile.

Tout juste parvenues à l'obtention d'un nouveau statut, lorsque la guerre éclate, les femmes se joignent aux hommes, aux miliciens, pour lutter contre le nationalisme et leur éventuelle régression sociale. Elles participent à une lutte idéologique qui pourrait aussi leur permettre de conserver ces droits et ces devoirs si difficilement acquis. Bien que leur rôle, durant les conflits nationaux et internationaux, puisse paraître indigent, voire

inexistant aux yeux de l'Histoire, des éléments extraits de la Littérature mettent en exergue l'implication de la femme dans le combat. Différents qualificatifs peuvent leur être attribués, comme ceux de propagandistes, de miliciennes, et même de résistantes, que ce soit sur le front en Espagne, en France, mais aussi dans les prisons dictatoriales européennes où elles perpétuent la lutte. Ainsi, à partir du moment où elles obtiennent un véritable rôle dans la société, un esprit combattif et une soif d'équité permanente jaillissent chez de nombreuses femmes. Encore de nos jours, presque un siècle plus tard, nous ressentons cette nécessité de lutte constante. Giuliana di Febo, dans une critique consacrée aux femmes espagnoles de la Guerre Civile et du Franquisme, affirme que « l'adhésion de la femme dans la lutte contre la dictature, loin d'être insignifiante, a embrassé différentes réalités et assumé de multiples connotations : de la prison à l'exil, de la guérilla à l'usine, jusqu'aux manifestations les plus récentes de féminisme.<sup>4</sup> » Malgré de très mauvaises conditions de vie pendant la guerre, des détentions massives et injustes, la plupart des femmes engagées ne se laissent pas abattre ; elles n'hésitent pas à mener la lutte, jusqu'au bout s'il le faut. En Espagne, en U.R.S.S., en Allemagne ou en France, ces militantes développent tous les moyens possibles pour faire face à l'ennemi. A travers cette étude littéraire comparée, nous souhaitons essayer d'éclaircir l'ampleur de l'implication des femmes dans les grands conflits du XXe siècle, et tenter de mieux déterminer la diversité et l'intensité de leurs interventions. Pour ce faire, nous traiterons principalement deux autobiographies relevant de la littérature russe mettant en relief l'expérience carcérale et concentrationnaire, ainsi que la conscience politique de ces femmes emprisonnées (*Le vertige*<sup>5</sup> d'Evguénia Guinzbourg, et *Déportée en Sibérie*<sup>6</sup> de Margarete Buber Neumann) ; un recueil de témoignages de résistantes et prisonnières espagnoles sur les territoires français et espagnol (*Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*<sup>7</sup> de Neus Catalá) ; différentes œuvres autobiographique et romanesques appartenant à la littérature hispanique (*Una mujer en la guerra de España*<sup>8</sup> de Carlota O'Neill, *La voz dormida*<sup>9</sup> de

---

<sup>4</sup> Di Febo, G., *Resistencia y Movimiento de Mujeres en España 1936-1976*, 1979, p.12« la adhesión de la mujer a la lucha contra la dictadura, lejos de ser irrelevante, ha abarcado diversas realidades y asumido múltiples connotaciones: desde la cárcel al exilio, de la guerrilla a la fábrica, hasta las más recientes manifestaciones de feminismo. »

<sup>5</sup> Guinzbourg, E., *Le vertige*. [s.l.]: Seuil, 1967. 497 p.

<sup>6</sup> Buber Neumann, M., *Déportée en Sibérie*. [s.l.]: Seuil, 1949. 340 p.

<sup>7</sup> Catalá, N., *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*. Paris: Tirésias, 1994. 353 p.

<sup>8</sup> O'Neill, C., *Una mujer en la guerra de España*. Madrid: Oberon, 2007. 245 p.

<sup>9</sup> Chacón, D., *La voz dormida*. Madrid: Prisa, 2012. 420 p.

Dulce Chacón ou encore *Las Trece Rosas Rojas*<sup>10</sup> de Carlos Fonseca) seront également abordées. A la suite de ces ouvrages, ce travail sera complété au moyen de publications d'ordres plus « secondaires », à la fois littéraires, historiques et/ou critiques. L'accent sera donc mis sur la seule ressource que les femmes commencent déjà à utiliser sous la Seconde République, dans les geôles dictatoriales, puis après leur libération à la chute des régimes autoritaires et totalitaires, jusqu'à nos jours, à savoir : l'écriture.

A ce propos, suite à une recherche littéraire réalisée en Master 1, portant sur le degré d'objectivité des rescapés de la Guerre Civile Espagnole dans l'autobiographie et l'autofiction face à l'Histoire, un axe nous avait néanmoins laissé perplexe... Au cours de cette recherche, nous nous étions confrontés à des œuvres hispanistes évoquant le thème des femmes dans les prisons franquistes. Ces lectures avaient éveillé en nous un vrai sentiment de curiosité. En France, la littérature féministe est souvent représentée par Simone de Beauvoir, la littérature carcérale de militantes, elle, est pratiquement inexistante... En tant que jeune lectrice, nous avons jugé nécessaire, voire indispensable, de nous plonger dans cet univers de la littérature pénitentiaire féminine, complètement inconnue de notre génération, afin d'avoir une approche plus concrète avec cette thématique. Cette dernière – mettant toujours en relation des sujets qui touchent notre sensibilité, à savoir, la littérature comparée, l'Histoire et la psychologie – représente un atout supplémentaire par rapport aux récits français plus classiques - mais incontournables - de l'après-guerre : ceux des rescapés de la Shoah. La littérature française récente comprend en effet énormément de récits de survivants de l'Holocauste. La rétrospection est telle, que nous en oublions presque tous ces autres peuples voisins qui se sont battus pour leurs familles, et indirectement aussi pour les nôtres, mais également pour des valeurs que nous partageons. Grâce aux témoignages, aux récits rétrospectifs en général, la littérature carcérale émanant de ces femmes nous incite non seulement à nous rappeler de ce laborieux chemin parcouru pour arriver à un affranchissement, mais aussi à prendre conscience de la dimension héroïque de ceux, de celles, qui ont lutté et bien souvent sont tombés pour nous, pour leur futur, pour notre présent.

Nous souhaiterions donc que ce projet de recherches invite le lecteur à se rappeler du XXe siècle comme de celui de l'émancipation de la femme. Bien qu'encore trop oubliées, comme le signale parfaitement Ana María Mata Lara « Les femmes figurent essentiellement dans les années 1939-1945, ceux de la guerre mondiale mais très souvent

---

<sup>10</sup> Fonseca, C., *Trece Rosas Rojas*. Madrid: Temas de Hoy, 2010. 316 p.

elles font partie des estimations du nombre de victimes en prison, des Nazis, de l'exode. Elles sont peu au moment d'aborder le thème de la Résistance. Un seul manuel signale la cruauté et la spécificité discriminatoire de la répression exercée sur les tondues de la fin de la guerre, son caractère humiliant<sup>11</sup> », certaines femmes cultivées de cette époque ont eu la chance – la naïveté ou l'intelligence selon les diverses opinions –, d'arriver à croire en une future liberté et de transmettre ce sentiment à leurs compagnes de cellule souvent analphabètes. Cette aspiration est suffisamment prononcée et répandue, pour que nous ayons pu la remarquer par la lecture de nombreux ouvrages d'auteurs, aussi bien espagnols, russes que grecs. Le thème de l'écriture carcérale, très présent dans la littérature de ces différents horizons, s'est cependant avéré beaucoup plus anecdotique dans celle de notre pays. Ces militantes semblent toutefois s'être mises d'accord sur un espoir commun : la littérature. Une initiative curieusement partagée par plusieurs nationalités de victimes témoignant d'atrocités identiques perpétrées d'un bout à l'autre du continent.

Ainsi, nous nous demandons en quoi la plume a-t-elle réellement « donné des ailes » à ces carcérales pendant leur détention, et encore après ?

Afin d'élucider cette problématique, nous proposerons une étude en trois axes dans lesquels nous essaierons, dans un premier temps, de peindre un panorama du statut féminin en temps de paix, puis à l'aube de la guerre, en nous basant notamment sur des œuvres appartenant au domaine hispanique. Dans un second temps, nous tenterons d'éclaircir la situation des prisonnières, en analysant leur condition de détention pendant leur incarcération, mais aussi les motivations idéologiques (et parfois plus simplement familiales) qui les précipitent dans cette situation. Enfin nous avancerons une hypothèse selon laquelle la littérature – outre le fait d'être nécessaire à la reconstruction des carcérales – devient une arme pour ces militantes ; un moyen intemporel grâce auquel elles ont décidé de transmettre l'Histoire, leur histoire, aux futures générations afin que nous puissions prendre conscience de la récence et de la fragilité de nos privilèges, mais également du caractère crucial de la lutte qu'elles ont entreprise, un combat qu'elles nous suggèrent vivement de perpétuer.

---

<sup>11</sup> Campos Luque, C. y González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.253 « *Las mujeres figuran esencialmente en los años 1939-1945, los de la guerra mundial pero muy a menudo forman parte de las estimaciones del número de víctimas de la cárcel, de los Nazis, del éxodo. Son pocas en el momento de abordar el tema de la Resistencia. Un solo manual señala la crueldad y la especificidad discriminatoria de la represión ejercida sobre las tundidas del final de la guerra, su carácter humillante.* »

## **Partie 1**

-

### **Les femmes : politique, culture et engagement pendant l'entre-deux-guerres**

## Chapitre 1 – Emergence des femmes espagnoles dans la société

Nous l'énoncions dans l'introduction, la femme est pratiquement absente du panorama socioculturel jusqu'au XXe siècle. En effet, rares sont les auteurs féminines antérieures à cette époque, souvenons-nous d'auteurs françaises comme Aliénor d'Aquitaine au Moyen-Age, ou Madame de Staël et George Sand au XIXe siècle ; ou encore Emilia Pardo Bazán pour la deuxième moitié du XIXe siècle espagnol. Cette dernière est considérée comme l'une des premières féministes espagnoles. Ainsi, nous notons plusieurs apparitions du sexe féminin par le biais de la littérature en France comme en Espagne. Malgré tout, la femme continue à vivre dans l'ombre de l'homme, ceci à tous les niveaux. Victoria Sau<sup>12</sup> considère que la soumission de la femme est due à l'irresponsabilité de l'homme. Elle explique que si l'homme évoluait, s'il arrêtait de se comporter comme un enfant, et s'il partageait les tâches quotidiennes avec la femme, celle-ci pourrait progresser plus rapidement. Elle estime que cette responsabilité serait encore nécessaire actuellement. Pour cette écrivaine, l'homme a toujours vécu sur un piédestal qui a éternellement facilité sa propre situation :

la femme donne la vie et cela ne vaut rien parce que c'est " naturel " et l'homme risque sa vie et cela est très valorisé parce que c'est " culturel " <sup>13</sup>.

Selon elle, l'unique échappatoire est de renoncer à lui. Or, l'une des seules issues pour de nombreuses femmes se retrouve dans la religion, la femme est donc toujours soumise à une force supérieure à elle :

Seules les femmes qui vivent seules, ou en groupes comme les bonnes sœurs, par exemple, réalisent des tâches domestiques pour elles-mêmes et ne sont pas exploitées<sup>14</sup>.

### *L'entrée des femmes en politique*

C'est à partir des années 1910 que la situation commence à changer. En effet, les femmes commencent à travailler dans les usines, notamment à cause du premier conflit mondial qui, évidemment, empêche les hommes d'être présents au travail : ils sont sur le front. Du fait de leur absence et de la nécessité de produire des armes, le sexe opposé les

---

<sup>12</sup> Sau, V., *Ser una mujer: el fin de una imagen tradicional*, 1986. p.78.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.21 « la mujer da la vida y ello no vale nada porque es " natural " y el hombre arriesga la vida y ello está muy valorado porque es " cultural " ».

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.40 « Solamente las mujeres que viven solas, o en grupos como las monjas, por ejemplo, realizan tareas domésticas para sí mismas y no son explotadas ».

remplace dans les fabriques. Elles se retrouvent ainsi au cœur des problèmes quotidiens des ouvriers. Suite aux mouvements prolétaires de ces années-là, notamment aux révolutions russes en 1917, la femme marque alors son premier engagement dans l'histoire politique.

Au tout début des années 1930, en Espagne, malgré la dictature militaire de Primo de Rivera – durant laquelle ce dernier essaie d'étouffer l'avancée de la femme dans le domaine du travail, comme le signale María José González Castillejo dans le recueil de critiques *Mujeres y dictaduras en Europa y América: un largo camino* :

[l]'objectif poursuivi était de freiner le processus d'incorporation des femmes dans le travail extradomestique, ayant accéléré durant la Première Guerre Mondiale<sup>15</sup> [-]

les femmes parviennent enfin au pouvoir sous la Seconde République. En effet, en juin 1932 Victoria Kent, Clara Campoamor et Margarita Nelken deviennent les trois premières députées de l'Histoire de l'Espagne. Grâce à leur influence et à leur acharnement, la femme vit une ascension sociale au cours de laquelle elle commence à s'instruire et à acquérir une conscience politique digne de ce nom. Ces ministres sont elles-mêmes issues du mouvement de femmes intellectuelles qui commencent à émerger dans les familles espagnoles de haute classe sociale des années 1920. Ainsi, comme le présente Laura Borràs Castanyer dans l'introduction du recueil littéraire *Feminismo y crítica literaria* « la femme doit arrêter d'être un objet pour devenir un sujet<sup>16</sup> ».

Il faut reconnaître à ces trois membres du gouvernement espagnol une forte influence d'une part, entre les hommes membres du régime de la Seconde République, et d'autre part, parmi les femmes de la société espagnole. Si cette démocratie considère enfin les femmes comme de véritables citoyennes en leur donnant accès au pouvoir, à l'éducation, à la juridiction, etc... comme le soulignent Carmen Domingo<sup>17</sup> et María Jesús

---

<sup>15</sup> Campos Luque, C. y González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.53 « *El objeto perseguido era frenar el proceso de incorporación de las mujeres al trabajo extradoméstico, acelerando durante la Primera Guerra Mundial* »

<sup>16</sup> Segarra, M. et Carabí, A., *Feminismo y crítica literaria*, 2000, p.16 « *la mujer debe dejar de ser objeto para pasar a ser sujeto* ».

<sup>17</sup> Domingo, C., *Con voz y con voto*, 2004, p.68-69.

Dueña Cepeda<sup>18</sup>, c'est ce trio féminin modèle qui incite réellement les nouvelles citoyennes à s'instruire, à devenir des femmes cultivées, capables de comprendre et d'agir tout comme les hommes. Même si tout le monde ne reçoit pas encore l'enseignement mis en place par la République, l'instruction et la conscience politique augmentent nettement et conjointement. D'ailleurs, dans de nombreuses œuvres espagnoles traitant du thème de la Guerre Civile et du Franquisme d'un point de vue féministe, nous remarquons régulièrement que la conscience activiste des militantes commence en temps de paix. Effectivement, elle ne fait que se renforcer face aux menaces et persécutions qu'elles subissent durant la guerre et le régime franquiste. A ce propos, Neus Catalá – ex-résistante – rapporte dans l'un de ses témoignages que ses actes ne relèvent pas de l'héroïsme mais plutôt d'un bon sens favorable à tous : « j'ai simplement fait mon devoir<sup>19</sup> ». Cette préoccupation politique, nous la retrouvons dans les autobiographies germano-soviétiques de Margarete Buber Neumann et Evguénia Guinzbourg qui témoignent de leur statut politique au moment de leur arrestation par le N.K.V.D. Quelques décennies plus tard, la situation est similaire en Grèce. Cette fois-ci ce ne sont pas seulement les femmes, mais aussi les étudiants qui sont concernés par les oscillations politiques, du moins, c'est ce que nous laisse entendre Maro Douka dans son roman *L'or des fous*, où elle nous présente la situation grecque au début des années 1970 :

Lorsque, après les événements de Juillet, se produisit la valse des portefeuilles ministériels, puisque nous allions à grands pas vers le socialisme, nous étions, quant à nous, emportés par de grands élans<sup>20</sup>.

Voyant l'intérêt des femmes vis-à-vis de la culture, et étant conscientes des progrès dont leurs citoyennes ont besoin, Clara Campoamor et ses deux collaboratrices entreprennent diverses réformes au sein du gouvernement qui modifie petit-à-petit la société espagnole.

### ***Les réformes entreprises par ces femmes***

Pendant la Seconde République, la femme acquiert des droits inespérés – qui lui sont retirés sous le Franquisme –, nous pouvons mentionner le droit de divorce par

---

<sup>18</sup> De La Rosa Cubo, C., Del Val Valdivieso, M.I., Dueños Cepeda, M.J. y Santo Tomas Pérez, M., *op.cit.*, 2009, p.203-218.

<sup>19</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.19.

<sup>20</sup> Douka, M., *L'or des fous*, 1993, p.69.



exemple, ou encore le droit de vote. On se souvient souvent de la France comme du berceau du féminisme, or, les françaises n'ont pas le droit de voter jusqu'après la Seconde Guerre Mondiale. Par conséquent, du point de vue politique, l'Espagne prend une véritable longueur d'avance par rapport au reste de l'Europe sur l'évolution du statut féminin. Quelques années plus tard, ces avancées, à la fois soudaines et considérables, disparaissent du panorama social, ceci pendant presque quarante ans de dictature. Pire encore, comme nous le verrons dans cette étude, la femme est vue comme la responsable du chaos politique de 1936, en effet, son accès au pouvoir et son influence sur l'homme seraient néfastes pour la société. Dans de nombreuses œuvres ayant pour thème l'évolution féminine de la Seconde République à la mort de Franco, Victoria Kent apparaît très fréquemment. Effectivement, cette députée insiste particulièrement sur l'importance d'instruire les femmes. Elle laisse entendre que l'ignorance est en quelque sorte une première prison pour le sexe féminin, c'est pourquoi il faut absolument éduquer les femmes : pour les libérer mais aussi pour qu'elles puissent s'exprimer de façon cohérente au sein de la société, notamment aux élections. A ce propos, elle prononce un discours poignant lors d'une Assemblée pour que ses collaborateurs prennent conscience de cet enjeu éducatif. Au cours de ce discours, elle renonce au suffrage féminin tant que les femmes ne seront pas éduquées :

En m'exprimant ainsi je renonce à mon idéal féminin, mais c'est ainsi que le requiert la santé de la République. Parce que je me suis engagée à la servir à vie la République<sup>21</sup>.

A travers cet acte, considérant l'ignorance comme une maladie sociale, Victoria Kent semble nuire aux femmes, alors qu'en réalité, elle leur offre la possibilité d'avoir accès à l'éducation pour ne pas annuler une nouvelle loi déjà établie. C'est grâce à ce discours qu'elle mène les femmes au sommet de la démocratie, grâce à l'enseignement et à la possibilité de choisir leurs représentants politiques. Victoria Sau traite le thème de l'éducation dans son œuvre sur le féminisme. D'ailleurs, nous constatons avec inquiétude qu'antérieurement l'instruction des femmes – lorsqu'elles y avaient accès –, était assez similaire à l'éducation inculquée par les colons aux peuples colonisés (aucun enseignement de l'histoire ni de la littérature, en somme des matières qui permettent de penser) :

---

<sup>21</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.96 « *Al expresarme así hago renuncia de mi ideal femenino, pero así lo requiere la salud de la República. Porque me he comprometido a servirle a la República de por vida.* »

L'interdiction des femmes pour lire, pour étudier et pour avoir accès à la culture [...] un processus évident pour les éloigner des lieux de décision<sup>22</sup>.

Par ailleurs, Victoria Kent est aussi à l'origine des réformes sur les prisons en Espagne. En effet, cette députée républicaine initie la rénovation des centres de détention – celui de Ventas à Madrid<sup>23</sup> par exemple – qui n'avaient jamais connu de reconstructions depuis le Moyen-Age en Espagne comme l'explique Arthur Koestler dans son autobiographie sur sa propre détention en Andalousie, *Dialogue avec la mort* :

La prison de Séville a été construite en 1931 ou 1932, dans les premières années qui suivirent la révolution espagnole. La jeune et ambitieuse République voulait imiter et dépasser en tout, si possible, l'Occident civilisé. Au nombre de ses plus belles réalisations, il faut compter les réformes du système pénitentiaire, qui jusqu'alors, en Espagne, remontait au Moyen-Age. Les prisons "modèles" édifiées à Madrid, Barcelone et Séville sont, en fait, les meilleures et les plus modernes d'Europe<sup>24</sup>.

A ce sujet, dans un ouvrage d'Antonio Beristain, dans lequel il se consacre à l'étude carcérale, cet analyste justifie cette préoccupation de la République par :

un esprit innovateur et humanitaire qui considérait la détention comme une récupération et non pas comme une vengeance sociale<sup>25</sup>.

Même si ce système social remonte à presque un siècle, on reconnaît des valeurs encore appréciables dans la société actuelle.

En somme, nous pouvons considérer la Seconde République comme un vent de nouveautés qui souffle et emporte une bonne partie des principes sociaux, considérés comme obsolètes aux yeux de la majorité.

---

<sup>22</sup> Sau, V., *op. cit.*, 1986, p.69 « *La prohibición de que las mujeres leyeran, estudiaran y accedieran a la cultura [...] un procedimiento obvio para alejarlas de los lugares de decisión* ».

<sup>23</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.27.

<sup>24</sup> Koestler, A., *Dialogue avec la mort*, 1993, p.125.

<sup>25</sup> Beristain, A. et De La Cuesta, J.L., *Cárcel de mujeres*, 1989, p.174 « *un espíritu innovador y humanitario que consideraba la detención como recuperación y no como venganza social* ».

## Chapitre 2 – Les armes et les lettres<sup>26</sup>

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Miguel de Cervantès intitule le trente-huitième chapitre de Don Quichotte « *Discurso de las armas y las letras*<sup>27</sup> ». Ancien soldat et lui-même prisonnier lorsque sa plume donne vie au personnage de Don Quichotte, Cervantès confronte déjà le thème de la culture à celui de la guerre. Même si le héros de cette œuvre emblématique finit par donner plus d'importance à la guerre :

les lois ne pourront pas être soutenues sans elles [les armes], parce que c'est avec les armes qu'on défend les républiques<sup>28</sup>[,]

il clarifie bien que la guerre n'est pas possible sans les lettres :

sans elles on ne pourrait pas soutenir les armes, parce que la guerre aussi a ses lois<sup>29</sup>.

C'est cette philosophie que décide d'adopter la Seconde République – comme nous le souligne Andrés Trapiello dans l'un de ses ouvrages ayant pour thème la Guerre Civile Espagnole et dont le titre nous rappelle le chapitre de Don Quichotte que nous venons de mentionner *Las armas y las letras, Literatura y guerra civil (1936-1939)*<sup>30</sup>. Lorsqu'éclate le coup d'état de Franco, cette idée se renforce parmi les Républicains, en effet, la culture devient un élément indispensable à la lutte :

La culture est une valeur en hausse, [...] le livre et le fusil sont des compagnons inséparables. [...] La culture vous rendra libres, avec le fusil conquérons les livres<sup>31</sup>.

C'est à la suite de cette « propagande » que naissent les milices espagnoles, composées majoritairement d'hommes, mais aussi de femmes. C'est pourquoi, lorsqu'il accède définitivement au pouvoir, l'un des premiers objectifs de Franco est de réduire au maximum les possibilités d'instruction au peuple, surtout aux femmes : il sait que maintenir un peuple analphabète – et terrorisé – diminue considérablement les possibilités d'un nouveau soulèvement. Par conséquent, la seule éducation possible redevient

---

<sup>26</sup> Référence au livre d'Andrés Trapiello, *Las armas y las letras, Literatura y guerra civil (1936-1939)*, 2010.

<sup>27</sup> Cervantes, M., *Don Quijote de la Mancha*, 1989, p.518-522.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 519 « *las leyes no se podrán sustentar sin ellas [las armas], porque con las armas se defienden las repúblicas* ».

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 519 « *sin ellas no se podrían sustentar las armas, porque la guerra también tiene sus leyes* ».

<sup>30</sup> Trapiello, A., *op. cit.*, 2010.

<sup>31</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.199 « *La cultura es un valor en alza, [...] el libro y el fusil son compañeros inseparables. [...] La cultura os hará libres, con el fusil conquistemos los libros.* »

l'enseignement religieux. A ce propos, l'auteur critique María Inmaculada Pastor écrit, dans *La educación femenina en la postguerra (1939-1945): el caso de Mallorca*, que dans les années 1950 en Espagne :

[i]l est digne de distinguer, du point de vue sociopolitique, le fait que ce sont précisément les femmes travailleuses, potentiellement les plus dangereuses<sup>32</sup>.

Cette préoccupation cervantesque et républicaine, nous la rencontrons aussi dans la littérature grecque notamment avec Maro Douka qui affirme dans son œuvre que « la discipline demande du jugement, des connaissances<sup>33</sup> », ainsi elle rejoint la théorie selon laquelle ces valeurs seraient inséparables. Elle exprime ce parallélisme quelques lignes plus loin :

des hommes persécutés fournissaient intarissablement des armes au communisme et à sa littérature en Grèce.

Si, a priori, ce tandem aspire à une évolution du peuple, nous détectons tout de même des tendances presque fanatiques dans deux autobiographies. Effectivement, par exemple, Evguénia Guinzbourg qui retrace le calvaire soviétique, amorce la sienne avec les phrases suivantes :

Je ne veux pas employer d'expressions grandiloquentes mais à dire vrai, si cette nuit-là, en cette aube d'hiver enneigée, on m'avait ordonné de mourir pour le parti, et de mourir non pas une, mais trois fois, je l'aurais fait sans la moindre hésitation. Je n'avais pas l'ombre d'un doute sur la justesse de la ligne du parti<sup>34</sup>.

Encore ignorante des pratiques staliniennes, l'autobiographe exprime ici, grâce au recul, son attitude en 1937, et certainement celle de milliers d'autres partisans du soviétisme.

On retrouve cette ardeur en Espagne, notamment lors des discours prononcés par la célèbre Dolores Ibarruri – autrement connue sous le nom de La Pasionaria – qui produisent

---

<sup>32</sup> Pastor, M.I., *La educación femenina en la postguerra (1939-1945): el caso de Mallorca*, 1984, p.26 « *Es digno destacar, desde el punto de vista socio-político, el hecho de que sean precisamente las mujeres trabajadoras, potencialmente más peligrosas.* »

<sup>33</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.98.

<sup>34</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.11.

de véritables mouvements de foule et de frénésie. Or, contrairement aux idées reçues, Sygmunt Stein, dans son œuvre testimoniale *Ma guerre d'Espagne*, nous peint un portrait de cette femme étonnamment opposé à l'idéologie féministe du moment. En effet, il nous présente le personnage de La Pasionaria comme une farce, une tromperie montée de toute pièce par d'autres communistes. Etant à la recherche d'une personne emblématique, non seulement qui fasse l'unanimité chez les hommes comme chez les femmes, dans laquelle les partisans de la République puissent se retrouver, mais aussi, qui soit peu cultivée afin que ces communistes puissent la manipuler à leur aise : ils croient déceler la personne idéale en choisissant Dolores Ibarruri. Ainsi, Sygmunt Stein nous montre une facette totalement contraire à tout ce que nous avons vu jusqu'à maintenant au sujet de l'importance de l'éducation des femmes, il lèverait le voile sur l'inculture de ce personnage incontournable de l'Espagne républicaine, sur une supposée ignorance compensée par sa beauté et sa théâtralité. Il écrit :

je peux affirmer qu'elle n'était qu'un trompe-l'œil, un mirage, une bulle de savon créée avec astuce et habileté par les communistes.[...] Ils trouvèrent en Dolores Ibarruri , une jeune femme d'une trentaine d'années, qu'ils surnommèrent la Pasionaria. [...] Elle était vue partout comme la figure emblématique de la femme et de la mère espagnole, courageuse héroïne et combattante idéale.[...] La Pasionaria était la personnification de l'héroïsme, de la bonté, de la sagesse, d'une chaleur maternelle et d'un courage hors du commun. [...] Mais qui était-elle en réalité ? C'était une femme très pauvre, une simple travailleuse qui possédait toutefois deux qualités : elle était très belle, avec ses grands yeux enflammés, très espagnols, un nez droit, bien dessiné, les lèvres pleines et sensuelles et une épaisse chevelure noire. Elle avait, de plus, une voix métallique qui tonnait et déferlait comme une tempête. [...] Des milliers de femmes espagnoles – et également de nombreux enfants – firent preuve d'un courage et d'une audace extraordinaires. On pourrait citer des exemples étonnants de leur détermination, de leur héroïsme. La Pasionaria n'était pas différente d'eux, mais elle eut de la chance. Les communistes avaient besoin d'un leader pour les masses laborieuses espagnoles qui soit simple, primitif et ignorant, quelqu'un qui ne réfléchisse pas trop. Et cette femme convenait parfaitement à ce rôle. Le fait qu'elle ait des enfants permit d'en faire le symbole de la mère espagnole, et son analphabétisme total en fit un instrument malléable dans les mains des communistes qui tiraient les ficelles<sup>35</sup>.

Ce qu'elle disait n'avait aucune importance. Elle lançait à la foule des slogans qui passaient par-dessus la tête des gens. En parlant, elle étendait les bras, posait la main sur son corsage et le remuait. Ce geste découvrait en partie sa poitrine nue, et elle s'exclamait :

- Nous allons barrer la voie à la bête immonde avec le bouclier de nos corps !

L'exposition de cette poitrine offerte faisait partie d'une mise en scène sans doute élaborée par ses instructeurs, afin de toucher la masse des soldats. La Pasionaria se rendait compte de l'effet provoqué par son corps, ses yeux de braise, sa voix féminine, tout à la fois métallique et chaleureuse. Elle mettait en œuvre tous les moyens qu'elle possédait pour exciter la foule et déchaîner le fanatisme. Personne n'attendait qu'elle fasse des discours théoriques. On savait

---

<sup>35</sup> Stein, S., *Ma guerre d'Espagne brigades internationales : la fin d'un mythe*, 2012, p.152-154.

que ses paroles, certes plates, mais chaleureuses et passionnées, tombaient sur les masses comme une étincelle sur un baril de poudre.<sup>36</sup>

Ainsi, si nous en croyons ce témoin hongrois, c'est à la fois par la culture, mais aussi par le dogmatisme républicain – cultivant l'ignorance et animant les foules –, que la gauche trouverait les « soldats » qui essaient de défendre la République. Néanmoins, au cours des trois années de guerre, les miliciens sont chaque fois un peu plus désunis. En effet, comme le signale George Orwell dans son ouvrage *Hommage à la Catalogne*<sup>37</sup>, en plus de n'avoir aucune expérience sur le plan militaire, les divers partis gauchistes se divisent peu à peu – sans compter le sabotage russe que Sygmunt Stein nous rapporte dans son autobiographie *Ma guerre d'Espagne*<sup>38</sup>. La C.N.T.<sup>39</sup> et les membres du P.O.U.M.<sup>40</sup> en arrivent à s'affronter entre eux, comme une « petite guerre civile » dans la Guerre Civile, notamment à Barcelone, capitale de l'anarchisme. Dans son long-métrage *Tierra y libertad* retraçant la Guerre Civile Espagnole et clairement inspiré du roman de George Orwell que nous venons de mentionner, Ken Loach reflète la désunion des syndicalistes ainsi que la trahison soviétique qui, non seulement décourage les combattants, mais aussi favorise l'échec de la République au cours de ce conflit armé. Même si ce film, tout comme *Hommage à la Catalogne*, est consacré au front aragonais et au berceau syndicaliste espagnol, à savoir Barcelone, nous constatons grâce à l'œuvre de Sygmunt Stein notamment, que cette sorte de mutinerie se généraliserait rapidement en Espagne.

Nous constatons donc que l'instruction est véritablement indissociable des armes, en effet, lorsqu'elle est absente, les objectifs communs de la gauche espagnole semblent s'évaporer pour ne laisser place qu'à des règlements de comptes qui finissent, en partie, d'une part, par leur coûter la guerre, d'autre part par aboutir à une substitution de la République par une longue période dictatoriale. C'est en tout cas une des thèses défendues par l'historien espagnol Julián Casanova. Myrsini, la jeune protagoniste du roman de Maro Douka, et témoin des conflits politiques que subit la Grèce au début des années 1970, met l'accent sur ce duo instrumentalisé par la théorie et l'activisme : « La discipline demande

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.155.

<sup>37</sup> Orwell, G., *Hommage à la Catalogne*, 1982, 294 p.

<sup>38</sup> Stein, S., *op. cit.*, 2012, 239 p.

<sup>39</sup> *Confederación Nacional del Trabajo*.

<sup>40</sup> *Partido Obrero de Unificación Marxista*.

du jugement, des connaissances.<sup>41</sup> » Elle est consciente que les militants ont un réel besoin d’instruction politique pour obtenir un résultat positif, et non pas une sorte de mutinerie au moment où l’union devrait faire la force.

Si en Grèce les détentions ont lieu déjà pendant les premiers mouvements rebelles ; en Espagne, c’est l’échec de la gauche qui marque la fin de la guerre, et par conséquent le début de la dictature franquiste et des persécutions contre l’ennemi, le « Rouge ». En effet, à l’instauration de la dictature, Franco, tout comme les autres « grands » dictateurs européens de l’époque, entame une véritable chasse à l’ennemi. Les victimes de cette « épuration sociale » sont emprisonnées et/ou condamnées à être fusillées bien souvent après avoir subi une série de tortures durant les interrogatoires. Parmi ces martyrs de la République, on trouve bien sûr des hommes, mais aussi des femmes et parfois même des enfants.

Généralement, le cas masculin est moins surprenant puisque nous avons souvent tendance à croire que les seuls combattants de cette guerre étaient des hommes, comme dans le passé. Cependant, les femmes aussi ont été très présentes en politique, sur le front ou sur l’avant-garde. Leur rôle dans les guerres européennes de cette période est incontestable, tout comme le prix qu’elles ont dû payer pour leur engagement après la défaite. En effet, leurs actions aboutissent très souvent à la détention, voire à l’exécution, que ce soit en Espagne, en U.R.S.S., en Grèce, ou même en France où l’on retrouve aussi une politique de châtement des vainqueurs sur les vaincues. Bien que ces conditions soient fréquemment inconnues ou oubliées par nombreux d’entre nous, d’autres conscients de ces pratiques prennent la liberté de les passer sous silence afin de ne pas se souvenir de certains éléments sombres de notre Histoire passée mais récente. C’est pourquoi, par esprit de solidarité pour ces femmes, et de contraste avec tous ceux qui ont agi de façon à ce que ces événements tombent dans l’oubli, nous avons décidé – grâce à la bibliographie établie à la fin de cette recherche – de consacrer notre deuxième partie à une étude portant exclusivement sur la littérature carcérale féminine, afin de lui redonner une place dans le panorama historico-littéraire de cette époque.

---

<sup>41</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.98.

## **Partie 2**

-

### **La littérature carcérale et concentrationnaire féminine**



## Chapitre 4 – Les prisons espagnoles face aux prisons et aux camps soviétiques et nazis

Dans son ouvrage *Resistencia y Movimiento de Mujeres en España 1936-1976*<sup>42</sup>, Giuliana di Febo écrit qu'entre 1939 et 1940, trente mille femmes sont emprisonnées en Espagne. Alors qu'en 1937, en U.R.S.S., la situation est analogue ; en Allemagne, les camps de concentration, ainsi que ceux d'extermination, sont aussi sur le point de connaître leur période d'activité maximale. Grâce à la littérature élaborée par les survivantes de ces calvaires à la fois similaires et différents, nous allons tout d'abord nous concentrer sur les conditions du régime carcéral pour nous pencher ensuite sur différents éléments relatifs à la survie de ces victimes, à savoir la lutte dans les prisons et l'importance de la société extracellulaire qui permet aux détenues de relativiser leur sort dans ces antres du diable.

### *Les conditions de « vie » et d'enfermement*

#### **Hygiène concentrationnaire et isolement**

Nous entreprendrons ce chapitre par l'élément le plus frappant du fait de sa récurrence dans la littérature carcérale à savoir, le quotidien des détenues. Ce dernier se caractérise bien évidemment par des conditions d'enfermement très mauvaises. En effet, nous pouvons affirmer que chaque roman et autobiographie, de nationalités espagnole, russe ou allemande, souligne la dimension concentrationnaire subie par les prisonnières. Face aux témoignages des rescapées, les dénominations de prisons, camps de concentration et goulags prennent tout leur sens dans ces pays. Carmen Buatell, l'une des témoins du recueil de Neus Catalá et victime de la détention nazie, relate :

Les conditions pour les condamnées étaient extrêmement mauvaises. Sans eau, sans waters, très peu de place. La nuit, nous mettions nos matelas de tissu et de paille côte à côte, et nous dormions les unes contre les autres, serrées comme des sardines et si une d'entre nous avait des besoins pressants, nous nous marchions dessus. Plaintes, épouvante...<sup>43</sup>

A ce propos, Giuliana di Febo, dans son analyse sur la prison de Ventas fait une remarque similaire au commentaire de Carmen Buatell :

---

<sup>42</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.22.

<sup>43</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.110.

Construite pour héberger un maximum de cinq cents détenues, Ventas est arrivée, en 1939 à loger un nombre qui oscillait entre neuf mille et onze mille<sup>44</sup>.

Quant à Margarete Buber Neumann, elle qualifie le transfert des incarcérés au camp de travaux de forcés de transport animalier :

Comme au jardin zoologique, des êtres humains étaient couchés derrière les barreaux dans des cages à deux étages [...] Je ne vis que des têtes d'hommes rasées et des torses nus.<sup>45</sup>

Tout comme Evguénia Guinzbourg, elle souligne que contrairement aux prisons, au sens propre du terme, les camps de concentration sont mixtes en U.R.S.S. ; néanmoins, cette mixité est difficilement remarquable à cause de la durée des souffrances, de la faim et des maladies, qui rendent les sexes à peine discernables.

Parallèlement à ces remarques, l'analyste italienne, que nous citons à l'instant, ajoute qu'à Ventas il existe aussi un réel manque d'eau, d'espace et d'assistance sanitaire : les conditions sanitaires sont épouvantables. Le manque d'eau et d'aliments entraîne évidemment de réels problèmes d'hygiène chez les prisonnières. En effet, cette carence favorise d'une part la propagation des maladies chez les détenues – beaucoup d'entre elles meurent ainsi de « mort naturelle » –, d'autre part, une cohabitation supplémentaire, avec les animaux cette fois-ci, comme le témoigne Carlota O'Neill dans son autobiographie *Una mujer en la guerra de España* :

La prison n'est pas seulement envahie par les femmes. Les mouches occupaient leur place, entre nous, avec leurs frères les poux. Les unes et les autres nous suçaient, constants, chacun son tour bien réparti. Les mouches formaient des essaims volants. Elles arrivaient de quelques porcheries qu'il y avait dans le champ, près de la prison. La prison aussi était une porcherie.<sup>46</sup>

Ainsi, l'autobiographe nous permet de constater que la prison madrilène n'est pas un cas isolé en Espagne puisqu'elle souffre les mêmes conditions que les incarcérées de Ventas pendant son internement à la prison de Melilla. Ces problèmes, nous les

---

<sup>44</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.28 « *Construido para hospedar a un máximo de 500 detenidas, Ventas llegó, en el 39 a albergar a un número que oscilaba entre 9000 y 11000.* »

<sup>45</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.109.

<sup>46</sup> O'Neill C., *op. cit.*, 2007, p.71 « *No sólo de mujeres teníamos inundada la cárcel. Las moscas ocupaban su lugar, entre nosotras, con sus hermanos los piojos. Unas y otros nos chupaban, constantes, en turnos bien distribuidos. Las moscas formaban enjambres volantes. Llegaban de unas cochiqueras que había en el campo, cerca de la cárcel. La cárcel era también una cochiquera.* »

rencontrons aussi dans les camps de concentration français, comme l'illustre Michel del Castillo dans l'autofiction *Tanguy* :

Au vrai, ce n'étaient que quelques baraques en bois, rongées d'humidité, et entourées de fils de fer barbelés. [...] En entrant dans la baraque des Espagnols, Tanguy aperçut quelques visages hagards, très pâles, très maigres. Des rires fusèrent d'un peu partout. Tout était dans le noir et l'on ne pouvait distinguer ce qu'il y avait au fond de la baraque. On entendait des voix, mais sans pouvoir discerner de visages<sup>47</sup>.

En outre, Margarete Buber Neumann signale aussi la monotonie et l'invariable régime alimentaire des prisons soviétiques :

Les premiers jours on ne pouvait avaler ses repas qu'avec une grande répugnance. Il y avait un jour de la soupe aux choux, le lendemain de la soupe au poisson, puis de nouveau de la soupe aux choux, et ainsi de suite. En comparaison de la nourriture du camp de concentration sibérien, les repas de Boutirki étaient somptueux, mais quand on arrivait du dehors, c'était à peine mangeable. Avec la soupe on nous donnait tous les jours à peu près quatre cents grammes de pain noir russe et le soir, une légère bouillie de lentilles, d'orge ou de sarrasin.<sup>48</sup>

Parmi les œuvres sur lesquelles nous avons décidé de travailler, celle de Margarete Buber Neumann, qui malheureusement a enduré divers types et nationalités de détention, a l'avantage de pouvoir comparer différents systèmes carcéraux. En effet, grâce à son séjour dans la prison soviétique de Boutirki et à son calvaire sibérien – les travaux et la famine étant extrêmes, elle parle même des « trésors<sup>49</sup> » alimentaires du fait de leur rareté, de même qu'Evguénia Guinzbourg lorsqu'elle affirme que la soif est la pire des tortures qui puisse exister dans les camps –, elle relativise mieux qu'aucune autre auteur sa situation au moment de son arrivée en Allemagne :

Seul un détenu arrivant de Russie sait apprécier un tel confort à sa juste valeur<sup>50</sup>.

Face à ces circonstances, Neus Catalá, pour sa part, parle des camps de concentration allemands comme de l'« antichambre de la mort<sup>51</sup> ».

Nonobstant, comme si ce quotidien n'était pas assez difficile pour les détenues, il existe une forme de châtement infligée aux victimes totalement opposée à leur quotidien :

---

<sup>47</sup> Del Castillo M., *Tanguy*, 1995, p.51.

<sup>48</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.73.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.310.

<sup>51</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.27.

l'isolement. Dans le roman *La voz dormida*, le thème de l'isolement est très fréquent. Effectivement, Tomasa, l'une des « colocataires » d'Hortensia – un des personnages principaux de ce récit – est condamnée à être mise en quarantaine à plusieurs reprises durant des périodes de durées diverses. D'ailleurs, elle est complètement seule lors de l'exécution d'Hortensia, elle ne peut pas lui dire adieu. Quant à Evguénia Guinzbourg, elle décrit deux types d'isolements. Elle parle d'une part des séjours d'isolements caractérisés par le froid extrême provoquant des gerçures à des endroits a priori inimaginables, la quasi nudité des châtiées et leur humiliation préliminaire lorsqu'elles doivent se déshabiller devant leurs bourreaux ; d'autre part, elle mentionne un des rares bienfaits de l'isolement à savoir la spiritualité. Elle souligne cependant que ce type d'isolement est supportable à condition qu'il soit de courte durée :

Si même au camp de concentration, dans la lutte sauvage pour l'existence, la raison de milliers de nos compagnons a pu survivre, que dire de l'isolateur ? Il ennoblit, à condition naturellement que la détention ne dure pas trop longtemps et que l'isolement n'ait pas le temps de détruire la personnalité jusqu'en ses fondements<sup>52</sup>.

Pendant son dernier emprisonnement avant le départ pour la Kolyma, Evguénia Guinzbourg est enfermée seule. Durant cette période, cette femme de lettres en profite pour s'enrichir des théories de grands auteurs européens, sa solitude est donc relative. Lorsque sa période d'isolement se termine, elle s'est tellement habituée à être seule, que lors des retrouvailles avec le genre humain, elle est à la fois émue et fatiguée, elle n'est plus habituée au monde social et confesse avoir besoin d'un moment supplémentaire de solitude. Si Margarete Buber Neumann explique qu'aucune activité n'est possible en prison :

La plupart des prisonnières avaient une activité interdite, car tout était interdit, sauf de rester assise silencieusement en regardant devant soi<sup>53</sup> [;]

Evguénia Guinzbourg témoigne entre-autres de ses lectures mais aussi de la communication instaurée avec ses voisins de cellule afin d'éviter les réprimandes des gardiens. Elles communiquent par sons, leurs discussions s'apparentent au principe du morse.

---

<sup>52</sup> Guinzbourg, E., *op.cit.*, 1967, p.228.

<sup>53</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.71.

Dans son autobiographie, Evguénia Guinzbourg manifeste qu'en U.R.S.S. on trouve différents types de prisons. Suite à ses différentes incarcérations, elle a pu établir une « loi infaillible » selon ses propres termes :

plus la prison est sale et infâme la nourriture, plus les gardiens sont libres et grossiers, moins la vie des prisonniers est en danger, et vice-versa ; plus la prison est propre et la nourriture convenable, plus les gardiens sont polis et la mort menace<sup>54</sup>.

Ces circonstances punitives ne semblent pourtant pas suffisantes aux bourreaux, c'est pourquoi ils soumettent les femmes à des épreuves douloureuses supplémentaires, physiques et psychologiques. D'ailleurs, Giuliana di Febo affirme que :

les conditions de vie des détenues en ce qui concerne l'alimentation, l'assistance sanitaire, l'hygiène, la distribution des espaces, le règlement intérieur, se trouvaient à la limite de la survie physique et psychique ; le traitement de la part du personnel très dur. [...] Dans certaines prisons la dégradation, les humiliations auxquelles étaient soumises les détenues atteignaient des niveaux de déshumanisation totale<sup>55</sup>.

### **Les tortures**

Dans chacune des œuvres que nous avons pu étudier, le thème de la torture est absolument incontournable, c'est pourquoi nous citerons de nombreux témoignages. Bien que ceux-ci soient semblables, nous constaterons d'une part, qu'ils provoquent chez le lecteur un sentiment chaque fois plus fort d'injustice et d'effroi, d'autre part, que les formes de tortures sont incroyablement nombreuses.

### ***Les interrogatoires dans les commissariats***

Remarquons tout d'abord, que d'un pays à l'autre, la torture n'est pas entreprise de la même manière. L'U.R.S.S. est la première dictature à mettre en pratique ces horreurs. Pendant les premières années de Terreur infligées par Staline au peuple russe, le N.K.V.D. n'utilise pas encore les tortures physiques telles que nous avons tendance à les imaginer.

---

<sup>54</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.119.

<sup>55</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.22 « las condiciones de vida de las detenidas en lo que respecta a la alimentación, asistencia sanitaria, higiene, distribución de espacios, reglamento interno, se encontraban al límite de la supervivencia física y psíquica; el trato por parte del personal durísimo. [...] En algunas cárceles la degradación, las humillaciones a las que eran sometidas las detenidas alcanzaban niveles de total deshumanización. »

Concernant Evguénia Guinzbourg, même si pour elle la souffrance physique est moins douloureuse que l'agression morale<sup>56</sup>, elle relate :

l'enquête sur mon compte se termina en avril, c'est-à-dire avant que Tsarevsji et Vevers eussent reçu le droit, non plus seulement de proférer contre les détenus les pires injures mais aussi de recourir à la torture physique, d'outrager les victimes jusque dans leur corps<sup>57</sup>.

En effet, les prisonnières sont persécutées, incitées à la délation et à signer leur propre condamnation, mais pour ce faire, les tourmenteurs n'ont jamais recours aux atteintes physiques, du moins jusqu'à 1938. Cette littérature soviétique mentionne un des moyens de pression les plus courants :

Ils me mirent "à la chaîne" ce qui, dans leur jargon, signifiait un "interrogatoire ininterrompu". Les enquêteurs se succédaient ; moi, je n'avais aucun répit. Sept jours sans dormir ni manger. Sans même retourner à ma cellule<sup>58</sup>.

Dans *Le vertige*, elle explique que les valets de Staline essaient de les convaincre de signer de fausses déclarations afin que leur peine soit allégée. Evguénia Guinzbourg et Margarete Buber Neumann ne cèdent jamais à ces pièges. A ce propos, Margarete Buber Neumann compare et oppose cette méthode de tromperie à la « justesse » de la Gestapo, elle déclare que :

la méthode de la Gestapo, au moins dans mon "cas", se distinguait fondamentalement de celle des interrogatoires de la N.K.V.D. Là-bas, on vous fabriquait votre accusation sans chercher de preuve. A la Gestapo, par contre, on essayait de réunir les éléments d'un jugement.<sup>59</sup>

Ces interrogatoires, comme le précise Arthur Koestler lorsqu'il commente sa détention en Andalousie, ont aussi lieu dans les commissariats en Espagne. En effet, la prison devient plutôt synonyme d'attente de jugement et non de torture :

Je savais alors que les prisonniers n'étaient battus et maltraités que dans les commissariats de police, au siège et dans les casernes de la Phalange, mais pas à la prison. La prison avait deux issues : la liberté ou le peloton d'exécution<sup>60</sup>.

---

<sup>56</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.24 « Comment expliquer tout cela ? Peut-être l'attente d'un malheur inévitable est-elle pire que le malheur lui-même. Ou peut-être les souffrances physiques diminuent-elles les souffrances morales. Ou peut-être, simplement, l'homme s'habitue-t-il vraiment à tout, même à la plus terrible iniquité : ainsi les coups répétés que par la suite m'infligea un monstrueux système de persécution, d'inquisition, de tyrannie, me blessaient moins profondément que ceux qui s'abattirent sur moi au début. »

<sup>57</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.82.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>59</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.322.

Dans le roman historique *La voz dormida*, les souvenirs d'Hortensia, la protagoniste, rejoignent la constatation de l'auteur hongrois :

Elle passa trente-neuf jours et beaucoup de raclées et beaucoup d'heures à genoux au Ministère du Gouvernement<sup>61</sup>

Une trentaine d'années plus tard, en Grèce, le procédé est similaire, Myrsini, l'héroïne du roman de Maro Douka, manifeste le début des tortures dans le Péloponnèse :

Et je me heurtais de front à la dictature. Je recensais des cas de torture – des vagues se brisaient en moi<sup>62</sup>.

Elle illustre aussi le recours à la torture dans les prisons du gouvernement dans l'objectif de soutirer des informations aux individus opprimés : « Ils me torturaient pour me faire parler.<sup>63</sup> » Myrsini est à peine adulte quand les soulèvements ont lieu dans son pays, elle s'engage d'abord naïvement dans la lutte. Or, cette naïveté lui empêche de mesurer les éventuelles conséquences de ses actes :

Jamais je n'avais imaginé que nous puissions nous faire prendre. Je savais que l'on torturait dans les locaux de la Sûreté, je savais que les prisons étaient pleines, mais qu'un jour viendrait mon tour, cela ne m'était pas passé par l'esprit<sup>64</sup>.

Les tortures dont les auteurs parlent, quelle que soit leur nationalité, relèvent de l'inimaginable. Carlos Fonseca, dans son roman historique *Las Trece Rosas Rojas*, indique la cruauté de ces entretiens dans les commissariats franquistes :

Certains se perdaient en chemin, d'autres apparaissaient morts dans un terrain vague, d'autres se "suicidaient" dans les dépendances policières, et ceux qui arrivaient à entrer dans la prison le faisaient, en général, dans un état physique lamentable<sup>65</sup>.

Il étoffe cette description en exposant les tortures bien souvent réservées aux femmes :

---

<sup>60</sup> Koestler, A., *op. cit.*, 1993, p.125.

<sup>61</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.148 « *Treinta y nueve días y muchas palizas y muchas horas de rodillas pasó en Gobernación.* »

<sup>62</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.60.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.103.

<sup>65</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.148 « *Algunos se perdían por el camino y aparecían muertos en un descampado, otros se "suicidaban" en dependencias policiales, y quienes conseguían entrar en prisión lo hacían, por lo general, en un estado físico lamentable.* »

Les courants électriques sur la poitrine, les poignets et les orteils et les mains fut une pratique normale avec les détenus politiques, copiée des membres de la Gestapo allemande qui se déplacèrent en Espagne pour poursuivre les agents de la III<sup>e</sup> Internationale arrivés pendant la guerre civile à l'aide de la République. Une technique plus soigneusement élaborée que les simples raclées, aussi habituelles, et que les immersions dans l'eau presque jusqu'à l'asphyxie.<sup>66</sup>

Evguénia Guinzbourg rapporte aussi les témoignages de ses camarades de cellule au sujet de l'influence notable de la Gestapo dans les modes de tortures utilisées par la N.K.V.D. :

Les Allemandes qui ont été prisonnières de la Gestapo affirment qu'ils ont parfaitement assimilé l'expérience allemande, que c'est le même style<sup>67</sup>.

Par conséquent, nous remarquons que les pratiques de l'empire nazi influencent considérablement deux autres grandes dictatures du XX<sup>e</sup> siècle en Europe.

Du reste, dans la littérature espagnole, nous pouvons remarquer un autre type de punition constamment exercée sur les femmes à savoir, la tonte.

### *La tonte et les viols*

La tonte est une torture réservée aux femmes. Utilisée à plusieurs reprises au cours de l'Histoire, sa pratique réapparaît en Europe sous la république de Weimar en Allemagne, mais, en réalité, c'est la Phalange espagnole qui la reprend et l'utilise vigoureusement pendant la Guerre Civile et le Franquisme. Selon la majorité des œuvres hispanistes, pendant le conflit espagnol cette torture n'est utilisée que par le camp des Nationalistes. Or, grâce à un séjour en Espagne, nous avons eu la chance de rencontrer une personne âgée, adolescente à l'époque de cette guerre, qui ne faisait pas partie d'une famille impliquée en politique et qui pourtant se souvient encore aujourd'hui comment les Républicains qui envahirent son village ont tondu toutes les femmes qui n'affichaient pas clairement leurs convictions pour la République. Une historienne française ose affirmer que les tontes ont été exclusivement pratiquées par l'armée marocaine venue combattre en

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.160 « *Las corrientes eléctricas en los pechos, muñecas y en los dedos de los pies y manos fue una práctica normal con los detenidos políticos, copiada de los miembros de la Gestapo alemana que se desplazaron a España para perseguir a los agentes de la III Internacional llegados durante la guerra civil en ayuda de la República. Una técnica más depurada que las simples palizas, también habituales, y que las inmersiones en agua casi la asfixia.* »

<sup>67</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.175.



Espagne aux côtés des Nationalistes, ceci en gage de vengeance des horreurs que l'armée espagnole avait soumis aux femmes marocaines durant la guerre du Rif, dans les années 1920. Quoi qu'il en soit, à partir de l'instauration de la dictature franquiste, indiscutablement ce sont les Nationalistes qui ont recours à cette méthode.

La tonte, en Espagne, est presque toujours accompagnée d'une ingestion d'huile de ricin en grande quantité. Ce double supplice a une valeur symbolique. En effet, l'huile de ricin qui ravage le système digestif et la tonte des cheveux symbolisent un départ à zéro, comme pour effacer le passé et recommencer une vie avec un nouveau régime sans trace de l'ancien. Il est considéré comme une renaissance sociopolitique de l'individu. Cette punition est évidemment un exemple d'envergure pour les femmes puisque les cheveux mettent des mois à repousser. Ainsi, les républicaines victimes des coiffeurs improvisés subissent une humiliation constante. Elles sont rejetées par les autres comme le met en évidence Paula Ortiz dans le film *De tu ventana a la mía*. La jeune femme victime de cette tonte est complètement éhontée, elle n'ose même pas se montrer à son mari emprisonné par les franquistes, afin de ne pas accentuer ses souffrances. Malheureusement, il n'a pas l'occasion de la revoir avec les cheveux longs puisqu'il est exécuté peu après le châtimeut infligé à sa femme.

L'auteur Ernest Hemingway met aussi l'accent sur la tonte des femmes dans le roman *Pour qui sonne le glas*. En effet, le narrateur fait très souvent allusion aux cheveux courts de la jeune femme qui accompagne le groupe de miliciens, María, jusqu'à ce qu'elle raconte ce moment douloureux où elle a perdu sa féminité. Elle explique au héros, que ce sont les Nationalistes qui les lui ont coupés après avoir fusillé ses parents qui étaient tous deux républicains. Il semblerait même qu'elle essaie de relativiser cette situation puisqu'elle justifie tout de suite que cette épreuve est très courante dans la prison de Valladolid. Cette coupe paraît la rendre vulnérable, d'ailleurs Robert, le héros du roman, la surnomme affectueusement « mon petit chevreau ». A travers ce surnom le protagoniste met en évidence la fragilité, l'innocence de la jeune femme. En tant que lecteurs, nous ressentons la honte de la jeune fille au moment de séduire le héros, elle ne se sent plus une femme. Carlos Fonseca déclare d'ailleurs dans *Las Trece Rosas Rojas*, que l'objectif de ce châtimeut est d'humilier et de faire honte aux femmes rouges

Les tortures physiques se complétaient avec des humiliations et des vexations qui cherchaient le précipice psychologique du détenu, son annulation comme personne. Beaucoup de femmes furent tondues à zéro, et ils leur tondirent même les sourcils, pour les déposséder de leur féminité. “Les tondues” se convertirent en un élément de moquerie et de raillerie humiliante pendant les “ balades ” auxquelles elles étaient soumises au moment des transferts de la prison au tribunal, entassées dans des camionnettes découvertes dont des draps blancs peints avec l’inscription “ prisonnières rouges ” pendaient sur les côtés<sup>68</sup>.

La dimension outrageuse est indéniable, ce traitement rappelle celui d’une foire dans laquelle on exposerait les animaux. Néanmoins, la tonte est souvent accompagnée d’une autre torture réservée aux femmes, le viol. Dans *Una mujer en la guerra de España*, Carlota O’Neill signale que les humiliations les plus extrêmes étaient utilisées même avant l’exécution des jeunes femmes :

ils les emmenaient ; les violaient dans le champ ; tombaient sur elles, l’un après l’autre, comme des chiens. Certaines mouraient dans la lutte, d’autres étaient tuées ; quelques-unes allaient en prison ; leur sort dépendant des mains dans lesquelles elles tombaient. Au commissariat ils voulaient leur extraire des déclarations à force de coups de courroie et de coups. Ils leur coupaient les cheveux à zéro, leur laissant de petits plumeaux comme cornes ; les barbiers improvisés formaient un chœur de rires, ensuite ils déchiraient les poitrines et les ventres avant de les enterrer<sup>69</sup>.

A tel point que certaines en arrivaient à redouter encore plus le chemin jusqu’au peloton d’exécution que l’exécution en soi. Giuliana di Febo cite les paroles d’une militante détenue en 1939, Josefa Fraile :

Ils nous tondirent à zéro, ils nous mirent un petit nœud sur une grosse mèche de cheveux qu’ils nous avaient laissée et ils nous emmenèrent nettoyer l’église. Les enfants du village venaient derrière nous en riant. Ensuite ils nous transportèrent menottées à Valence. Avec moi ils avaient détenus mon mari, mes frères et mes oncles. Ils arrêtaient aussi une de mes sœurs. Malgré qu’elle soit veuve de la guerre elle fut également tondu. Le phalangiste qui

---

<sup>68</sup> Fonseca, C., op. cit., 2010, p.161-162 « *Las torturas físicas se complementaban con humillaciones y vejaciones que buscaban el derrumbe psicológico del detenido, su anulación como persona. Muchas mujeres fueron peladas al cero, e incluso les raparon las cejas, para desposeerlas de su feminidad. Las “pelonas” se convirtieron en elemento de burla y escarnio durante los “paseos” a que eran sometidas en sus traslados a prisión o al juzgado, amontonadas en camionetas descubiertas de cuyos laterales colgaban sábanas blancas pintadas con inscripción “presas rojas”.* »

<sup>69</sup> O’Neill, C., op. cit., 2007, p.68 « *se las llevaban; las violaban en el campo; caían sobre ellas, uno después de otro, como perros. Unas morían en la brega, a otras las mataban; algunas iban a la cárcel; su suerte dependía de las manos en las que caían. En la policía les querían sacar las declaraciones a fuerza de correazos y golpes. Les cortaban el pelo al rape, dejándoles plumeritos como cuernos; los barberos improvisados formaban coro de risas, luego rasgaban pechos y vientres antes de enterrarlas.* »

commandait dans le village la laissa enfermée presque quinze jours parce qu'il voulait se mettre au lit avec elle<sup>70</sup>.

Le thème du viol est aussi présent dans la bande dessinée *Persépolis*. En effet, dans cet ouvrage autobiographique, Marjane Satrapi illustre le régime dictatorial du Shah en Iran. La soumission de la femme est culminante, sa mère la met en garde contre les hommes favorables au Shah :

Tu sais ce qu'ils font aux jeunes filles quand ils les arrêtent ? Tu sais ce qui est arrivé à Niloufar la fille que tu as rencontrée chez Khosro, celui qui fabriquait des passeports ? Tu sais que selon la loi, on n'a pas le droit de tuer une vierge... Alors on la marie avec un gardien de la révolution... Qui la dépucelle avant de l'exécuter ! Tu sais ce que ça veut dire<sup>71</sup> ???

Les phrases interrogatives s'enchaînent, le ton monte, la mère de Marjane est au comble de l'effroi pour sa fille. Pour la sauver de ce dangereux environnement ses parents décident de l'envoyer en Europe.

Ce geste à la fois dégradant et ignoble est très courant, et il existe depuis la nuit des temps. Toutefois, Graciela Geller, une analyste qui consacre ses recherches à la littérature et à l'Histoire de l'Argentine, signale que dans cette dictature d'Amérique latine, les militaires trouvent le moyen de rendre cette torture encore plus ignominieuse qu'elle ne l'est à la base :

Enceintes ou non, de n'importe quel âge, bandées et attachées, dans la dictature militaire argentine elles étaient pénétrées par devant et par derrière, avec des pénis, des bâtons, des câbles électriques ou des tuyaux seuls ou avec des rats, comme dessert aux banquets démentiels de torture<sup>72</sup>.

Cette tragédie, comme le souligne Graciela Geller est indicible pour les rescapées de ces horreurs, elle parle d' : « [u]n secret en criant. Un silence en hurlant.<sup>73</sup> » Cette

---

<sup>70</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.19 « *Nos pelaron al cero, nos pusieron un lacito sobre un mechón de pelos que nos habían dejado y nos llevaron a limpiar la iglesia. Los niños del pueblo nos venían detrás riendo. A continuación nos transportaron esposadas a Valencia. Junto conmigo habían detenido a mi marido, mis hermanos y mis tíos. Arrestaron también a una hermana mía. A pesar de que era viuda de guerra fue igualmente pelada. El falangista que mandaba en el pueblo la dejó encerrada en casa quince días porque quería irse a la cama con ella.* »

<sup>71</sup> Satrapi, M., *Persépolis*, 2007, Tome 2.

<sup>72</sup> Geller, G., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.220 « *Con o sin el embarazo, de cualquier edad, vendadas y atadas, en la dictadura militar argentina ellas eran penetradas por delante y por detrás, con penes, palos, picanas o tubos solos o con postre a demenciales banquetes de tortura.* »

<sup>73</sup> *Ibid.*, p.223 « *Un secreto a voces. Un silencio a gritos.* »

double antithèse rappelle le titre de l'œuvre de Dulce Chacón, *La voz dormida*<sup>74</sup>, où le silence – comme nous le verrons plus tard – occupe une place importante dans les revendications des prisonnières.

En ce qui concerne la tonte des cheveux, ce thème est très présent aussi dans les prisons franquistes, en effet, dans l'œuvre de Dulce Chacón, en plus de l'isolement, la plus jeune détenue parmi les personnages principaux, Elvira, est punie par les nonnes qui les surveillent. Pour ce faire, elles lui coupent sa natte. A partir de ce moment-là, le thème des cheveux revient constamment dans les conversations entre les personnages tout comme dans le roman *Pour qui sonne le glas*. Toutefois, au châtime et à l'humiliation s'ajoute une dimension commerciale :

Elle la lui coupa à la base, La Venin. Après, elle donna sa tresse rouge à La Gros Pied. Et La Gros Pied la mit dans le sac où elles gardent les cheveux, pour les vendre<sup>75</sup>.

Outre le fait que la dictature bénéficie du travail des prisonnières, ces dernières deviennent une véritable matière première qu'elles commercialisent. Le fait de vendre le « corps » des femmes, comme l'on vendrait n'importe quel aliment sur un marché, dévalorise les femmes rouges et les renvoie à leur statut initial d'objet.

Néanmoins, malgré les grandes aptitudes des tortionnaires à maltraiter les femmes, beaucoup de femmes, parmi les persécutées, font preuve d'un courage sans relâche et ne livrent aucune information aux agresseurs comme le signalent différents témoins du recueil de Neus Catalá. A ce propos, Carlos Fonseca indique que la détermination exemplaire de ces femmes est telle, qu'elle finit par jouer en leur défaveur :

C'était un lieu horrible, où les tortures soumises aux détenus étaient entendues par les autres. Un jour Fontenla arriva et ordonna qu'à moi et à quatre autres on nous coupa les cheveux à zéro, parce que, selon ses paroles textuelles, il était dégoûté de tant de courage chez les femmes<sup>76</sup>.

---

<sup>74</sup> *La voix endormie*

<sup>75</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.164 « *Se la cortó de raíz, La Veneno. Después, entregó su trenza roja a La Zapatones. Y La Zapatones la metió en la bolsa donde guardan el pelo, para venderlo.* »

<sup>76</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.160 « *Era un sitio horroso, donde las torturas a que se sometía los detenidos eran oídas por los demás. Un día llegó Fontenla y ordenó que a mí y a otras cuatro se nos cortara el pelo al cero, porque, según palabras textuales suyas, estaba asqueado de tanta valentía en las mujeres.* »

Ainsi, dans certains commissariats, la tonte devient un geste d'exaspération mais aussi, et surtout, de revanche de la part de ces hommes qui se sentent humiliés face à la fermeté du « sexe faible » qui ne cède ni à l'agression morale, ni à l'agression physique. La violence étant considérée comme l'arme des faibles et les femmes étant la nouvelle force de ce siècle.

On retrouve aussi le thème de la tonte dans la littérature française. En effet, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, à la Libération, la France victorieuse décide de punir toutes les Françaises qui ont eu une relation avec des Allemands (relations amicales, intimes et parfois même simplement professionnelles). Marie de Palet, dans son œuvre *La tonduë*, souligne la dimension punitive de ce châtimeut en décrivant les réactions de l'héroïne, Yvette. La honte, fardeau des tonduës, la mène à se comporter comme un animal traqué dès les premières pages du roman. Or, dans les campagnes, la pratique de la tonte ne s'est pas étendue, c'est pourquoi nous surprenons ce genre de paroles de la part de la mère :

Décidément, je ne m'habituerai jamais à te voir avec ces cheveux ras, on dirait qu'on te les a coupés de quatre coups de ciseaux<sup>77</sup>.

Enfin, dans les camps de concentration et d'extermination nazis, la tonte n'est pas présentée comme une torture mais plutôt comme l'une des seules préoccupations hygiéniques présentes dans ces antres du diable. Bien que ce geste soit tout aussi déshumanisant que les autres, il permet de freiner l'invasion de poux dans les baraques : « à cause de ces maudites bestioles, on m'a rasé la tête<sup>78</sup> ». Quoiqu'il en soit, cet acte sème la panique parmi les prisonnières, alors qu'elles ne possèdent plus rien, les bourreaux trouvent encore le moyen de leur retirer les seuls éléments physiques qui leur rappellent qu'elles sont encore des êtres humains, des femmes. A ce sujet, Margarete Buber Neuman affirme :

une terreur toute particulière à la pensée que dès l'entrée à Ravensbrück, disait-on, on rasait la tête des femmes qui avaient des poux. Aussi les pensionnaires se peignaient-elles mutuellement pendant des heures<sup>79</sup>.

---

<sup>77</sup> De Palet, M., *La tonduë*, 2010, p.43.

<sup>78</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.36.

<sup>79</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.323.

### *La déshumanisation*

Dans les prisons soviétiques comme dans les camps allemands, un autre thème favorisant la déshumanisation des femmes apparaît, il s'agit de la nudité qui revient régulièrement dans les témoignages des victimes. Evguénia Guinzbourg relate que lors de leur arrivée en prison, les femmes sont fouillées nues<sup>80</sup>, elle affirme d'ailleurs que :

[p]our surmonter tout cela, il faut continuellement se dire que les auteurs de notre peine ne sont pas des êtres humains. J'aurais été beaucoup moins humiliée si ç'avait été des porcs ou des singes qui avaient fouillé dans mes cheveux à la recherche de « preuves matérielles de mes délits.<sup>81</sup>

Cette animalité, George Orwell l'utilise dans son œuvre *La ferme des animaux*, dans laquelle il dénonce les horreurs du stalinisme à travers une métaphore filée où tous les tortionnaires et toutes les victimes sont les animaux d'une ferme. Philippe Bénéton, de son côté, affirme que dans aucun régime totalitaire l'homme n'est reconnu en tant que tel<sup>82</sup>. Toutefois, en ce qui concerne la nudité Neus Catalá traite aussi cette thématique dans les camps allemands :

On nous a laissé en plein courant d'air, nues, à la vue des ouvriers qui passaient et dont certains riaient à nous voir.<sup>83</sup>

Pire encore, elle indique les sessions d'expérimentation opérées sur les femmes au moment du « contrôle gynécologique dans des conditions aussi honteuses qu'humiliantes<sup>84</sup> ». En effet, les médecins nazis profitent des jeunes femmes comme de cobayes pour effectuer des expériences scientifiques, faisant d'elles des rats de laboratoires. D'effroyables témoignages se succèdent et dépassent les limites de l'imaginable dans le recueil *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*. D'ailleurs, l'auteur de ce livre se rappelle et nous informe que :

[p]endant la nuit, certaines toussaient, d'autres pleuraient ou criaient en rêvant, revivant les tortures subies lors de leurs interrogatoires<sup>85</sup>.

---

<sup>80</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.161.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.169-170.

<sup>82</sup> Bénéton, P., *Les régimes politiques*, 1996, p.107.

<sup>83</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.49.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.37.

Jusqu'à la libération des camps, le degré d'abasourdissement va croissant, même lors de l'arrivée des soldats américains, les femmes sont brutalisées par leurs « sauveurs ». Mercedes Bernal, l'une des femmes entrevues par Neus Catalá narre :

Nous avons été libérées par les Américains. Ils ne se sont pas bien comportés du tout : ils étaient aussi sauvages que les Mongols. Je ne peux pas dire du bien ni des uns, ni des autres. Ils ont été horribles. Ils nous ont mis dans des wagons à bétail comme quand nous sommes allées au camp. Ils nous jetaient du chocolat ou autres gourmandises et après, avec leur fusil, ils faisaient descendre celles dont ils avaient envie. Je ne garde aucun souvenir agréable de ma libération.<sup>86</sup>

La brutalité et la déshumanisation faisant partie du quotidien des camps, les bourreaux finissent par donner la sensation à ces femmes d'être devenues inhumaines, Rita Pérez commente :

nous nous étions tellement endurcies que nous n'avions plus rien d'humain en nous. Moi, je me dis que nous avons perdu toute sensation d'humanité<sup>87</sup>.

Evguénia Guinzbourg, pour sa part, souligne la perte d'humanité non seulement en remarquant les traits sadiques de ses bourreaux et les conséquences de ceux-ci sur leurs victimes : « je suis incapable de trouver les mots exacts pour décrire ces humains qui avaient déjà cessé d'être des hommes<sup>88</sup> », « L'outillage spécial, c'est nous !<sup>89</sup> », mais aussi, et originalement, en mettant l'accent sur les moments et les émotions qui leur rappellent à elle et à ses camarades qu'ils sont encore des êtres humains :

Recevoir l'écuelle de mes mains avait réveillé en lui un sentiment humain comme étouffé<sup>90</sup>.

Effectivement, le traitement d'humain à humain, et non d'être devenu asexué à être humain, est rare. Lorsqu'Evguénia Guinzbourg est envoyée à des travaux moins difficiles avec de véritables personnes qui s'apparentent elles à l'espèce humaine, son corps de femme reprend forme et son intellectualité resurgit, elle y vit comme dans un abri, une pause dans le cauchemar : « Une oasis. Des visages humains.<sup>91</sup> ». Dans les camps du cercle polaire, ce sont aussi les instincts qui rappellent aux martyrs leur condition humaine, ainsi que quelques conversations puériles :

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.98.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.283.

<sup>88</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.72.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p.307.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.436.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p.420.

Même parmi eux, il existe des êtres humains... Qu'y a-t-il de mal à regarder Fissa ? C'est une belle fille, et à mon avis, il a bien fait de la regarder. Cela signifie qu'il y a encore parmi nous des êtres humains. Des vrais. Des femmes. Des petites femmes, oui ! Cela vaut toujours mieux que d'être un numéro<sup>92</sup> !

Ces bavardages enfantins parvenaient à nous soulager un peu. Ils nous rappelaient à leur façon que nous appartenions au genre humain<sup>93</sup>.

En somme, n'importe quelle caractéristique, bien qu'infime, sert aux détenues pour se rappeler qu'elles n'ont pas complètement perdu leur humanité. Quand elle relate l'attirance physique d'un homme pour une détenue, elle utilise des phrases courtes et exclamatives. Celles-ci manifestent l'enthousiasme et le soulagement des victimes qui se sentent ainsi rattachées à leur féminité mais aussi à leur vie pré-carcérale. Chaque geste, intuition ou sentiment qui puisse leur rappeler leur vie passée les enorgueillit et les rassure : elles conservent leur personnalité, elles sont toujours les individus qu'elles étaient précédemment :

je refuse la nourriture. C'est bon signe. Cela veut dire qu'il me reste encore quelque dégoût. Une réaction humaine. Je ne savais pas alors que de nombreuses années de camp m'attendaient au long desquelles il m'arriverait de perdre toute dignité et de manger n'importe quelle saleté pour seulement ne pas mourir de faim<sup>94</sup>.

Toutefois, toutes les femmes ne conservent pas leur personnalité malheureusement. Par dépit, elles se transforment en monstres au moment de lutter pour leur survie, une véritable loi de la jungle se met en place :

J'eus par la suite l'occasion de rencontrer bien des gens dont la personnalité s'était modifiée dans ce monde de lutte pour la vie. Le passé paraissait s'être effacé chez certaines d'entre elles. Un être terrible avait remplacé l'individu de jadis. Ces marionnettes insensibles, sans vie morale et sans mémoire, n'essayaient jamais de se souvenir du temps où libres, elles étaient encore des êtres humains. Leurs souvenirs les auraient accablées<sup>95</sup>.

Enfin, nous pouvons peut-être mentionner une dernière torture subie par les jeunes femmes en prison, à savoir la torture des autres. Evguénia Guinzbourg révèle à plusieurs reprises les nuits difficiles passées en cellule, durant lesquelles les détenues sont confrontées aux cris des autres torturés. Elle signale, entre-autres, le cas d'une épouse obligée à écouter les souffrances de son mari. Evidemment, celle-ci est au bord de

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.312.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p.453.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p.272.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.378.



l'hystérie. Cette torture, certaines familles la vivent dans la péninsule ibérique en tant que parents d'incarcérés. Carlos Fonseca explique dans *Las Trece Rosas Rojas* que la mère de l'une des roses est présente au moment où sa fille est en chemin pour l'exécution. Par conséquent, la souffrance est encore plus intense, les torturés endurent leur propre calvaire et la douleur psychologique de leurs proches.

Ainsi, María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira déclarent que :

la vieille division des rôles sexuels, bien qu'atténuée, ne disparaît pas, mieux encore, on entrevoit l'enfer que beaucoup de femmes durent supporter : torturées, frappées, agressées sexuellement, humiliées de mille façons différentes<sup>96</sup>.

Suite à une longue description et énumération de témoignages de tortures auxquelles sont soumises les femmes, et, à la réflexion de ces deux chercheurs espagnols, nous pouvons affirmer que, même si nous oublions souvent sa présence dans la machine infernale des dictatures, la femme essuie des tortures de toutes sortes. En effet, les maltraitements physiques et psychologiques ne sont pas toujours les mêmes entre les femmes et les hommes. La femme symbolisant un objet de séduction, les tortionnaires visent à priver les femmes de cet atout ruinant ainsi leur récente fierté et exterminant leur intimité, en somme leur personnalité. Au moment de faire le bilan des épreuves passées dans les camps, Neus Catalá certifie :

j'ai pu supporter et survivre, revenir à la vie après la descente aux enfers<sup>97</sup>.

Néanmoins, dans les trois dictatures que nous traitons principalement, le supplice ne s'arrête pas aux tortures. Effectivement, les exécutions font aussi partie du quotidien de ces survivantes :

mis à part le traitement carcéral inhumain ils existaient d'autres tourments psychologiques et physiques auxquels les femmes se retrouvaient exposées quotidiennement [...] le réveil angoissant à l'aube provoqué par les tirs des pelotons d'exécution, qui, dans le proche

---

<sup>96</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J. dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.128, 129 « *la vieja división de papeles sexuales, aunque atenuada, no desapareció, es más, se vislumbra el infierno que muchas mujeres debieron soportar: torturadas, golpeadas, agredidas sexualmente, humilladas de mil modos diferentes.* »

<sup>97</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.25.

cimetière de l'Est, exécutaient chaque jour des dizaines et des dizaines d'antifranquistes, souvent parents des détenus<sup>98</sup>.

### **Les exécutions et/ou les travaux forcés : une lutte pour la vie**

Dans les autobiographies comme dans les récits de la littérature carcérale issus de la période dictatoriale, le thème de la mort qui rôde dans les couloirs des prisons est récurrent. Elle semble incessamment présente dans les esprits des rescapés, comme une épée de Damoclès qui guette chaque individu incarcéré. Arthur Koestler souligne cette angoisse quotidienne, et personnifie la mort en l'attribuant au personnage du gardien de son couloir car c'est lui qui vient réveiller les victimes pour les mener à l'exécution. Sous le Franquisme, les incarcérés sont généralement exécutés tard dans la nuit, presque à l'aube. Or, le procès est assez lent car habituellement les condamnés sont séparés de leurs camarades détenus avant minuit :

[l]es heures qui passaient entre le dernier décompte de la journée et onze heures du soir étaient le moment choisi pour les "sorties"<sup>99</sup>

écrit Carlos Fonseca. Carlota O'Neill, forte de sa propre expérience, relate l'ambiance effroyable dans laquelle, elle et certaines camarades, ont survécu :

[d]ans la prison, cela leva des vagues de panique. On disait qu'ils allaient venir nous chercher toutes les nuits pour nous tuer peu à peu. Et les nuits se firent plus pénibles<sup>100</sup>.

Dans une situation similaire, Neus Catalá montre la résignation des femmes à accepter la mort : « nous avons appris notre fonction de déportées, dont la première obligation était de mourir<sup>101</sup> », même si elle affirme : « Nous aimions passionnément la vie dans cet antre de la mort<sup>102</sup> ». Si proches de la fin, malgré l'enfer dans lequel les prisonnières survivent au quotidien dans ces trois dictatures, majoritairement, elles

---

<sup>98</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p. 30 « *aparte del inhumano trato carcelario existían otros tormentos psicológicos y físicos a los que las mujeres se encontraban cotidianamente expuestas [...] el angustioso despertar al alba provocado por los disparos de los pelotones de ejecución, que, en el cercano cementerio del Este, ajusticiaban cada día a decenas y decenas de antifranquistas, a menudo familiares de las detenidas* ».

<sup>99</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.13 « *Las horas que transcurrían entre el último recuento del día y las once de la noche eran el momento elegido para las "sacas"* ».

<sup>100</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.77 « *En la cárcel, esto levantó olas de pánico. Se decía que iban a ir todas las noches a buscartos para matarnos poco a poco. Y las noches se hicieron más penosas.* »

<sup>101</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.38.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p.45.

préfèrent la souffrance perpétuelle qui, tout de même leur offre une lueur d'espoir, plutôt que la mort qui elle, en revanche, est définitive :

La sensation d'étouffement et de peur, de rage pour les femmes qui allaient mourir. Personne ne dormait pendant une nuit de "sorties". Et que dire de celles qui écoutaient leur prénom et leurs noms, qui résonnaient comme un écho. [...] Chaque jour qui passait était un jour de gagné contre la mort, qu'elles rêvaient d'esquiver pour toujours avec des recours aux grâces qui commuent le piquet d'exécution en trente ans de réclusion. Toute une vie sous les verrous, mais la vie finalement<sup>103</sup>.

Parmi les autobiographes que nous étudions, Evguénia Guinzbourg est la seule à être condamnée à mort. Si Victor Hugo écrit pratiquement une centaine de pages sur les dernières pensées d'un condamné à mort dans la nouvelle *Le dernier jour d'un condamné*. Evguénia Guinzbourg, quant à elle, exprime la confusion à l'approche de l'exécution :

[i]l est difficile, presque impossible de décrire ce qu'éprouve un condamné à mort<sup>104</sup>.

Face à ce tête-à-tête permanent avec la mort, la littérature carcérale des dictatures se transforme, justement « grâce » à la présence de la mort, en une littérature de la vie, une littérature d'espérance. C'est d'ailleurs cet espoir qui maintient les femmes, qui les aide à lutter pour leur vie, en effet, tandis que Margarete Buber Neumann désespère et ne voit pas le bout du tunnel : « [à] peine échappée à la mort certaine de Sibérie, me voici dans un nouvel enfer.<sup>105</sup> », ou encore « [h]élas, pourquoi sommes-nous donc condamnées à continuer à vivre ?<sup>106</sup> ». Evguénia Guinzbourg, par exemple, est hantée par le souvenir de sa « mort », en 1937, mais aussi, et surtout, par celui de son possible retour dans le monde des vivants sans pouvoir ressusciter elle-même :

La porte de la cellule se referme derrière moi. On me rend ma montre. Elle n'a pas été remontée depuis le jour mémorable ; elle marque encore 2 heures, le 15 février 1937 ; la date de ma fin. Ma vie, à partir de ce jour, n'a plus été que la promenade d'une morte sur les chemins de l'enfer. Ou peut-être au purgatoire ? Gareï aurait-il raison ? Les lourdes chaînes

---

<sup>103</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.86 « *La sensación de agobio y de miedo, de rabia por las mujeres que iban a morir. Nadie dormía en una noche de "saca". Y qué decir de quienes escuchaban su nombre y apellidos, que retumbaban como un eco. [...] Cada jornada que pasaba era un día ganado a la muerte, a la que soñaban con esquivar para siempre con peticiones de indulto que conmutaran el piquete de ejecución por treinta años de reclusión. Toda una vida entre rejas, pero vida al fin.* »

<sup>104</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.189.

<sup>105</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.323.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p.325.

pourraient-elles se briser ? Qu'en aurait-il été de nous sans la lumière trompeuse de cet espoir sans cesse renouvelé<sup>107</sup> ?

En ce qui concerne Carmen Domingo, dans son œuvre *Con voz y con voto*, elle ne manifeste pas l'optimisme, mais plutôt l'absence de pessimisme chez les prisonnières au sujet des possibilités et des intentions de leur dictateur :

“Franco ne peut pas se défaire de douze millions d'espagnols qui – dira Constanca de la Mora – n'oublieront jamais ce que fut leur vie dans une Espagne libre et ce qu'elle peut devenir.” Et avec cette espérance les prisonnières des prisons franquistes se soutiennent<sup>108</sup>.

En effet, comme le justifie Carlota O'Neill, le sort des Espagnols et Espagnoles est scellé à partir du moment où les exécutions sont appuyées par l'Etat :

Il arriva à Melilla une vague de sang plus large, plus grande et profonde. De Séville, le général Queipo de Llano envoya des tribunaux, que nous avons tous connu sous le nom qu'eux-mêmes leur donnèrent : “TRIBUNAUX DE SANG”. La mort adopta une forme légale<sup>109</sup>.

L'exécution des Treize Roses Rouges, par exemple, devient un véritable mythe au sein des prisons espagnoles, un exemple de bravoure de la part de jeunes filles, voire d'adolescentes. Hors des « bagnes » en revanche, il devient un idéal menaçant pour tout individu mettant en doute le régime franquiste. D'ailleurs, afin que l'impact soit imminent, l'exécution de ces jeunes filles est communiquée au public dès le lendemain, sans cependant donner les noms des victimes :

Tous les journaux du nouvel Etat rendirent compte le dimanche 6 août 1939 des exécutions du jour précédent, bien que sans citer ni le nombre d'exécutés ni leurs noms, et en attribuant à ceux-ci d'être les instigateurs de l'assassinat du commandant de la Garde Civile Isaac Gabaldón, malgré que la sentence dictée contre eux ne contenait aucune allusion à cela. Trop d'instigateurs pour un seul crime. [...] un châtement exemplaire<sup>110</sup>.

---

<sup>107</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.115.

<sup>108</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2010, p.313 « *“Franco no puede deshacerse de doce millones de españolas que – dirá Constanca de la Mora – no olvidarán jamás lo que fue su vida en una España libre y lo que puede volver a ser.” Y con esa esperanza se sostendrán las prisioneras de las cárceles franquistas.* »

<sup>109</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.111 « *Llegó a Melilla una ola de sangre más ancha, más alta y profunda. De Sevilla, el general Queipo de Llano envió tribunales, que conocimos todos en el nombre que ellos mismos les dieron: “TRIBUNALES DE SANGRE”. La muerte adoptó forma legal.* »

<sup>110</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.250 « *Todos los diarios del nuevo Estado dieron cuenta el domingo 6 de agosto de 1939 de los fusilamientos del día anterior, aunque sin citar ni el número de los ajusticiados ni sus nombres, y atribuyendo a los mismos ser los inductores del asesinato del comandante de la Guardia Civil Isaac Gabaldón, pese a que la sentencia dictada contra ellos no contenía ninguna alusión al mismo. Una acusación imputada por igual a los cincuenta y seis ajusticiados. Demasiados inductores para un solo crimen. [...] castigo ejemplar.* »

Le fait de taire leur identité permet de leur ôter toute valeur héroïque, d'indiquer qu'elles ne sont que des pions parmi tant d'autres, de prouver aux citoyens du régime que s'ils se soulèvent contre lui, ils tomberont dans l'oubli. Mais l'Histoire et les mémoires en décideront autrement. D'ailleurs, dans *La voz dormida*, à partir de la condamnation d'Hortensia, ses compagnes se souviennent souvent des treize roses, d'ailleurs certaines d'entre elles les ont connues à Ventas et ont cohabité avec elles.

Georges Bernanos, dans son essai *Les grands cimetières sous la lune*, nous rappelle l'exécution de nombreux républicains avant l'épisode des prisons. Effectivement, il différencie deux mouvements, d'une part celui des « fusillés spontanés » et d'autre part, celui de l'« épuration des prisons » comme il les qualifie lui-même. Par cette réflexion, il nous met en garde, contrairement à Carmen Domingo, de deux vagues de martyrs. En effet, Carmen Domingo dans son œuvre résume la disparition des militants à « Une répression basée sur une politique sociale de nettoyage<sup>111</sup> ». Bien sûr, elle est dans le vrai, mais elle néglige peut-être trop rapidement, comme nous aurions tendance à le faire aussi, ceux qui sont tombés avant les prisonniers et qui méritent aussi d'apparaître dans les mémoires.

Toutefois, ce même auteur critique met l'accent sur la tragique et unique égalité entre les hommes et les femmes espagnols pendant le Franquisme : les exécutions :

en Espagne les “meilleures” démonstrations de féminisme, d'égalité des sexes qu'impose le camp vainqueur se firent voir en suivant dans les prisons. Ce furent les pelotons d'exécution et les jugements les uniques lieux où les vainqueurs concédèrent d'appliquer le même traitement à l'homme qu'à la femme<sup>112</sup>.

Contrairement à cela, Begoña Prieto Peral, spécialisée dans l'étude des camps allemands, affirme que dans l'empire nazi :

[I]es femmes sont les premières à faire face à la mort. Alors que les hommes sains sont envoyés aux camps de travaux forcés, les enfants et les femmes sont victimes des gaz<sup>113</sup>.

---

<sup>111</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.314 « *Una represión basada en una política social de limpieza* ».

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.305 « *en España las “mejores” muestras de feminismo, de igualdad de sexos que impone el bando vencedor se dejaron ver enseguida en las cárceles. Fueron los pelotones de fusilamiento y los juicios los únicos lugares donde los vencedores coincidieron al aplicar el mismo trato al hombre que a la mujer.* »

<sup>113</sup> Prieto Peral, B., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.117 « *Las mujeres son las primeras que se enfrentan a la muerte. Mientras que los hombres sanos son mandados a los campos de trabajos forzados, niños y mujeres son víctimas de gases.* »

En effet, si Carmen Domingo dans ses analyses, ou encore Carlota O'Neill dans son autobiographie, résumant l'expérience carcérale en trois points principaux, à savoir la coexistence avec les maladies, la violence, et la mort et, coïncident évidemment sur le fait que le séjour pénitencier est une épreuve traumatisante, elles ne mentionnent à aucune occasion le thème des travaux forcés. Cette absence s'explique par une grande différence qui sépare l'Espagne de l'Allemagne et de l'U.R.S.S., les travaux dans la péninsule ne mettent pas en danger la santé des « ouvrières de l'état ». Si nous utilisons cette dernière expressions, c'est parce que les femmes travaillaient pour la dictature :

en réalité le travail en prison constituait une véritable et propre source de bénéfices pour les entreprises et l'Etat grâce à la très basse rétribution de la main d'œuvre<sup>114</sup>.

Face à cela, en U.R.S.S., les condamnées, en plus de ne recevoir que très peu de nourriture, travaillent à l'extérieur sous des températures extrêmes et accomplissent des travaux qui requièrent un bon état physique et surtout, de la force. Avant leur arrivée aux goulags, Evguénia Guinzbourg ne mesure pas l'ampleur du calvaire qui l'attend à la Kolyma, au contraire, elle est émue et soulagée de vivre de l'autre côté des murs, de voir les saisons défiler depuis l'extérieur, elle pense que l'activité physique lui fera reprendre goût à la vie :

Les camps ! Cela signifiait partir vers de nouvelles terres, même si elles étaient inclémentes. Là au moins, il y aurait de l'air, du vent et parfois du soleil, même s'il faisait froid. Et puis les autres ! Des centaines d'inconnus auprès de qui nous vivrions et travaillerions. Parmi tant de personnes, il s'en trouverait de bonnes, d'intéressantes. Nous lierions des amitiés. En un mot, le camp c'était la vie. Une vie terrible, mais la vie, et non plus cette tombe où nous végétions. [...] Les travaux forcés, quelle bénédiction <sup>115</sup> !

Elle ajoute narquoisement :

nous ne connaissions pas encore le proverbe sarcastique en usage à Kolyma « Les dix premières années sont les plus dures » [...] à dire le vrai, le mot ne nous effrayait pas encore. Bénié soit l'ignorance<sup>116</sup> !

Elle n' imagine pas que l'assassin communiste<sup>117</sup> – comme elle le nomme – puisse leur réserver un sort encore pire que celui qu'elles ont vécu, elle et ses camarades, jusqu'à

---

<sup>114</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.45 « *en realidad el trabajo en la cárcel constituía una verdadera y propia fuente de ganancias para las empresas y el Estado gracias a la bajísima retribución de la mano de obra.* »

<sup>115</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.289.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.302-303.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p.12.

ce moment-là. De son côté, Margarete Buber Neumann nous éclaire sur la spécialité de chaque camp de concentration, elle explique que l'esclavagisme des détenues est organisé comme une véritable entreprise dirigée par la police soviétique :

La N.K.V.D. est en même temps une grande propriétaire d'esclaves qui dirige le matériel humain sur les différents secteurs de la Sibérie : pour le bois en Sibérie centrale et en Carélie ; pour l'industrie lourde dans l'Oural ; pour la mise en culture de la steppe dans le Kazakstan ; pour l'or à Kolyma, dans le cercle polaire ; pour la construction des villes en Extrême-Orient, etc, etc...<sup>118</sup>

Bien sûr, elle rejoint Evguénia Guinzbourg au sujet des conditions de survie dans les camps de concentration, elle explique d'ailleurs qu'« [e]n Sibérie, il est essentiel pour une femme de prendre un mari de camp si elle ne veut pas mourir de faim.<sup>119</sup> »

Ainsi, force est de constater que la (sur)vie dans les prisons des grandes dictatures européennes du XXe siècle et la détermination, sont des éléments qui reviennent en permanence dans ce type de littérature. D'ailleurs, les souffrances endurées par les condamnées sont si intenses que Neus Catalá, après sa libération met en relief ce besoin de retrouver un sens à la vie à travers le genre humain tel qu'il est réellement « Ces paysans nobles et anonymes nous avaient réconciliées avec la vie.<sup>120</sup> » En effet, même si elles la désirent plus que tout, la vie, la vraie, elles ne gardent qu'un vague souvenir d'elle à cause de ce quotidien cauchemardesque auquel elles sont confrontées pendant des années. Effectivement, du point de vue physique comme psychologique, la déshumanisation est telle – surtout en Allemagne et en U.R.S.S. dans les camps de concentration et les goulags entraînant une mort à long terme, ainsi que dans les camps d'extermination nazis, industrie mortelle – que les prisonnières en perdent bien souvent leur personnalité.

Néanmoins, face à la menace constante, certaines d'entre elles poursuivent la lutte dans les prisons, notamment en conservant et en communiquant leur idéologie, contribuant de ce fait à l'échec de la politique d'endoctrinement entreprise dans ces laboratoires humains.

### ***Politiques et endoctrinement***

Dans les prisons espagnoles, comme nous le remarquons dans toutes les œuvres littéraires et critiques ayant pour thème les prisons féminines, les horaires des incarcérées

---

<sup>118</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.193.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.148.

<sup>120</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.53

sont établies par rapport aux activités religieuses organisées dans la journée<sup>121</sup>. En effet, en Espagne sous le Franquisme, l'un des deux piliers de l'Etat dictatorial est le catholicisme. L'annexion de la religion par la République ayant été mal perçue et vécue par de nombreux espagnols, celle-ci se rattache à l'ennemi de la République et entame une véritable croisade aux côtés de la Phalange pendant la Guerre Civile. A ce sujet, Georges Bernanos, dans *Les grands cimetières sous la lune*, dénonce cette implication religieuse dans laquelle la foi devance la conscience. Sachant que les Nationalistes sortent vainqueurs de cette guerre, l'Eglise qui les a soutenus redevient une institution primordiale sous le régime de Franco. En plus de justifier les actes de barbarie de ce tyran devant Dieu, les prêtres espagnols prônent, comme leurs prédécesseurs l'ont fait au long des siècles précédents, le rôle de la femme au foyer totalement dévouée à son mari et à ses enfants, María Inmaculada Pastor parle d' : « endoctrinement massif de la population féminine<sup>122</sup> ».

Evidemment, cette idéologie atteint l'environnement carcéral, et les Rouges, refusant de se soumettre à la religion, sont perçues comme des auxiliaires du diable. Giuliana di Febo affirme que face à ce choc de convictions, la prison devient un lieu politique dans lequel les détenues les moins informées sont souvent protégées et instruites par leurs camarades, ou parfois, elles succombent à la persuasion religieuse pensant naïvement à une éventuelle rédemption accordée par les bourreaux :

la création d'un internat entrainait aussi dans les aspirations du Service Social pour toutes celles dont la conduite morale défectueuse, ne pouvant pas faire leur devoir avec les restants seront réhabilitées dans la société par le biais d'une méthode pédagogique adéquate<sup>123</sup>.

Quant à l'auteur critique italienne focalisant son étude sur la prison de Ventas, elle déclare que dans cet endroit :

entre 39 et 40 exista la concentration maximale de prisonnières [...] faisant de Ventas une véritable et propre "école de politique", comme elles même l'ont définie. [...] Ventas fut le "lieu" où la tentative d'imposer des valeurs idéologiques et culturelles basées sur le mépris le plus absolu de la personne humaine fut quotidiennement contestée par certaines femmes qui

---

<sup>121</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.317

<sup>122</sup> Pastor, M.I., *op. cit.*, 1984, p.9 « *adoctrinamiento masivo de la población femenina* ».

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.26 « *entra también en las aspiraciones del Servicio Social la creación de un internado para todas aquellas de conducta moral defectuosa que no pudiendo cumplirlo con los restantes serán rehabilitadas en la sociedad mediante un método pedagógico adecuado.* »



réussirent, dans la prison, à élaborer une instruction et une culture alternatives et à établir des relations interpersonnelles basées sur l'aide mutuelle, le soutien mutuel<sup>124</sup>.

En U.R.S.S., en revanche, même si les bourreaux ne recherchent pas spécifiquement à convaincre les victimes des bienfaits du stalinisme, on retrouve de nombreuses prisonnières persuadées des avantages du régime et de l'erreur commise à leur égard. Ces détenues vouent d'ailleurs un réel culte à la personnalité du Petit Père des Peuples, elles pensent naïvement que ce dernier ne peut pas être à l'origine de leur sort. Evguénia Guinzbourg, au départ, partage cette idée, même si elle comprend rapidement que « [l]’assassin est communiste...<sup>125</sup> » comme elle l'indique dès le premier chapitre de son autobiographie. Effectivement, petit à petit sa foi politique devient fragile :

J'avais la vague intuition, sans toutefois en être certaine, que l'inspirateur de toute cette terreur qui infestait le parti était Staline lui-même, mais j'étais incapable de me démarquer contre la ligne générale<sup>126</sup>.

Si parmi les prisonnières certaines n'hésitent pas à diffuser leurs pensées, comme une socialiste camarade de cellule de l'auteur :

Je suis désolée pour vous personnellement, mais je ne le cache pas, je suis heureuse que finalement ils se rendent compte eux-mêmes de ce que nous annonçons depuis longtemps<sup>127</sup> !

d'autres se méfient de leurs camarades. Elles contrôlent chacun de leurs faits et gestes de peur d'être trahies par les autres prisonnières, elles craignent que les autres les dénoncent pour se sauver elles-mêmes. Cette réaction, on la retrouve aussi en France, dans les cachots de la Gestapo, où la résistante Neus Catalá atteste que par expérience :

la première consigne à observer en cas de détention était de se taire avant tout, car on pouvait tomber sur un mouton<sup>128</sup>.

Par ailleurs, dans *Le Vertige*, l'écrivaine commente à plusieurs reprises la condamnation de plusieurs de ses bourreaux qui eux-mêmes la condamnèrent plus tôt. En

---

<sup>124</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.26 « donde entre el 39 y el 40 existió la máxima concentración de reclusas [...] haciendo de Ventas una verdadera y propia "escuela de política", como ellas mismas la han definido. [...] Ventas fue el "lugar" donde la tentativa de imponer valores ideológicos y culturales basados en el desprecio más absoluto de la persona humana fue cotidianamente contestado por parte de aquellas mujeres que lograron, dentro de la cárcel, elaborar una instrucción y cultura alternativas y establecer relaciones interpersonales basadas en la ayuda mutua, en el apoyo mutuo. »

<sup>125</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.12.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p.128.

<sup>128</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.25.

dehors du fait que ces exécutions dévalorisent la coopération de certaines détenues pour sauver leur vie, puisque le corps même de la dictature est liquidé, ces événements font souffler un vent d'espoir sur les prisons, les incarcérées croient à une possible chute du régime en voyant la mutinerie qui se trame au gouvernement. Au moment de mentionner la mort de Iejov, le Commissaire du Comité de la Sécurité de l'Etat, qui a lieu au printemps 1939, soit deux ans après l'arrestation de la jeune femme, l'auteur écrit : « La fin de l'horrible nabot<sup>129</sup> ».

En somme, peu importe la dictature que nous traitons, dans tous les cas, nous constatons que les prisonnières sont issues de différents partis politiques mais subissent malgré tout des traitements abominables de la part de leurs offenseurs. Néanmoins, en Espagne par exemple, nous pouvons regrouper les socialistes, les communistes et les anarchistes en un groupe commun, les Rouges, persécuté par le régime. Bien que certaines des détenues ne soient pas impliquées en politique du fait de leur désintérêt, d'autres rencontrent des difficultés à établir une idéologie à cause de leur analphabétisme. En effet, étant incapables de lire, l'instruction est pratiquement inaccessible pour elles puisqu'elles n'ont pas accès aux journaux, encore moins aux livres, elles s'éduquent donc par ce qu'elles écoutent et ce qu'elles voient. Toutefois, comme le souligne Carmen Domingo, certaines lettrées, notamment des anciennes professeurs, entreprennent un apprentissage avec les intéressées non seulement afin de les éduquer, mais aussi dans le but de s'occuper autrement que par des travaux imposés par les gardiennes. L'initiative de ces jeunes femmes est évidemment ressentie comme un danger pour les bourreaux qui savent que l'intellectualité donne accès à l'information et que cela peut nuire au Franquisme.

### ***Culture et inculture dans les prisons***

Face à ce danger, les prisons espagnoles ne laissent à disposition des détenues que des livres conformes à la religion et au régime en vigueur<sup>130</sup>, et veillent à ce qu'aucun autre document n'entre clandestinement. En revanche, en U.R.S.S., Evguénia Guinzbourg témoigne que pendant son séjour dans la deuxième prison elle a accès à des livres de toutes sortes, de toutes nationalités mais exclusivement en langues étrangères. Coïncidant avec sa période d'isolement, cette femme de lettres est au comble du bonheur lorsqu'elle découvre des livres dans sa cellule :

---

<sup>129</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.280.

<sup>130</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.32.

est-ce bien vrai ? Mais oui : sur chaque lit, il y a des livres. Je tremble de plaisir. Je crois retrouver des compagnons inséparables<sup>131</sup>.

En effet, lorsqu'elle se retrouve à vivre seule pendant deux ans, sans contact réel avec l'humanité, elle se plonge dans la littérature en espérant non seulement tuer le temps mais aussi, préserver son unique rapport avec le reste de l'humanité : la littérature. En effet, grâce à cet art elle côtoie continuellement des paroles, des pensées humaines sur lesquelles elle peut divaguer, auxquelles elle peut se raccrocher, elle finit même par composer ses propres vers « La poésie... le seul recours<sup>132</sup> », cette affirmation prend tout son sens lorsqu'elle est envoyée au cachot disciplinaire et compose un poème comme instrument de révolte :

Ils m'ont tout enlevé : ma robe, mes chaussures, mon peigne, mes bas. Ils m'ont jetée dans ce cachot glacé presque nue. Mais ils ne me prendront pas ce poème. Ils ne le pourront jamais. Il est à moi, en moi. Et je supporterai même cela : le cachot disciplinaire<sup>133</sup>.

Mieux encore, à travers un long développement, elle avoue les bienfaits de la solitude pour l'intellectuel, elle finit par s'épanouir seule en dialoguant avec ces grands penseurs :

A la maison on m'avait toujours considérée comme une insatiable dévoreuse de livres. Mais c'est en vérité ici, dans ce cercueil de pierre, que j'ai découvert le sens le plus caché du mot lecture. J'ai compris combien mes lectures précédentes avaient été superficielles : jusqu'alors je n'avais jamais su ce qu'était le travail d'un texte, non en extension mais en profondeur. Plus jamais après ma sortie de prison, je n'étais capable de lire comme je faisais dans ma cellule de Iaroslavl : j'y avais redécouvert Dostoïevski, Tioutchev, Pasternak et bien d'autres. Pour la première fois de ma vie, j'abordai l'histoire de la philosophie et j'étudiai scrupuleusement toute une série de volumes. Cela peut paraître étrange, mais dans la bibliothèque de la prison on pouvait choisir librement de nombreux livres que, depuis longtemps, on avait retirés des bibliothèques communales. Il est certes facile de comprendre l'importance que peuvent avoir les livres pour un prisonnier isolé du monde. Mais ce n'est pas seulement de cela qu'il s'agit. Un second facteur très important vient à jouer : en l'absence de toute "activité motrice" se développe une sérénité spirituelle particulière. Enfermé dans sa cellule, on ne court plus après le succès, finis l'hypocrisie, la diplomatie, les compromis avec sa conscience. On va droit aux problèmes majeurs de l'homme, et c'est purifié par la souffrance qu'on les aborde<sup>134</sup>.

Ainsi, Evguénia Guinzbourg parvient à trouver un point positif à l'enfer dans lequel elle vit. Cependant, son cas ne relève pas d'une majorité. Effectivement, comme nous le précisons pour le cas espagnol, de nombreuses prisonnières sont illettrées en U.R.S.S. aussi, ou celles qui sont lettrées ne parlent pas forcément d'autres langues que le russe.

---

<sup>131</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.171.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.220.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p.245.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.228.

L'auteur est donc un cas privilégié qui jouit de sa culture même dans les pires moments. Les lettres sont son arme, sa liberté. Généreuse, elle récite ses poèmes et ceux d'autres poètes afin de partager ce moment de bonheur avec ses camarades et de leur permettre de s'évader de la réalité, ne serait-ce que quelques instants.

Dans la littérature grecque, on retrouve cet argument. En effet, Myrsini, l'héroïne de Maro Douka, choisit la voie du langage pour essayer de mieux assimiler sa détention :

Je voulais seulement donner un sens à mes jours de détention pour que soit scellé le dossier en instance. Pendant des heures entières, dans les geôles de la Sûreté, je préparais la plaidoirie que je prononcerais devant le tribunal. Je mettais en scène un procès comique et pompeux, je façonnais les juges avec la croûte de pain, je les asseyais sur des sièges fabriqués avec des sacs en papier et j'ouvrais la séance<sup>135</sup>.

La parole et la théâtralité deviennent les alliés de la jeune fille.

Par conséquent, l'intellectualité est une force, un privilège chez les prisonnières. En effet, Giuliana di Febo manifeste le cas de femmes espagnoles, qui comme beaucoup d'autres à cette époque, ne parlent que le dialecte de leur région. Ces dernières subissent la prison, les humiliations et les vexations comme une souffrance individuelle, comme une tragédie imprévue et inexplicable. Elles sont désorientées et elles ne peuvent communiquer ni avec leurs agresseurs, ni avec leurs compagnes de cellule. Dans *Le vertige* aussi, nous nous confrontons à des situations similaires comme nous l'indique la présentation de Jean-Jacques Marie. Par exemple lorsqu'Evguénia Guinzbourg rencontre une paysanne accusée de trotskisme qui ne connaît pas le sens de ce mot, l'agricultrice assimile cette locution à un mot semblable qu'elle connaît « tracteur », elle pense être accusée de « traktisme » et conteste : « Chez nous les vieilles on ne les met pas sur des tracteurs.<sup>136</sup> » Par conséquent, elle est victime de son ignorance et incapable de comprendre sa propre tragédie.

De surcroît, dans la littérature soviétique, nous détectons des comportements paradoxaux à la situation vécue par les victimes. Margarete Buber Neumann, alors qu'elle essaie d'épargner quelques travaux difficiles à des jeunes femmes russes, est victime d'une réaction inattendue. Celles-ci sont tellement endoctrinées de l'idéologie communiste et

---

<sup>135</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.128.

<sup>136</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.3-4.

vouent une telle haine à la philosophie nazie – elles pensent que tous les Allemands sont des nazis – qu’elles lui répondent fièrement :

Vous entendez la fasciste allemande qui trouve les sacs trop lourds ? Nos femmes russes sont d’un autre bois. Chez nous, les femmes sont fières de faire des travaux aussi durs. [...] Oui, nous sommes fières de ce que nous faisons. Chez nous la femme joue un autre rôle que dans les pays capitalistes. Nous avons les mêmes droits que les hommes<sup>137</sup>.

Leur étroitesse d’esprit les condamne non seulement à des travaux plus difficiles mais aussi, à des relations humaines beaucoup plus limitées.

Nous affirmerons donc que la culture joue un rôle primordial sur la condition du prisonnier. En plus d’une libération spirituelle, elle permet aux prisonnières de partager des émotions et des sensations afin de ne pas vivre l’expérience carcérale comme une souffrance individuelle.

### ***Des régimes totalitaires et autoritaires***

Suite aux différents points que nous venons d’aborder, il semble cohérent d’affirmer que malgré une situation douloureuse dans l’Espagne franquiste, l’U.R.S.S. et l’Allemagne nazie surpassent la dimension tyrannique de la péninsule. En effet, sans compter leur influence dans la Guerre Civile Espagnole durant laquelle l’Allemagne fournit des armements aux Nationalistes, et l’U.R.S.S., contrairement à ce que l’on veut bien croire, arriverait en Espagne non pas pour aider les Républicains, mais pour assurer le sabotage de la gauche afin d’être la seule puissance communiste en Europe comme le développe Sygmunt Stein dans son témoignage *Ma guerre d’Espagne : les brigades internationales* – l’œuvre de cet auteur ukrainien se présente comme révélatrice des troubles causés par Staline et ses adorateurs dans le contexte de la Guerre Civile Espagnole –, ces deux empires comptent un nombre de victimes largement plus élevé que l’Espagne. D’ailleurs, après des années de comparaison entre l’Allemagne nazie et le régime franquiste espagnol, Juan José Linz en 1964 revoit ce concept en confrontant cette fois-ci les idées d’autoritarisme et de totalitarisme. La différence qu’il fait entre ces deux concepts engendre de nouveaux débats comme l’expriment l’historien espagnol Enrique

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, p.216.

Moradiellos<sup>138</sup>, pensant que cette nouvelle analyse serve de déculpabilisation au régime. Philippe Bénéton, pour sa part, souligne qu'il est toujours délicat de différencier ces deux types de régimes<sup>139</sup>. En outre, ces deux empires compteraient un nombre nettement supérieur de victimes à celui de l'Espagne de Franco et des conditions d'internement bien pires que le Franquisme. Malgré les tortures et les exécutions souffertes par les Républicains espagnols, les laboratoires humains nazis, l'industrie mortelle des camps d'extermination et les travaux forcés dans le cercle polaire pour les soviétiques compteraient des caractéristiques inégalables à cette époque en Europe. Toutefois, cette thèse est encore houleuse de nos jours, elle n'est effectivement pas partagée par tous les historiens.

Sans compter que la dictature communiste est la seule à ne pas comprendre de dimension religieuse, elle s'oppose fermement aux autres tyrannies révolutionnaires toutes mises en relation avec le fascisme, concept politique pourtant exclusivement italien à la base. L'Espagne, certes, calque sa répression sur le modèle traditionnaliste religieux et patriarcale italien, c'est probablement pour cette raison que le fascisme est devenu un terme aussi banalisé sous le Franquisme. Pourtant, chaque nation est menée par des leaders avec des titres variables Duce, Caudillo, Führer ou Petit Père des Peuples. Cette divergence se retrouve évidemment dans la façon de gérer les dictatures. Nous remarquons que les partis d'extrême droite sont tous rassemblés sous le concept de fascisme, à l'opposé du stalinisme dont les valeurs se fondent sur une théorie communiste. Or Philippe Bénéton relève l'excès des comparaisons entre fascisme nazi et communisme, puis entre nazisme et fascisme :

une telle comparaison a été frappée de discrédit en Europe d'après-guerre au nom de l'opposition fascisme/antifascisme et le concept a perdu sa légitimité [...] Le nazisme est bien davantage qu'un nationalisme [...] Son ambition révolutionnaire est radicale : mettre fin à la démocratie bourgeoise, détruire le christianisme, établir le règne des forts sur les faibles, changer l'ordre du monde au nom de la sélection naturelle et du principe racial. En ce sens le nazisme diffère profondément du fascisme (italien)<sup>140</sup>.

Par ailleurs, Georges Bernanos, écrivain d'idéologie plutôt monarchiste écrit :

---

<sup>138</sup> Moradiellos, E., *La España de Franco (1939-1975)*, 2000, p.215-216.

<sup>139</sup> Bénéton, P., *op. cit.*, 1996, p.95 « La distinction entre autoritarisme et totalitarisme est plus difficile, elle fait l'objet de controverses. »

<sup>140</sup> *Ibid.*, p.100-103.

Les républicains espagnols n'ont montré aucun scrupule à servir jadis, contre la Monarchie, des généraux félon. Que ces félon les félonnent à leur tour, je ne trouve pas le fait d'un mauvais exemple. Je n'avais donc aucune objection de principe à formuler contre un coup d'Etat phalangiste ou requeté. Je croyais, je crois encore savoir la part légitime, la part exemplaire des révolutions fasciste, hitlérienne ou même stalinienne. Hitler, Staline ou Mussolini ont parfaitement compris que la seule dictature viendrait à bout de l'avarice des classes bourgeoises, avarice devenue d'ailleurs sans objet, car les malheureuses se cramponnent à des privilèges vidés de toute moelle nourrissante, elles risquent de crever de faim sur un os aussi substantiel qu'une bille d'ivoire. Ce n'est pas l'usage de la force qui me paraît condamnable, mais sa mystique : la religion de la Force mise au service de l'Etat totalitaire, de la dictature du Salut Public, considérée, non comme un moyen, mais comme une fin<sup>141</sup>.

Même s'il condamne la politique de liquidation et de fanatisme qu'établit Franco, il apostrophe régulièrement M. Hitler, pour mieux dénoncer sa politique barbare qui ternit à jamais une décennie de l'Histoire allemande. Il compare lui aussi régulièrement les pratiques hitlériennes qu'il qualifie de « grandes Assises de la Peur<sup>142</sup> », aux actes staliniens tout comme le fera Philippe Bénétou dans les années 1990 lorsqu'il parlera de règne de la peur et de gangstérisme politique<sup>143</sup>. Bernanos différencie déjà la haine nazie à l'impétuosité nationaliste. Cette divergence est probablement liée à la date de publication de son œuvre, en effet, lorsqu'il écrit ce pamphlet antifranquiste, la politique d'épuration de « Rouges » n'a pas encore commencé. Nous devons donc reconnaître à cet auteur une part visionnaire.

Malgré la connaissance des horreurs du nazisme et des répercussions pour ses bourreaux, les partisans de la dictature argentine semblent vouer un véritable culte à la personne d'Hitler. A ce propos, d'après Graciela Geller, le cas argentin serait précisément une prolongation du nazisme allemand et de sa haine contre la communauté juive<sup>144</sup>.

Après avoir abordé le terrible quotidien des prisons dictatoriales féminines du XXe siècle en Europe du point de vue des conditions physiques et psychologiques ; nous jugeons nécessaire d'examiner qui sont les détenues de ces dictatures et quel rôle elles décident de jouer au sein de la prison afin d'affiner l'argument que nous présentions au départ : la femme une nouvelle arme pour l'Humanité.

---

<sup>141</sup> Bernanos, G., *Les grands cimetières sous la lune*, 1938, p.92.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p.115.

<sup>143</sup> Bénétou, P., *op. cit.*, 1996, p.107 « Une terreur qui s'emballe sans justification rationnelle, sinon celle de régner par la peur. Staline, comme Hitler, pratique le gangstérisme politique. »

<sup>144</sup> Geller, G., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.221-222.

## Chapitre 5 – Qui sont les condamnées ?

Dans *Feminismo y crítica literaria*, Marta Segarra y Angels Carabí expliquent que la femme, en Espagne, est communément accusée d'avoir incité l'homme au républicanisme par le biais de la séduction. Ainsi, la femme se positionnerait comme un objet sexuel dangereux pour l'homme, puisqu'elle est dotée de pensées qui mettent en danger la domination de l'homme sur la femme. C'est en tout cas ce que souligne ce binôme d'auteurs lorsqu'ils reprennent<sup>145</sup> la théorie freudienne de la femme comme objet sexuel. L'expérience de Carlota O'Neill illustre ce qu'avancent Marta Segarra et Angels Carabí. En effet, elle indique dans son autobiographie qu'elle a elle-même été accusée d'orienter son mari vers la gauche et que c'est ce qui l'a tué :

vous êtes terriblement dangereuse, rouge, athée, dominatrice de votre mari, dangereuse pour vos enfants, pour la société, pour tous ceux qui la fréquentent. Vous méritez la mort comme châtement léger<sup>146</sup>.

Cet enfermement massif et cette discrimination des femmes, Giuliana di Febo l'explique par une impuissance du fascisme, mais aussi des démocraties libérales qui abandonnent l'Espagne à son propre sort, à comprendre l'importance de l'accomplissement de la femme dans la société :

Le fascisme ne pardonna pas les femmes qui voulaient être des personnes et les forces démocratiques ne furent pas capables de comprendre la dimension historique de ce fait<sup>147</sup>.

Quant au cas soviétique, les hommes comme les femmes sont condamnés à quitter leur pays à partir du moment où ils sont considérés comme nuisibles au stalinisme, s'ils ne veulent pas vivre sous le joug du dictateur. Ainsi, c'est la N.K.V.D. qui se charge de juger l'implication des « opposants politiques » – qui bien souvent se trouvent être communistes aussi comme l'illustrent les deux autobiographies que nous étudions – et de les condamner à partir de calomnies, de fausses déclarations, que les prisonniers signent souvent sous la

---

<sup>145</sup> Segarra, M. et Carabí, A., *op. cit.*, 2000, p.162.

<sup>146</sup> O'Neill C., *op. cit.*, 2007, p.166 « *usted es tremendamente peligrosa, roja, atea, dominadora de su marido, peligrosa para sus hijos, para la sociedad, para todo el que la trata. Que merece la muerte como leve castigo.* »

<sup>147</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.9 « *El fascismo no perdonó a las mujeres que querían ser personas y las fuerzas democráticas no fueron capaces de comprender la dimensión histórica de este hecho.* »



torture. En Espagne, on retrouve ce procédé de jugements rapides et injustes qui scellent bien souvent le destin des détenus.

Dans l'ouvrage *Mujeres y dictaduras en Europa y América: el largo camino*, María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira définissent trois types de prisonnières en Espagne, à savoir : « [I]es vaincues, les ouvrières et les marginales sociales<sup>148</sup> ». Cependant, nous avons décidé de traiter ici, parmi ces trois catégories, celle des vaincues que nous diviserons en trois classes, à savoir les parentes de républicains, les résistantes et les miliciennes. C'est avec ces dernières que nous commencerons notre étude.

### *Les miliciennes*

Giuliana di Febo écrit dès les premières pages de son œuvre *Resistencia y Movimiento de Mujeres en España 1936-1976* :

la lutte du peuple espagnol contre le fascisme et en particulier des femmes qui s'additionnèrent à la lutte dès le premier instant<sup>149</sup>.

Nous trouvons déjà cette affirmation deux années plus tôt dans *La polémica feminista en la España contemporánea (1868-1974)* de Géraldine Scalon. En effet, les deux auteurs coïncident puisque cette dernière exprime aussi l'immédiate présence des femmes dans la lutte :

la première sphère traditionnellement masculine dans laquelle les femmes pénétrèrent fut l'action qui régnait pendant les premiers jours de la guerre<sup>150</sup>.

Effectivement, face à l'agression militaire menée par Franco et à la menace fasciste qui perce en Europe, les femmes espagnoles s'enrôlent dans les milices aux côtés des hommes afin de défendre les droits et les libertés de tous. Par conséquent, nous rejoignons la rédactrice de *Con voz y con voto* lorsqu'elle affirme :

---

<sup>148</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C. et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.128-129 « *Las vencidas, obreras y marginadas sociales* ».

<sup>149</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.5 « *la lucha del pueblo español contra el fascismo y en particular la de las mujeres que desde el primer momento se sumaron a esta lucha* ».

<sup>150</sup> Scalon, G., *La polémica feminista en la España contemporánea (1868-1974)*, 1976, p.292 « *la primera esfera tradicionalmente masculina en la que penetraron las mujeres fue la acción reinante en los primeros días de la guerra* ».

Il se crée aussi à ce moment-là une nouvelle figure, caractéristique de la Guerre Civile espagnole, comme conséquence du conflit : la milicienne, et avec elle naît l'image de la femme, qui rapidement, devint un symbole de la mobilisation du peuple contre le fascisme, de la lutte pour la liberté<sup>151</sup>.

Ainsi, après une rapide évolution dans le milieu sociopolitique, la femme espagnole entame une vie de combattante aux côtés des hommes, pour la majorité, prêts à mourir pour défendre la République ainsi que les droits acquis pendant ces années de gouvernement à l'image des miliciens – espagnols et membres des brigades internationales – et miliciennes que Ken Loach met en scène dans son long-métrage *Tierra y libertad* ou encore Ernest Hemingway dans le roman *Pour qui sonne le glas*. Comme nous l'indiquent María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira, leur implication est totale puisqu'on trouve des miliciennes de tout âge présentes sur le terrain, sur les fronts les plus dangereux de la Guerre Civile :

Des femmes de tous les âges participèrent à la guérilla pour des raisons affectives et solidaires, elles cachèrent les fugitifs, elles cuisinèrent pour eux, elles s'en allèrent même vivre dans les camps faisant face à la mort, assumant les risques physiques et [plus tard] les années de prisons puisque ces actes sont classés par la loi de banditisme et de terrorisme ; en deux mots elles devinrent les points d'appui et les éléments intermédiaires de la lutte armée. [...] José Aurelio Romero Navas, confirme le rôle que jouèrent les "guerrilleras"<sup>152</sup>.

Giuliana di Febo ajoute de son côté que : « [d]ans la dure vie en montagne, dans la guérilla ou dans l'exil et les prisons, l'image de la femme faible qu'il faut protéger, s'effaçait.<sup>153</sup> » Suite à ces remarques, nous pouvons assurer que le rôle de la femme dans l'activisme politique commence précisément dans les années 1930 en Espagne. Le courage et le soutien auprès des hommes, dont font preuve ces miliciennes au quotidien, n'est pas moindre. La détermination est telle que celles-ci continuent la lutte que ce soit dans l'exil, comme l'illustre le recueil de témoignages *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*, ou dans les prisons.

---

<sup>151</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.82 « También en ese momento se crea una nueva figura, característica de la Guerra Civil española, como consecuencia del conflicto: la miliciiana, y con ella nace la imagen de la mujer, que rápidamente, se convirtió en el símbolo de la movilización del pueblo contra el fascismo, de la lucha por la libertad. »

<sup>152</sup> Ramos, M.D. et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C. et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.127 « Mujeres de todas las edades participaron en la guerrilla por razones afectivas o solidarias, escondieron a los huidos, cocinaron para ellos, incluso se trasladaron a vivir a los campamentos encarando la muerte, asumiendo riesgos físicos y años de cárcel al estar tipificados estos actos en la ley de bandidaje y terrorismo; en pocas palabras se convirtieron en puntos de apoyo y elementos de enlace de la lucha armada. [...] José Aurelio Romero Navas confirma el papel que jugaron las "guerrilleras" ».

<sup>153</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.9 « En la dura vida del monte, en la guerrilla o en el exilio y las cárceles, la imagen de la mujer débil a la que hay que proteger, se borraba. »

Néanmoins, même si la femme atteint l'égalité sociale vis-à-vis de l'homme pendant la République, certains préjugés ne disparaissent pas dans les esprits masculins. Effectivement, même si la femme souhaite aider et lutter à l'égal de l'homme, comme Géraldine Scalon le manifeste en citant deux extraits de deux phrases du journal *Tierra y libertad* datant du 5 novembre 1936 :

les femmes de Valence exigeaient des armes et un poste sur le front. Beaucoup de miliciennes luttèrent avec courage<sup>154</sup>,

celui-ci ne semble pas toujours accepter que la femme puisse être aussi courageuse et aussi utile que lui au combat, car pour certains, s'ils l'admettaient leur virilité se serait vue contrariée. Ainsi, les deux analystes que nous venons de citer et Carmen Domingo, révèlent que malgré une nette émergence féminine avant la guerre, les instincts masculins reprennent le dessus pendant le conflit, et la femme passe de nouveau et fréquemment au second plan. Lorsque Carmen Domingo écrit :

Elle aura beau pouvoir paraître bien acceptée par les hommes de gauche qui formaient les milices et l'armée, c'est un fait que l'incorporation des femmes ne fut pas totalement égalitaire. On continuait à attendre le même comportement d'elles sur le front que celui qu'elles auraient eu chez elles avec leur famille.<sup>155</sup>

Nous avons l'impression de lire Giuliana di Febo. En effet, cette femme italienne traite l'argument de la même façon, elle explique que si finalement certains hommes acceptent le rôle de la femme dans les milices, c'est parce que d'une part cette fonction est a priori temporaire – la femme retournera au foyer dès que tout sera terminé – et d'autre part, parce que les miliciens étant peu entraînés au combat, se voient peu à peu en sous-effectif face à l'armée Nationaliste. L'inégalité resurgit en effet, lorsque les hommes acceptent que les femmes occupent des postes dans les milices en leur assignant des charges moins « importantes » que les leurs. Par conséquent, la femme se présente comme un personnage intermédiaire au sein du camp milicien, bien qu'elle ne soit pas chargée de grandes responsabilités, on la retrouve communément dans l'avant-garde où elle fait office

---

<sup>154</sup> Scalon, G., *op. cit.*, 1976, p.293 « *las mujeres de Valencia exigían armas y un puesto en el frente. Muchas de las milicianas lucharon con gran valor.* »

<sup>155</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.185 « *Por más que pueda parecer que estaba bien aceptado por los hombres de izquierdas que formaban las milicias y el ejército, lo cierto es que la incorporación de las mujeres no fue del todo igualitaria. Se seguía esperando de ellas el mismo comportamiento en el frente del que hubieran tenido en casa con sus familiares.* »

d'auxiliaire indispensable. Avant Giuliana Di Febo, Géraldine Scalon résume brillamment ce phénomène en quelques lignes :

Avec la militarisation croissante des forces armées et la tentative d'introduire une plus grande organisation et discipline dans l'effort commun pour gagner la guerre, les fonctions d'homme et de femme restèrent clairement différenciées : « Les hommes, au front, les femmes à l'avant-garde. L'homme au combat, la femme au travail »<sup>156</sup>.

Dans le film *Tierra y libertad*, le scénario révèle qu'en 1938, une loi est votée selon laquelle les femmes ne peuvent plus porter le fusil, les deux miliciennes de ce long-métrage se retrouvent ainsi aux rôles de cuisinière et d'infirmière.

Toutefois, même si la place occupée par les femmes dans les milices n'est pas à la hauteur de leurs espérances, il n'empêche que du fait de leur enrôlement, une nouvelle figure emblématique naît en Espagne : « la salvadora »<sup>157</sup>. Au début de la Guerre Civile, à l'image des discours de Dolores Ibarruri, les miliciennes deviennent un exemple de bravoure et d'émancipation définitive pour les jeunes femmes républicaines, elles représentent la lutte contre le fascisme, le possible sauvetage de la République et le rehaussement du statut féminin. Cette admiration perdure dans les prisons et dans les familles des victimes, dans *La voz dormida* par exemple, le narrateur signale l'admiration de Pepita pour sa sœur Hortensia et son sentiment d'infériorité par rapport à elle :

Parce que elle, elle n'est pas courageuse, comme l'est sa sœur qui n'hésita pas à s'incorporer dans les milices. Parce qu'Hortensia fut milicienne. Et guérillera aussi.<sup>158</sup>

Or, peu à peu cette glorieuse image se détériore pour laisser place, vers la fin de la guerre, à un portrait dégradant des miliciennes établi par les Nationalistes sentant la victoire imminente. En effet, ils expliquent que ces dernières ne sont sur le front que pour satisfaire les désirs des hommes et transformer les lieux de combats en véritables bordels<sup>159</sup>.

---

<sup>156</sup> Scalon, G., *op. cit.*, 1976, p.294 « *Con la creciente militarización de las fuerzas armadas y el intento de introducir mayor organización y disciplina en el esfuerzo común para ganar la guerra, las funciones de hombre y mujer quedaron claramente diferenciadas: "Los hombres, al frente, las mujeres a la retaguardia. Hombre a luchar, mujer a trabajar."* »

<sup>157</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.187.

<sup>158</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.27.

<sup>159</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.189.

Quoi qu'il en soit, le personnage de la milicienne est seulement présent dans la littérature carcérale extraite des œuvres hispanistes qui traitent du Franquisme. Evidemment, par rapport à l'U.R.S.S. ou encore à l'Allemagne nazie qui exercent leur joug en contexte de « paix nationale », la Guerre Civile Espagnole favorise l'apparition de ces femmes adoptant les mêmes attitudes que les hommes – similitudes jusqu'aux tenues vestimentaires – et prêtes à combattre jusqu'à leur dernier souffle pour la Liberté. Neus Catalá est témoin de cette attitude puisqu'elle fait elle-même partie de ces espagnoles qui, même exilées, continuent le combat contre le fascisme. Dans son recueil de témoignages, dont le titre indique clairement les thèmes abordés *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*, Neus Catalá cherche à faire connaître et à partager son expérience – et celles de ses camarades – de militante et de résistante dans l'exil. Pour ce faire, en plus de ses propres témoignages et de ceux d'autres femmes qui ont souffert un destin similaire au sien, elle cite certains Généraux qui reconnaissent l'indispensabilité des femmes dans la lutte. Alors que dans *l'Espoir*, André Malraux fait souvent allusion aux femmes de façon péjorative – il parle à plusieurs reprises de prostituées –, il finit par reconnaître publiquement le mérite des femmes dans les conflits du XXe siècle contre le fascisme :

André Malraux, notre ami et combattant dans l'Espagne républicaine et dans la Résistance en France, cet écrivain génial, a dit sur le parvis de la cathédrale de Chartres au 30<sup>e</sup> anniversaire de la Libération des camps, en mai 1975 : "Ceux qui ont voulu reléguer la femme au seul rôle d'auxiliaire dans la Résistance se trompent de guerre"<sup>160</sup>.

Ainsi, ces femmes espagnoles entrent dans la Résistance en poursuivant la lutte contre le fascisme. En effet, non seulement elles œuvrent dans la Résistance française, mais aussi et surtout dans les prisons espagnoles et les camps de concentrations nazis, notamment à Ravensbrück – qui devient à la fin de la guerre un camp d'extermination. Les détenues sont décidées, en Espagne, à défendre leurs idées et l'avenir de leurs enfants à tout prix ; dans les camps, à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour saboter les armes nazies et de ce fait, offrir des jours meilleurs au reste de l'Europe, même si elles ne doivent plus en faire partie.

---

<sup>160</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.13.

## *Les résistantes*

Si nous devons définir les résistantes en deux mots, nous utiliserions sans aucun doute les termes : espoir et volonté. En effet, ces deux caractéristiques sont permanentes chez ces héroïnes. Un optimisme constant émane d'elles malgré la succession d'évènements chaque fois pires les uns que les autres. A ce propos, Neus Catalá déclare :

J'ai quitté l'Espagne en pleine défaite, mais pas vaincue<sup>161</sup>.

Cette catalane est époustouflante lorsqu'elle écrit ses « mémoires », en tant que lecteur, elle nous coupe le souffle. Néanmoins, ayant vécu elle-même ces expériences, la dimension historique n'est évidemment pas objective. En effet, ce recueil dépasse l'éloge, il devient une sorte de revanche sur les politiques qui ne reconnaissent pas les actes de ces héroïnes. Dans son témoignage, l'auteur met d'abord en relief l'implication des espagnols dans la résistance française :

Une armée de femmes et d'hommes aguerris s'était formée parmi les réfugiés espagnols, qui deviendraient partout un puissant bastion de résistance au nazisme. Il n'y a eu ni combat, ni prison, ni exécution capitale, ni camp de la mort où les Espagnols, hommes et femmes, ne se soient distingués<sup>162</sup>.

Puis elle met aussi l'accent sur l'égalité entre les hommes et les femmes espagnoles dans la lutte clandestine contre le fascisme, pendant la Seconde Guerre Mondiale, en rapportant des témoignages d'actes héroïques de la part de ces espagnoles qui sont prêtes à tout sacrifier pour sauver l'avenir :

pas seulement des auxiliaires, mais des combattantes actives [...] Paquita Velas, aujourd'hui décorée de la légion d'honneur, était alors une jeune mère, a fait en sorte qu'on la soupçonne d'être le chef du réseau et qu'ainsi cessent les recherches de la police pétainiste. Cruellement et longuement torturée, elle a fait face sans prononcer ni un mot, ni un nom<sup>163</sup>.

Grâce à ces commentaires, Neus Catalá embellit le rôle de la résistante espagnole en France, de la milicienne en Espagne dont l'image est ternie par la dictature franquiste. Rares sont les femmes qui combattent le fusil à la main comme le montre le film français de Jean-Paul Salomé, *Les femmes de l'ombre*. Le titre même du film évoque cet oubli général de la résistante et souligne le rôle-clé que cette dernière joue pourtant dans

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.18.

différentes opérations menées par les insurgés. Neus Catalá et d'autres ex-résistantes signalent que même si elles n'utilisent les armes à aucune occasion, leurs missions et celles de leurs camarades représentent un danger tout aussi redoutable que pour les francs-tireurs. En effet, elles sont surveillées et fouillées à chaque gare, entrée et sortie de ville, tous les paquets sont contrôlés, ainsi, si elles sont démasquées avec des armes sur elles, les interrogatoires inhumains et les camps sont certains pour les femmes comme pour les hommes. A ce propos, Neus Catalá illustre le mérite de ces guérilleras :

La seule discrimination était de ne pas avoir combattu les armes à la main, même si c'était nous qui les transportions. Si nous avons rarement été au-delà du grade de lieutenant, il y a eu des femmes espagnoles que j'aurais honorées du titre de "Grand Capitaine"<sup>164</sup>.

### **L'enfermement**

En cas d'arrestation, les hommes comme les femmes de la résistance sont presque tous déportés dans les camps nazis ; alors que les hommes sont généralement internés dans des camps de concentration, les femmes, elles, sont bien souvent menées directement aux camps d'extermination. En Espagne, le cas est similaire, les miliciennes et les militantes – toute femme entretenant une relation même la plus minime avec le républicanisme – sont torturées puis détenues et souvent même exécutées. Toutefois, ces dernières n'abandonnent pas la lutte, elles sont déterminées à aller jusqu'au bout de leurs idées et de leur combat contre l'ennemi généralement qualifié de fasciste. A ce sujet, Giuliana di Febo cite les paroles d'une ex-détenue de la prison madrilène de Ventas :

La prison n'est pas une parenthèse dans la vie. C'est un nouveau terrain de lutte<sup>165</sup>.

Ainsi, cette analyste italienne affirme que l'on retrouve trois types de résistances dans les prisons franquistes. La première est la langue. En effet, comme nous le savons, certaines femmes ne parlent que des dialectes propres à leurs régions et ne maîtrisent pas l'espagnol. Néanmoins, parmi elles, on trouve des femmes qui parlent parfaitement les deux langues et refusent d'utiliser l'espagnol, favorisant ainsi le nationalisme dans les prisons et dévalorisant le slogan franquiste « L'Espagne une seule, grande et libre !<sup>166</sup> ». Le fascisme espagnol tente de faire disparaître les idéologies nationalistes apparues au début

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>165</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.47 « *La cárcel no es un paréntesis en la vida. Es un nuevo terreno de lucha.* »

<sup>166</sup> « *¡España una, grande y libre!* »

du XXe siècle. Pour ce faire, il interdit formellement l'usage de tout dialecte comme le catalan, le basque ou le galicien. Ainsi, si la langue est une pathologie pour certaines, pour d'autres elle se transforme en une arme efficace dans la lutte contre le Franquisme et permet d'affirmer l'identité culturelle et politique des détenues. Paradoxalement à ce procédé, dans *La voz dormida* de Dulce Chacón, c'est le silence qui devient l'instrument principal de communication. En effet, même si les personnages n'ont pas recours aux dialectes, elles refusent de répondre aux agressions des surveillantes

Tomasita aimerait lui répondre qu'elle maudit sa putain de mère qui l'a mise au monde. Mais elle ne le fait pas. Parce que le silence, c'est ce qui leur fait le plus de mal<sup>167</sup>.

Par conséquent, le silence passant pour du mépris vis-à-vis des supérieures se convertit non seulement en un symbole de supériorité laissant ainsi les surveillantes sur leur fin, mais aussi en un instrument nécessaire à leur survie. Effectivement, en répondant aux provocations des surveillantes, Tomasita pourrait être châtiée et conduite au cachot, or les incarcérées redoutent évidemment ces séjours d'isolement pendant lesquels elles sont maltraitées par les gardiennes et séparées du soutien de leur camarades de cellule.

La seconde forme de résistance que signale Giuliana di Febo est la politisation des femmes détenues, stimulée par d'autres détenues plus politisées. Elle explique qu'à partir de 1942-1943 on assiste à de nouvelles entrées en prison. Les nouvelles arrivantes ne sont plus des prisonnières de guerre mais des détenues politiques qui, bien souvent, continuent à agir clandestinement en faveur de la République hors des prisons. Ces dernières sont très impliquées dans la lutte puisque malgré le degré de répression pendant les premières années de la dictature, elles poursuivent la propagande des idées républicaines. Grâce à leur implication, ces femmes sont très informées, ainsi lorsqu'elles sont arrêtées, elles poursuivent l'instruction politique républicaine, augmentant ainsi le niveau culturel dans les prisons en stimulant la politisation des détenues.

Enfin, la solidarité qui se développe entre les prisonnières est extrêmement profonde et transparente dans les œuvres carcérales, elle permet aux prisonnières non seulement de conserver l'humanité dont les bourreaux tentent de les priver, mais aussi de

---

<sup>167</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.45 «A Tomasita le gustaría contestar que maldice a la putísima madre que la parió. Pero no lo hace. Porque el silencio es lo que más les duele ».



construire de nouveaux liens essentiels à leur survie « Nous ne pensions pas individuellement car nous soutenions entre nous toutes<sup>168</sup> ». Les Treize Roses Rouges font preuve de camaraderie jusqu'au peloton d'exécution, effectivement, un groupe d'hommes républicains et elles demandent à périr côte-à-côte, le régime leur accorde la même date d'exécution, mais quand les jeunes femmes arrivent au peloton final, les hommes ont déjà été fusillés.

Par ailleurs, le soutien moral et physique est primordial dans ces cellules insalubres et dans ces camps de concentration où les femmes sont séparées de leur environnement affectif, que ce soit parental ou amical. Ainsi, les détenues deviennent camarades comme le signale Evguénia Guinzbourg lorsqu'elle arrive à la Kolyma :

Non, je ne pleure pas. Une douce sensation de chaleur m'envahit. Je voudrais que ma voisine répète encore ce mot : camarade... Il existe de semblables mots. Et c'est à moi qu'on les adresse<sup>169</sup>.

Beaucoup d'entre elles créent même des liens de fraternité avec leurs compagnes de prison, ce qui rend les séparations d'autant plus difficiles au moment des transferts de prisons ou des libérations comme l'indique Evguénia Guinzbourg lors de son premier changement de prison :

Pour la première fois, je ressentis cette douleur particulière qu'éprouvent les emprisonnés, lorsqu'ils se séparent. Il n'existe pas d'amitié plus vive que celle qui naît en prison. Ceux qui m'ont arrachée à mon mari, à mes enfants, à ma mère brisent à présent ces nouveaux liens du sang : ils m'éloignent de ma sœur Liama, de mon ami Gareï. Nous nous quittons sans laisser de trace, comme dans la mort<sup>170</sup>.

Parallèlement à ce témoignage, Carlota O'Neill souligne un différend qui surgit entre elles et sa domestique – qui est emprisonnée avec elle –, cette querelle divise les prisonnières en deux groupes bien distincts. Au moment où arrive une jeune détenue française, Germaine, le sentiment de solitude de Carlota O'Neill se dissipe, elle relate la naissance d'une véritable complicité entre elles, à tel point qu'elle rejoint le commentaire précédent de l'auteur russe lorsqu'elle apprend la proche libération de Germaine :

---

<sup>168</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.45.

<sup>169</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.313.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.114.

Et j'ai ressenti la peur de perdre l'amie, le désir qu'elle soit condamnée, pour ne pas qu'elle s'en aille. J'avais peur de tomber dans la solitude<sup>171</sup>.

Dans ce cas-là, l'égoïsme de cette jeune femme est compréhensible, en effet, considérant cette autre détenue comme une sœur, comme un appui charnel, elle ne peut s'imaginer être séparée d'elle. On retrouve d'ailleurs ce genre de réaction dans les prisons soviétiques lorsqu'Evguénia Guinzbourg narre les déchirements à chaque transfert de prison. L'écrivaine russe souligne la fulgurance des relations carcérales :

Il y a quelques heures encore, j'ignorais jusqu'à son existence et voici qu'elle est devenue pour moi une sœur...<sup>172</sup>

D'ailleurs, cette auteure russe explique dans le chapitre « Le baptême de la Boutyrka » qu'une hiérarchie familiale s'instaure au sein des prisons. Effectivement, nous pouvons lire les comparaisons qu'elle fait entre une jeune fille détenue et sa propre fille, ou encore entre une femme âgée incarcérée et sa propre mère. Elle nous atteste que ces substitutions psychologiques et affectives poussent les femmes à agir avec les autres détenues comme si elles étaient de leur propre famille. Nous remarquons, entre-autre, que les adolescentes sont bien souvent maternées par les mères séparées de leurs enfants. Cette attitude, nous la notons aussi dans *La voz dormida* lorsque les jeunes femmes s'occupent d'Elvira et de Tomasa au moment où elles tombent malades. Giuliana di Febo met l'accent sur cet esprit de camaraderie, de fraternité :

Se montrer en faveur de celles dont la santé est la plus faible, même à travers l'offre des déjà rares aliments de la part des femmes saines, était considéré presque comme un devoir<sup>173</sup>.

Ainsi, au-delà des partis politiques, faire partie d'une cellule est comme faire partie d'une famille, chaque détenue donne le meilleur de soi pour préserver les autres et vit la séparation – que ce soit des transferts de prisons ou des exécutions – comme un déchirement, la perte d'une partie de soi, d'une nouvelle famille. L'affection et le respect sont si forts entre les internées, qu'Evguénia Guinzbourg est envahie par un sentiment de culpabilité quand elle retrouve ses camarades après un séjour à l'infirmerie :

---

<sup>171</sup> O'Neill C., *op. cit.*, 2007, p.89 « *Y sentí temor de perder a la amiga, deseo de que la condenaran, para que no se me fuera. Tenía miedo de caer en la soledad.* »

<sup>172</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.71.

<sup>173</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.47 « *Prodigarse en favor de las más débiles de salud, incluso a través del ofrecimiento por parte de las sanas de los ya escasos alimentos, era considerado casi como un deber.* »

J'eus honte en voyant les visages affamés de mes compagnes qui, en cette soirée de novembre revenaient des travaux communs. Après deux mois d'hôpital, grossie rassasiée, fraîche, j'étais si différente d'elles ! Il me semblait que j'avais commis une trahison<sup>174</sup>.

Par le biais de ces attitudes et de ces actions, les femmes espagnoles et russes mettent en pratique la célèbre phrase prononcée par Dolores Ibarruri pendant la Guerre Civile : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux<sup>175</sup> ». Quant à Neus Catalá, elle témoigne d'une résistance maximale de la part des femmes dans les camps nazis. En effet, considérant leurs idées et le futur de leurs enfants plus importants que leur propre vie, plusieurs femmes de ce recueil, dont elle-même, témoignent de différentes expériences pendant lesquelles elles profitent de leur rôle d'ouvrières dans les usines d'armements présentes dans les camps de concentration, pour altérer les forces ennemies :

Finalment nous acceptions le danger : quoi qu'il arrive, que nous le fassions ou pas, nous serions éliminées et d'autres femmes nous remplaceraient. Ainsi nous trouvions le moyen de continuer notre lutte de résistantes, ne pas produire et saboter l'armement nazi<sup>176</sup>.

Elle exprime même qu'à l'approche de la Libération, sa détermination ne cesse de croître, l'espoir une fois de plus est source d'initiative :

les semaines, jours, heures qui ont précédé la Libération, je les avais vécus comme un rêve. Savoir les nazis vaincus me donnait une telle énergie que je ne pensais même pas à la mort. Nous avions participé, en prenant d'immenses risques, à la Victoire et c'était ce qui importait le plus<sup>177</sup>.

Giuliana di Febo, qui traite les mouvements activistes des femmes espagnoles pendant ces périodes de lutte, ne fait pas abstraction de ces résistantes entreprenantes des camps de concentration. D'ailleurs, elle cite plusieurs femmes que l'on retrouve comme témoins dans le recueil *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*, dont Neus Catalá elle-même, et finit par déduire qu'en France et en Allemagne :

les catalanes constituaient un véritable et propre noyau de résistance en organisant aussi des formes de sabotage<sup>178</sup>.

---

<sup>174</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.406.

<sup>175</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.243 « *Más vale morir de pie que vivir de rodillas* ».

<sup>176</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.46.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>178</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.69 « *las catalanas constituían un verdadero y propio núcleo de resistencia organizando también formas de sabotaje* ».

Quant à Andrée Michel, elle fait mention de l'engagement dont font preuve les femmes françaises non seulement dans la Résistance, mais aussi pendant leur déportation. Plus surprenant encore, pour la première fois dans la bibliographie que nous avons établie, nous rencontrons une auteure qui relate l'action de certaines femmes allemandes, et de nombreuses italiennes que nous pensions complètement soumises aux régimes en vigueur :

En Italie, après une période de "consensus" à l'idéologie fasciste (de 1927 à 1943), les femmes furent aussi nombreuses à prendre le maquis contre le fascisme que dans les autres pays européens. [...] Même dans l'Allemagne nazie, il y eut des femmes courageuses comme Joan Kirchener, Eva Buch et ses compagnes qui s'engagèrent héroïquement dans le combat antinazi : traquées, dénoncées, elles furent pendues par les hitlériens<sup>179</sup>.

Néanmoins, parmi ces héroïnes, peu d'entre elles survivent aux massacres tyranniques du XXe siècle. Begoña Prieto Peral déclare qu'en Allemagne

[m]alheureusement, autant dans le cas des femmes que dans celui des hommes, la résistance active se limita à un nombre réduit et courageux d'hommes et de femmes qui osèrent s'opposer à la dictature et qui tristement le payèrent de leur vie<sup>180</sup>.

En Espagne, en revanche, bien que les militantes soient prêtes à sacrifier leur vie, elles s'accrochent à la survie afin de pouvoir témoigner de cette partie sombre de l'histoire espagnole :

Survivre, survivre, pourquoi voulons-nous survivre, bordel ?

-Pour raconter l'histoire Tomasa. [...] Nous n'avons pas perdu notre dignité. [...] Nous n'aurons pas perdu tant que nous ne serons pas mortes, mais on ne va pas leur rendre la tâche si facile. Des folies, les nécessaires, pas une de plus. Résister c'est vaincre<sup>181</sup>.

Quant à Evguénia Guinzbourg, elle rejoint cette attitude au moment où elle décrète que sa survie sera une de ses armes de résistance :

---

<sup>179</sup> Michel, A., *Le féminisme*, 2007, p.90.

<sup>180</sup> Prieto Peral, B., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.120 « *Desgraciadamente, tanto en el caso de las mujeres como en el de los hombres, la resistencia activa se limitó a un valeroso reducido número de hombres y mujeres que osaron oponerse a la dictadura y que tristemente pagaron con su vida.* »

<sup>181</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.136 « - *Sobrevivir, sobrevivir, ¿para qué carajo queremos sobrevivir?*

- *Para contar la historia, Tomasa. [...] No hemos perdido la dignidad. [...] No habremos perdido hasta que estemos muertas, pero no se lo vamos a poner tan facil. Locuras, las precisas, ni una más. Resistir es vencer.* »

je me dis: non, je n'agirai pas ainsi; je lutterai pour conserver ma vie, qu'ils me tuent, s'ils peuvent, mais sans mon aide<sup>182</sup>.

### Les gardiennes

Une autre forme de résistance que nous retrouvons dans les prisons est le mépris, le dédain des victimes envers les gardiens. Comme l'indique Giuliana di Febo, les prisonnières espagnoles ont recours à l'ironie, que ce soit dans les prisons franquistes ou dans les camps nazis :

L'ironie aussi devenait une arme de défense et une négation du désespoir<sup>183</sup>.

Ainsi, les prisonnières inventent toute sorte de surnoms grotesques caractérisant les gardiennes. Ce procédé, nous le retrouvons notamment dans *La voz dormida* lorsqu'elles parlent de « la Venin<sup>184</sup> », de la « Gros pied », ou encore quand nous nous confrontons au terme de « *la Pepa* ». En effet, ces jeunes femmes donnent un prénom courant à l'exécution afin de dédramatiser la dimension effroyable de ce quotidien, à tel point que comme l'indique Giuliana di Febo, on retrouve différentes chansons sarcastiques inventées sur « *la Pepa* ». Dans le roman de Dulce Chacón, lorsque la sœur d'Hortensia apprend que dans le langage des prisons « *la Pepa* » désigne l'exécution, portant elle-même ce prénom, elle décide de ne plus jamais se faire appeler ainsi en adoptant le diminutif de Pepita. Dans les témoignages de Neus Catalá, on retrouve ce même genre d'ironie :

Nous avons Graff, dite « la panthère rouge », Ria dite « la panthère noire », et le S.S. appelé le « crapaud »<sup>185</sup>.

Toutefois, malgré la cruauté majoritaire des surveillants de prisons, Graciela Geller signale qu'il est tout de même possible de différencier les « bonnes » des « méchantes » dans le cas argentin. Parallèlement, chez Dulce Chacón, une figure moins sadique que les autres se démarque, Mercedes. Effectivement, lorsqu'il réalise le film et adapte le roman de *La voz dormida* au cinéma, Benito Zambrano met en relief l'humanité de cette gardienne au moment où Hortensia passe les dernières minutes de sa vie avec sa fille. Ce genre de moments de compassion entre bourreaux et victimes sont rares dans les prisons

---

<sup>182</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.27 .

<sup>183</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p. 49 «*También la ironía se convertía en arma defensiva y negación de la desesperación.* »

<sup>184</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012 « *La Veneno* », « *La Zapatones* ».

<sup>185</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.44.

dictatoriales. Evguénia Guinzbourg relate de brèves approches avec les gardiens de la dernière prison où elle est internée avant la Kolyma, mais elle n'arrive jamais à créer de complicité avec le personnel. Au début de sa détention elle manifeste d'ailleurs que :

Dans ce théâtre de l'horreur, certains acteurs jouent le rôle des victimes, d'autres celui des bourreaux. Pour ces derniers, c'est plus difficile. Moi au moins, j'ai la conscience tranquille<sup>186</sup>.

Malgré son incompréhension, voire sa haine, envers les bourreaux, elle conclut que bien que son quotidien soit moins confortable qu'avant la période carcérale, la paix mentale dont elle jouit est bien plus importante que sa condition physique : elle fait ce qui lui semble juste et ne blesse personne, elle n'aura pas à vivre avec des remords contrairement à ses interlocuteurs. Ainsi, la sagesse et l'humanité se convertissent en armes de résistance, en effet, elles permettent de ne pas tomber dans l'engrenage dangereux et contagieux de persécutions instauré par le stalinisme.

Si de son côté Neus Catalá en arrive à s'interroger sur la nature de ses tortionnaires : « étaient-ils réellement des êtres humains ?<sup>187</sup> » ; Arthur Koestler, pour sa part, après avoir narré l'euphorie sadique de ses bourreaux lors de son arrestation à Malaga, avoir passé plusieurs semaines en prison et avoir analysé les rites quotidiens des gardiens, finit par personnifier la mort à travers ces personnages incontournables du monde carcéral :

La mort passait dans le couloir, d'un pied léger, changeait de pas, frappait ici et là faisait des pirouettes ; souvent je sentais son souffle sur mon visage alors qu'elle était à des kilomètres ; ou bien je m'endormais et rêvais tandis qu'elle était penchée sur mon lit<sup>188</sup>.

Enfin, un exemple crucial de résistance face aux gardiennes dans les prisons espagnoles est la désobéissance des détenues face aux ordres donnés par les surveillantes. Dans *La voz dormida*, Tomasa est l'exemple même de l'indocilité et de la provocation face aux principes religieux imposés. Cette négation religieuse on la retrouve chez les Treize roses comme le souligne Giuliana di Febo. Elles refusent de céder aux pratiques imposées par le régime et gardent leur sang-froid jusqu'au bout, l'une d'entre elles demande même à ses camarades de la tuer afin de ne pas offrir cette satisfaction aux ennemis :

---

<sup>186</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.51-52.

<sup>187</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.29.

<sup>188</sup> Koestler, A., *op. cit.*, 1993, p.245.

Dans les livres d'histoire antifranquiste on trouve les « treize roses » non seulement pour avoir été exécutées très jeunes, mais aussi pour le calme et la sérénité qu'elles démontrèrent jusqu'au dernier moment.<sup>189</sup>

Somme toute, comme le résume Giuliana di Febo : « certaines femmes surent opposer, dans des conditions désespérées, une résistance astucieuse et tenace<sup>190</sup> » à l'oppression établie par ces régimes extrémistes. Par conséquent, nous pouvons affirmer que ces femmes ne sont pas des cas isolés puisque nous retrouvons ce genre d'attitudes exemplaires dans plusieurs nationalités littéraires. Leur héroïsme découle non seulement d'un sentiment de patriotisme politique intense, comme l'indique Marjane Satrapi dans *Persépolis*, mais aussi, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, d'une nouvelle onde d'espoir dans les prisons franquistes, où les incarcérées espagnoles espèrent en vain que la chute du fascisme en Europe soit synonyme de la fin de leur propre calvaire :

La libération de Paris, la victoire de l'Armée Rouge, la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la défaite du fascisme en Italie et en Allemagne, n'offraient pas seulement matière pour approfondir les discussions, mais signifiaient aussi un entrain et une stimulation supplémentaire à la mobilisation<sup>191</sup>.

Ainsi, les résistantes sont animées par un esprit d'espérance et de solidarité constant qui peut parfois créer une sorte de confusion pour d'autres individus moins déterminés comme Myrsini en Grèce par exemple :

cette capacité d'affronter en martyr les persécutions et les tortures s'est autant identifiée avec l'idée du communisme. En tout cas, devant ce que je rencontrais pour la première fois ici, ce mélange d'humilité fataliste, de volonté farouche et de détermination inflexible, j'éprouvais comme de la pitié et de la colère mêlées à de l'admiration et de l'aversion pour ces hommes. Tantôt je m'inclinai devant leur courage, tantôt leur malheur me désespérait<sup>192</sup>.

Néanmoins, chez les combattants et notamment parmi les femmes, leur futur et celui de leurs enfants, des prochaines générations, est une préoccupation permanente. Si grâce à l'écriture et à la littérature, certains d'entre eux peuvent prendre connaissance des actes héroïques de leurs mères, comme Hortensia la fille d'Hortensia – héroïne martyr de

---

<sup>189</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.58 « *En los libros de historia antifranquistas están las "13 rosas" no sólo por haber sido ajusticiadas muy jóvenes, sino también por la calma y la serenidad demostradas hasta el último momento.* »

<sup>190</sup> *Ibid.*, p.26 « *aquellas mujeres supieron oponer, en condiciones desesperadas, una resistencia astuta y tenaz.* »

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.55 « *La liberación de París, la victoria del Ejército Rojo, el fin de la Segunda Guerra Mundial, con la derrota del fascismo en Italia y Alemania, ofrecían no sólo material para profundizar discusiones, sino que significaban también un empuje y un estímulo más a la movilización.* »

<sup>192</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.99.

*La voz dormida* –, d'autres n'apprennent que trop tard, faute de leur implication politique, le sacrifice de leurs mères, de leurs femmes, ou encore de leurs sœurs emprisonnées et/ou exécutées.

### ***Famille et engagement : un dilemme***

Giuliana di Febo indique que dans :

[I]a chasse à la rouge [...] étaient considérées rouges non seulement les communistes, les anarchistes, les socialistes et les républicaines, mais aussi certaines femmes qui possédaient un quelconque degré de parenté avec des défenseurs du Front Populaire. Pour les militantes politiques les peines infligées variaient de vingt à trente ans de prison, elles souffraient tout type de tortures et d'abus dans les commissariats de la police ou de la Direction Générale de Sécurité<sup>193</sup>.

C'est de cette manière qu'elle met en relief le destin des familles dans lesquelles les combattants républicains sont cachés ou exilés. Dans ces cas-là, les forces de l'ordre dictatorial emmènent les femmes – mères, épouses, sœurs des individus recherchés –. Ces dernières, contrairement aux miliciennes et aux résistantes, qui se présentent comme des armes de la République, deviennent des armes de persuasion stratégiques pour les Franquistes. Ces derniers les utilisent pour attirer leurs « proies » parents de ces femmes. Giuliana di Febo insiste sur la perfidie dont usent les tortionnaires afin d'appâter leurs proies initiales et sur le fait que ces jeunes femmes soient jugées coupables simplement parce qu'elles sont parentes ou femmes de gauchistes :

En ce qui concerne les femmes il existait un motif en plus pour être détenues : celui d'être mères, femmes ou filles d'antifranquistes. L'arrestation était souvent précédée d'une série de mesures "punitives" : raser la tête à zéro, stupres, obligation de marcher dans les rues exposées aux insultes et aux coups, ingestion de fortes doses d'huile de ricin<sup>194</sup>.

Faute d'un « mauvais mariage » ou « de liens du sang », elles sont assujetties aux mêmes tortures et conditions d'enfermement que les militantes rouges comme nous pouvons le remarquer lors de la prise d'un village par les miliciens dans le film de Ken

---

<sup>193</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.18 « *La caza a la roja [...] eran consideradas rojas no sólo las comunistas, anarquistas, socialistas y republicanas, sino también aquellas mujeres que poseían cualquier grado de parentesco con defensores del Frente Popular. Para las militantes políticas las penas infligidas andaban de veinte a treinta años de cárcel, sufrían todo tipo de torturas y abusos en las comisarías de la policía o en la Dirección General de Seguridad.* »

<sup>194</sup> *Ibid.*, p.18 « *Respecto a las mujeres existía una motivación más para ser detenidas: la de ser madres, mujeres o hijas de antifranquistas. El arresto a menudo era procedido de una serie de medidas "punitivas": pelar la cabeza al cero, estupro, obligación de andar por las calles expuestas a los insultos y a los golpes, injerencia de fuertes dosis de aceite de ricino.* »



Loach, *Tierra y libertad*, lorsqu'une femme s'approche des maquis pour leur expliquer la tonte que lui ont infligé les Nationalistes pour être épouse d'un milicien. Les policiers tentent d'une part, de leur soutirer des aveux dans l'objectif de découvrir où se cachent les hommes rouges qu'ils recherchent, et d'autre part, d'exercer une pression affective sur les fugitifs pour qu'ils se livrent en échange de la liberté des membres de leur famille qui les remplacent dans les couloirs de la mort. Fidèles au concept de châtiment et d'exemplarité répandu sous Franco, les autorités sèment la Terreur et favorisent la dénonce et la calomnie. María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira vont encore plus loin, ils maintiennent que bien que les hommes se rendent aux agresseurs, les femmes ne sont pas systématiquement remises en liberté :

Célibataires, mariées et veuves, furent détenues comme complices, condamnées à des peines diverses, ou décédèrent dans les bagarres maintenues avec la Garde Civile, tombant aux côtés de leurs maris ou compagnons affectifs<sup>195</sup>.

Ainsi, face à ce panorama, nous jugeons intéressant de travailler sur les rôles et destins ambivalents de ces femmes, certainement trop nombreuses, qui paient le prix le plus lourd par amour et solidarité pour leurs proches.

### **Des mères**

Giuliana di Febo confirme que même si cette méthode n'est pas totalement fiable, l'amour filial reste le meilleur allié des prêtres de prison<sup>196</sup> afin de réussir à capturer les antifascistes introuvables.

Toutefois, si certains fils portent le poids des souffrances de leur mère incarcérée à cause de leur implication dans les milices et les maquis, nous retrouvons aussi le cas de mères qui, en plus des souffrances de la guerre et de la répression, endurent la séparation d'avec leurs enfants. En effet, les cas de combattantes mères de famille sont courants pendant la guerre, Dolores Ibarruri en est un exemple, et même s'ils semblent se réduire durant le Franquisme, beaucoup de mères continuent à favoriser la lutte au détriment du présent de leurs enfants : si dans tous les cas leur présent ne doit être que souffrance, elles

---

<sup>195</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.127 « *Solteras, casadas y viudas, fueron detenidas como encubridoras, condenadas a penas diversas, o resultaron muertas en las refriegas mantenidas con la Guardia Civil, cayendo junto a sus maridos o compañeros sentimentales.* »

<sup>196</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.91.

décident qu'il faut agir pour que leur futur soit différent. Cependant, ces mères sont incessamment rongées par l'abjection maternelle qu'implique leur engagement extrême :

pour avoir assumé un rôle protagoniste dans la vie sociale et politique contre l'idéologie dominante [...] on culpabilisait ces femmes, et elles culpabilisaient elles-mêmes d'avoir abandonné leur fonction de mères ; de ne pas avoir été de "bonnes mères", rôle incompatible avec celui de guérillera ou combattantes<sup>197</sup>.

En effet, que ce soit dans les milices ou dans les prisons, l'instinct maternel hante les combattantes et les submerge de doutes : elles sont partagées entre renier leurs idées pour retrouver leur famille, même si cet acte est considéré comme de la lâcheté par certaines, et mener la lutte dans l'objectif d'avoir la conscience tranquille, d'avoir tout donné pour l'avenir de leurs enfants. A ce propos, Giuliana di Febo parle de :

dilemme entre renier leurs propres idées et leur propre dignité et renoncer à la possibilité d'écourter la période de détention<sup>198</sup>.

Ainsi, la résignation à la lutte devient un problème de conscience, les miliciennes et résistantes le vivent comme un acte de malhonnêteté et d'égoïsme de leur part vis-à-vis de leurs compagnes d'armes qui poursuivent la bataille contre le fascisme. Lors de sa détention, même Myrsini, qui n'est encore qu'une adolescente, rejoint ce sentiment d'indécision :

ou je signais, je disais ce que je savais et j'étais libre, ou je retournais croupir en prison<sup>199</sup>.

Par conséquent, les détenues sont fréquemment partagées entre leur conscience politique et maternelle, en pensant au confort affectif qui les attend dans leurs foyers. Evguénia Guinzbourg confesse, par exemple, qu'elle regrette la moindre implication politique qu'elle a pu avoir car lorsqu'elle apprend l'arrestation de son mari, elle est effondrée : elle sait que ses enfants sont désormais seuls, livrés à eux-mêmes au cœur d'une dictature terrifiante et instable.

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p.7 « por haber asumido un protagonismo en la vida social y política en contra de la ideología dominante [...] a estas mujeres se las culpaba y se culpabilizaban a sí mismas de haber abandonado su función de madres; de no haber sido unas "buenas madres", papel incompatible con el de guerrilleras o luchadoras ».

<sup>198</sup> *Ibid.*, p.34 « dilema entre renegar de las propias ideas y la propia dignidad o renunciar a la posibilidad de acortar el período de detención ».

<sup>199</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.123.

Contrairement à elle, Margarete Buber Neumann manifeste sa satisfaction d'être emprisonnée. En effet, suite à l'arrestation de son mari, l'écrivaine se retrouve au chômage et peine à trouver de quoi nourrir ses enfants. De ce fait, nous ne sommes pas étonnés lorsque nous lisons :

Dieu merci, je suis enfin arrêtée, mes enfants auront au moins quelque chose à manger maintenant<sup>200</sup>.

A ce sujet, si certaines mères sont détenues avec leurs enfants en Allemagne ou en Espagne, en U.R.S.S. aucune des deux écrivaines que nous étudions ne mentionne la présence d'enfants, ni en prison, ni dans les camps de concentration. Elles signalent la présence d'adolescentes, ou de femmes accouchant dans les prisons, mais elles ne font pas allusion à des enfants arrêtés avec leurs mères. Néanmoins, nous retrouvons des cas de femmes enceintes dans les prisons de ces trois régimes autoritaire et totalitaires. Dans *La voz dormida*, par exemple, malgré le jugement qui la condamne à la peine de mort, Hortensia est autorisée à vivre jusqu'à l'accouchement de sa fille. Inquiète du destin de sa progéniture, elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour négocier que la garde de sa fille revienne à sa sœur après son exécution. Si son souhait est satisfait, ce n'est pas le cas de toutes les prisonnières. Effectivement, on découvre en Espagne un véritable trafic de bébés dans lequel les bonnes sœurs, gardiennes de prisons et sages-femmes, trompent les mères en leur disant que le bébé n'a pas survécu à l'accouchement ou est mort-né, et les vendent à d'autres familles hors de la prison. Cette escroquerie a perduré jusqu'au début des années 1990 en Espagne, soit encore quinze ans après la mort du dictateur. En Allemagne, en revanche, dans les camps nazis, Neus Catalá nous fait remarquer que les bébés sont exécutés dès leur naissance :

quand une femme accouchait, on noyait le bébé dans un seau d'eau [...] A notre arrivée au camp, les anciennes nous apprirent comme une grande nouvelle que les bébés de mères étrangères avaient le droit de survivre<sup>201</sup>.

A ce sujet, des spécialistes espagnols en étude carcérale, Jesús Jiménez Morago et Jesús Palacios González, insistent sur le fait qu'en temps normal :

[l]'enfermement d'une mère avec ses enfants à charge, surtout s'ils sont petits, peut, avec une certaine fréquence, déboucher sur une situation de détresse<sup>202</sup>.

---

<sup>200</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.78.

<sup>201</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.39.

Cette situation est d'autant plus désarmante dans le quotidien inhumain des prisons, des camps de concentration nazis ou encore des goulags. De ce fait, les mères qui ont « la joie » de ne pas être séparées de leurs enfants, subissent une souffrance supplémentaire en voyant leurs fils, leurs nourrissons, réduits à la même tragédie qu'elles.

### **Des épouses, des sœurs**

Si nous mentionnions précédemment le cas des mères purgeant des condamnations et des peines capitales pour leurs enfants, Giuliana di Febo indique que la figure maternelle n'est pas l'unique proche persécutée. Certaines femmes ne sont pas recherchées pour « mauvaise » idéologie politique, mais par amour :

être femme de prisonnier, en plus d'un symbole et d'un témoignage de répression, devenait dans ces années-là une fonction politique<sup>203</sup>.

Carmen Domingo concorde avec cette théorie, mieux encore, elle souligne comment la politique patriarcale et oppressive dévalorise la femme dans la société espagnole :

quelque chose était clair pour le gouvernement de Franco : «Les familles des condamnés rouges devaient savoir assumer le stigmatisme des vaincus. Rouges et femmes de rouges étaient la même chose. Ils pouvaient les violer, confisquer leurs biens. Les femmes étaient nées pour ça, pensaient les franquistes, les militaires et les clercs : pour souffrir, se sacrifier, et purger leurs péchés, ou pour ne pas avoir su mener leurs maris sur le droit chemin. » Et de ce fait, c'était la crainte avec laquelle on vivait dans les prisons franquistes<sup>204</sup>.

Carlota O'Neill est un parfait exemple de ces victimes accusées d'avoir manipulé leur mari et de les avoir guidés sur la voie du républicanisme. Or, si c'était réellement le cas, si les femmes avaient vraiment convaincu les hommes de défendre la cause féminine

---

<sup>202</sup> Jimenez Morago, J., et Palacios González, J., *Niños y madres en prisión, desarrollo psicosociobiológico de los niños residentes en centros penitenciarios*, 1989, p.11 et 23 « *El encarcelamiento de una mujer con hijos a su cargo, sobre todo si son pequeños, puede desembocar con cierta frecuencia en una situación de desamparo.* »

<sup>203</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.87 « *ser mujer de preso, además de símbolo y testimonio de la represión, se convertía en estos años en una función política.* »

<sup>204</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.314 « *algo estaba claro para el gobierno de Franco: "Las familias de los condenados rojos debían saber cargar con el estigma de los vencidos. Rojas y mujeres de rojos eran lo mismo. Las podían violar, confiscarles sus bienes. Para eso habían nacido las mujeres, pensaban los franquistas, los militares y los clérigos: para sufrir, sacrificarse y purgar sus pecados, o por no haber sabido llevar a sus maridos por el camino del bien" Y de hecho, ése era el temor con el que se vivía en las cárceles franquistas.* »

au détriment de leurs maris, pourquoi ne pas souligner plutôt leur intelligence face à la niaiserie de l'homme, plutôt que d'insister sur le fait qu'elles sont dangereuses ? En effet, au lieu de valoriser le statut de l'homme, en faisant de la femme un individu dangereux, le Franquisme réduit l'homme à une catégorie inférieure, capable de dominer la femme seulement par la violence et l'inculture. En tout état de cause, l'ignorance dans laquelle le Franquisme maintient les femmes renforce la foi de ces femmes qui sont persuadées de la supériorité de leurs maris et qui craignent la perversité des femmes rouges.

Les femmes de rouges non-incarcérées jouent un rôle primordial dans la survie de leurs maris :

Un point de référence sentimental indiscutable, un stimulant indispensable pour continuer à résister, pour continuer la lutte en prison aussi<sup>205</sup>.

Pepita, la sœur d'Hortensia dans *La voz dormida*, incarne le rôle de la femme du maquisard, de l'exilé et finalement du prisonnier politique. Son soutien moral et affectif est vital pour Paulino qui subit presque vingt ans de prison. Bien qu'ils ne soient pas mariés, et que les mésaventures successives de Paulino leur imposent deux décennies d'amour sans relation charnelle, la tendresse qu'ils se témoignent les maintient tous deux hors de l'eau. Même s'ils ne sont autorisés à se voir qu'une fois par an, séparés par des barreaux, grâce à cette relation, Pepita parvient à surmonter le deuil de sa sœur et à assurer l'éducation de sa nièce, alors que Paulino concrétise sa lutte dans les maquis, dans la Résistance et purge finalement sa peine en Espagne en espérant chaque jour la retrouver le plus rapidement possible. Chez Maro Douka, on retrouve ces difficultés à maintenir une relation affective et sexuelle régulière :

dès le premier soir de la dictature, les difficultés et la misère sexuelle qui nous tourmentaient s'étaient transmues en affection et en attente<sup>206</sup>.

Dans ce roman grec, nous observons le caractère volage de la jeune héroïne contrainte à l'abstinence pendant les longs mois de détention de l'homme qu'elle aime. Du fait de cette situation, nous constatons que le peuple grec révolutionnaire souffre le même

---

<sup>205</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.90 « *la mujer preso debía ser también el sustento moral del marido. Un punto de referencia sentimental indiscutable, incentivo indispensable para continuar resistiendo, para continuar luchando también en la cárcel.* »

<sup>206</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.84.

calvaire que les Rouges espagnols déjà trente ans auparavant. Giuliana di Febo manifeste d'ailleurs que :

la femme de prisonnier vivait une vie de carence au niveau affectif et sexuel<sup>207</sup>.

Outre les épouses et les fiancées, les sœurs font aussi preuve de sacrifices et d'affection pour leurs frères persécutés. Si nous prenons une fois de plus l'exemple de *La voz dormida*, Elvira, la plus jeune parmi les personnages principaux détenus, est emprisonnée pour appâter son frère, Paulino. Leurs contacts sont très rares, mais l'émotion est au rendez-vous quand il vient la voir à Ventas avant de s'exiler. Les sentiments, la fraternité rattachent les détenues à la vie et leur permettent d'oublier pendant quelques instants, le quotidien inhumain que le régime leur inflige. Pour sa part, Evguénia Guinzbourg relate que les instincts humains et fraternels que les captives ont connus hors des camps, reviennent à la vue des terribles circonstances auxquelles les hommes sont soumis :

Ce qui est là devant nous, c'est l'image de nos maris et de nos frères, privés en ces circonstances où ils en auraient tant besoin, de nos soins<sup>208</sup>.

Malgré leur propre malheur, ces femmes ressentent de la compassion pour leurs semblables. En outre, Evguénia Guinzbourg semble choquée à la vue de ces hommes si faibles et désarmés. En tant que lecteurs, nous avons la sensation que l'écrivaine ne s'était jamais imaginée auparavant qu'un homme puisse être aussi faible qu'elle physiquement. Ce choc lui donne envie de les consoler, de les choyer comme s'ils étaient des enfants démunis, des innocents livrés à leurs sorts comme le sont ses enfants hors de la prison.

### **Des femmes avant tout**

Enfin, malgré les nombreux sentiments qui les rappellent à leur condition féminine, ces femmes qui en plus d'être des mères, des épouses et des sœurs, sont systématiquement dévalorisées du fait d'être considérées comme des objets, des animaux. Margarete Buber-Neumann nous fait part du « troc » dont elle est victime. En effet, tout comme Arthur Koestler en Espagne, Margarete Buber Neumann s'impose comme un instrument dont le

---

<sup>207</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.91 « *la mujer de preso vivía una vida de carencia a nivel afectivo y sexual.* »

<sup>208</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.382.

sort est scellé par les intérêts de la dictature stalinienne, elle ne pense pas si bien dire lorsqu'elle affirme :

Qui sait quels peuvent être les projets de la N.K.V.D. ? Je ne tiens pas du tout pour impossible que les Russes nous livrent à Hitler, comme simple monnaie d'échange. Si cela devait arriver, je me jetterais sous les roues d'un train. Ils ne me livreront pas vivante à l'Allemagne nazie<sup>209</sup> !

Quant à Evguénia Guinzbourg, elle relate l'animalité, voire la diablerie, à laquelle elles sont assimilées dans les goulags par les autres groupes de prisonnières :

“Carcérales”... Les affreuses bêtes qu'on appelle “carcérales”... Nous trainerons avec nous cette définition, comme un poids écrasant, pendant près de dix ans. Nous sommes les plus méchantes des méchantes, les plus criminelles des criminelles, les plus malheureuses des malheureuses ; le comble du mal<sup>210</sup>.

Comme si les maltraitances des bourreaux et les conditions quotidiennes n'étaient pas suffisantes pour tenter d'anéantir toute humanité chez ces femmes, comme le souligne Graciela Geller lorsqu'elle cite une œuvre de Marifran Carlson :

nous savons que le concept et la conception de la torture des femmes n'eut pas comme seul objectif leur extermination psychologique, dans le public comme dans le privé, mais aussi dans la faillite du cœur de n'importe quelle rébellion contre l'ordre établi. Comme femme militante, comme femme dont le conjoint était militant, comme mère séparée de ses enfants, les femmes prisonnières durent supporter tout type d'humiliation pour avoir désobéi à la Loi du Père, portée à l'extrême pendant la dictature militaire<sup>211</sup>.

Cependant, selon Neus Catalá ce sont ces sacrifices et cette résistance, envers et contre tout ce qui est relatif au fascisme, qui font de ces femmes des héroïnes. Elle soutient en effet que les atrocités et les insultes qu'elles subissent, loin d'être déshumanisantes prouvent la valeur et le courage de ces combattantes. Si elle s'interroge à plusieurs reprises, tout comme Evguénia Guinzbourg, sur la nature humaine de ses bourreaux c'est en réalité parce qu'elle remarque à juste titre qu'ils sont les véritables metteurs en scène de cette loi de la jungle. En tout état de cause, inconscients de leur propre déshumanisation,

---

<sup>209</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.266.

<sup>210</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.370.

<sup>211</sup> Geller, G., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.221 « *sabemos que el concepto y diseño de la tortura de mujeres no tuvo como objetivo único la aniquilación psicológica de ellas, tanto en lo público como en lo privado, sino en el quebramiento del corazón de cualquier rebelión contra el orden establecido. Como mujer militante, como mujer cuya pareja era militante, como madre descarriada, las mujeres prisioneras tuvieron que sufrir todo tipo de vejámenes por haber desobedecido la Ley del Padre, llevada a su extremo en la dictadura militar.* »

les tortionnaires propulsent leurs victimes au statut de réelles icônes pour la résistance. En effet, en choisissant la voie de la justesse et de la bravoure, elles font preuve de solidarité, de lutte pour la liberté des Hommes, de passion du genre humain :

Peut-on être plus femme, plus mère, plus sœur, plus fiancée romantique que lorsqu'on embrasse la cause du genre humain pour qu'il continue d'être, pour sa dignité, pour sa liberté ? Liberté ! Mot magique, abstrait, mais plein de connotations qui ont vraiment un sens pour l'esclave, l'opprimé, le prisonnier, le torturé, pour celui qui est condamné à voir sa dernière Aurore parce qu'il a tout donné pour de futures Aurores rayonnantes<sup>212</sup>.

Finalement, nous observons que les femmes détenues dans ces prisons dictatoriales sont dans tous les cas des individus directement ou indirectement engagées dans la lutte contre le fascisme. En effet, si certaines sont plus actives que d'autres pendant la Guerre Civile, au sein des prisons elles font preuve de sacrifices similaires. Ces parentes de républicains, qui compromettent leur propre sort afin de sauver celui de leurs êtres chers et de permettre à ceux-ci de continuer à défendre leurs idéaux, facilitent l'action militante. Or, en favorisant cette situation et en acceptant de substituer leurs frères, leurs maris, leurs enfants derrière les barreaux, elles s'imposent comme des auxiliaires, des complices de la révolution clandestine. Par conséquent, bien que leur engagement ne soit pas toujours considéré comme direct, il est indéniable.

Par ailleurs, même si le quotidien des prisonnières est infernal comme nous avons pu le remarquer dans tous les témoignages que nous avons mentionnés jusqu'à ici, l'extérieur n'est pas plus attrayant. Ainsi, même si la soif de liberté est constante, celle-ci ne s'assimile plus à l'extérieur de la prison.

---

<sup>212</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.12



## Chapitre 6 – La vie extracellulaire

### *La famille, un lien avec la liberté ?*

Outre le désir naturel de liberté, les incarcérées reçoivent des visites généralement hebdomadaires des membres de leurs familles sous le Franquisme – à condition qu’elles habitent assez près du centre pénitencier car comme l’indique Robert Cario dans sa critique *Cárcel de mujeres* :

la propre localisation géographique du Centre [...] restreint considérablement les possibilités de maintenir des relations familiales<sup>213</sup>.

Leurs proches les aident à conserver un contact avec l’extérieur et à alimenter leurs aspirations de libération. Dans *La voz dormida*, la famille est omniprésente. En effet, dans ce roman, grâce aux alternances entre focalisations omnisciente et interne, nous avons la possibilité d’observer le manque affectif et de liberté dont souffrent non seulement les prisonnières, mais aussi les familles de celles-ci. De ce point de vue-là, le roman nous apporte davantage que l’autobiographie, puisqu’il nous offre la possibilité d’étudier le régime cellulaire à travers les yeux des victimes directes, à savoir les détenues, mais aussi des victimes indirectes que sont leurs parents. A travers le personnage de Pepita, par exemple, nous ressentons la douleur et la culpabilité de cette jeune fille de ne pas avoir eu l’audace de s’engager :

Et elle se sent coupable, pour désirer voir Paulino, pour s’afficher avec la robe d’Almudena, pour ne pas être prisonnière comme sa sœur, blessée comme Felipe ou morte comme son père<sup>214</sup>.

Si elle n’endure pas les horreurs de la prison au sens strict du terme, elle subit certaines restrictions tout aussi douloureuses. Elle développe une sorte de prison psychologique qui l’empêche de vivre un quotidien heureux. Pour vivre, d’après ce que dégage ce personnage, soit il faut faire partie des vainqueurs pour ainsi jouir pleinement de la « liberté » que procure le régime franquiste ; soit, être une martyre pour se sentir vivante. En effet, c’est non seulement grâce à leurs actions pendant la guerre, mais aussi

---

<sup>213</sup> Cario, R., dans Beristain, A., et De La Cuesta, J.L., *op. cit.*, 1989, p.121 « *la propia localización geográfica del Centro [...] restringe considerablemente las posibilidades de mantener relaciones familiares.* »

<sup>214</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.109 « *Y se siente culpable, por desear ver a Paulino, por presumir con el vestido de Almudena, por no estar presa como su hermana, herida como Felipe o muerta como su padre.* »

grâce à leur engagement qui se perpétue dans les prisons que les femmes se sentent plus vivantes que jamais. D'ailleurs, Neus Catalá manifeste l'importance que prend la vie dans cet intermédiaire des camps de la mort.

Aux visites hebdomadaires s'ajoute une tradition épistolaire entre victimes physiques et victimes psychologiques. En ce qui concerne le roman de Dulce Chacón, une fois de plus, nous retrouvons l'importance de cette pratique qui permet aux prisonnières, dont les contacts physiques avec la famille sont presque inexistants, de communiquer à travers l'écriture. Si bien que, lorsque Reme, l'un des personnages secondaires est libérée, elle perpétue cette coutume dans l'objectif de soutenir son ex-camarade de cellule, Tomasa qui, elle, ne reçoit aucune attention de personne. Elle sait parfaitement que les lettres jouent un rôle capital dans la survie des victimes car elles permettent de communiquer, de libérer les prisonnières de leur routine ainsi que de l'ambiance de la prison, mais aussi et surtout de démontrer aux incarcérées qu'elles ne sont pas seules. Grâce à Reme, Tomasa sait qu'elle a une amie, une sœur qui se préoccupe d'elle et qui l'attend à la sortie. Elle l'anime à lutter pour sa survie pour qu'elles se retrouvent de l'autre côté des barreaux. Parallèlement à cette situation, nous retrouvons aussi une correspondance entre Julia Conesa et sa mère dans *Las Trece Rosas Rojas*. Cette relation épistolaire révèle une nouvelle fois le désespoir des proches face à la situation des prisonnières. Ainsi, comme le mentionne Giuliana di Febo et le met en évidence Carlos Fonseca dans *Las trece rosas rojas*, les mères ainsi que les femmes de prisonniers luttent à leur manière hors des prisons pour essayer de sauver, ou au moins, d'alléger les peines de leurs proches.

Suite à ces faits, nous déduisons que le régime carcéral franquiste implique un traitement littéraire de la famille présente à l'extérieur, qui, il faut le souligner, entretient différents types de relations avec les victimes. Effectivement, bien que restreintes, nous constatons des relations physiques occasionnelles, ainsi que des correspondances qui, avant la Seconde République auraient été impensables. C'est évidemment grâce à l'éducation à laquelle ont eu accès les femmes avant la guerre, et à celle qu'elles reçoivent de leurs camarades dans les prisons, que les relations peuvent se maintenir par l'épistolaire. Dans les camps nazis comme dans les goulags, en revanche, nous ne retrouvons aucun témoignage de correspondance avec l'extérieur. Evguénia Guinzbourg uniquement fait

mention d'un échange ponctuel d'une lettre avec sa mère, ceci au début de ses vingt ans d'enfermement.

De plus, nous pouvons signaler que nous considérons l'attitude et les sentiments des proches intéressants, voire primordiaux si l'on souhaite effectuer une analyse complète du régime pénitencier. Pris au piège par leur conscience affective, mais aussi par les traditions qui s'imposent à eux, surtout à elles, nous ne sommes pas étonnés lorsque nous sommes réduits à identifier les parents des détenues comme des victimes soumises à un quotidien bien loin de s'apparenter à la liberté.

### ***La libération est-elle la Liberté ?***

Face à cette impasse, la liberté tant désirée par les détenues n'est-elle pas finalement une chimère ? Effectivement, dans le cas où les détenues sont libérées, même si leurs proches sont soulagés et les alternatives sont différentes, la liberté est bien loin d'être celle espérée. Si nous nous référons fréquemment au terme de prison comme centre pénitencier, n'oublions pas que la prison ne se résume pas à une cellule dont les barrières nuisent à la liberté. Nous pouvons définir trois échelles carcérales.

### **Dans les dictatures, la prison se résume-t-elle au régime cellulaire ?**

Tout d'abord, rappelons brièvement l'ambiance carcérale que nous avons traitée jusqu'ici, à savoir la prison au sens physique du terme. Dans le roman de Maro Douka, Myrsini justifie son incarcération par son engagement politique :

Lorsque Phontas m'avait proposé de m'embrigader [...] j'étais prête depuis longtemps et j'avais accepté. C'est ainsi que je m'étais retrouvée dans une cellule<sup>215</sup>.

Carlota O'Neill, quant à elle, divise son œuvre *Una mujer en la guerra de España* en trois parties différenciées par trois types d'enfermements à savoir « La prison noire<sup>216</sup> » pour son internement en prison, « La prison blanche<sup>217</sup> » lorsqu'elle est à l'hôpital, et une

---

<sup>215</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.80.

<sup>216</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.21 « *La cárcel negra* ».

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.125 « *La cárcel blanca* ».

pénitence psychologique « Condamnée<sup>218</sup> ». De son côté Evguénia Guinzbourg, comme d'autres écrivaines, utilise aussi le terme de cellule pour définir son enfermement :

Il faisait chaque matin l'inspection de son troupeau et vérifiait attentivement tout ce que contenait la cellule. Il fouillait dans le tiroir de la table de nuit, soulevait les oreillers de paille, et jetait même un coup d'œil dans le seau<sup>219</sup>.

Cette locution fait allusion à un endroit généralement peu spacieux, fermé. D'ailleurs cette autobiographe russe nous fait remarquer qu'une simple fenêtre donne une impression de liberté aux détenues. De ce fait, le chapitre dans lequel elle mentionne ce détail s'intitule « Une bouffée d'oxygène<sup>220</sup> », l'intention est on ne peut plus claire.

Néanmoins, les camps de concentration et les goulags démontrent que les prisons ne se résument pas à des structures fermées, l'extérieur n'est donc pas synonyme de liberté. Cet enfermement dehors, on le retrouve dans le genre de la littérature insulaire. En effet, Robinson Crusoé, personnage littéraire mondialement connu, symbolise la réclusion sociale imposée par ce genre d'expérience. Charles Vildrac reprend ce thème dans les années 1920 avec les romans *L'île rose* et *La colonie*. Si lors d'une conférence, ayant pour thème la littérature de jeunesse pendant l'entre-deux-guerres, Martine Jacques – spécialisée entre-autres sur ce genre littéraire – met l'accent sur la dimension utopique des robinsonnades. Nous devons constater que l'utopie est partielle puisque les enfants du roman de Vildrac, les héros, vivent dans un espace clos qui, certes leur permet l'exploitation de nouvelles terres et la possibilité de gérer leur vie différemment ; mais qui les conditionne aussi du fait de sa géographie, une île. Il leur est impossible d'en sortir. Est-ce donc cela la liberté ? Robinson, lui, ne cesse de songer à un retour dans le monde des hommes, il cherche à échapper à son isolement pour retrouver une condition sociale, capitale pour le développement de l'homme selon Rousseau. Neus Catalá écrit que « l'objectif principal d'un prisonnier est de s'évader<sup>221</sup> », or il est indéniable que Robinson Crusoé est rongé par cet espoir, tout comme le sont les détenues que nous étudions. Définitivement, l'extérieur ne représente pas la liberté.

---

<sup>218</sup> *Ibid.*, p.153 « *Condenada* ».

<sup>219</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.113.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p.267.

<sup>221</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.26.

A ce propos, dans les dictatures européennes que nous étudions, le monde extérieur aux prisons, la libération n'est absolument pas similaire à ce que nous entendons par le vocable Liberté. En effet, la population est endoctrinée, voire corrompue, par les régimes fascistes et communiste. Cette ambiance sociale confronte les libérées, ainsi que les évadées, à une nouvelle dimension carcérale dont les combattantes et les parentes souffrent.

### **L'unique semblant de liberté : le foyer**

Nul n'ignore que sous les dictatures la délation est une pratique incontournable. A ce sujet, Carlos Fonseca écrit :

simplement, pour garantir sa propre vie de la meilleure façon possible : en dénonçant un "rouge", quelque chose que l'Etat franquiste considérait un devoir patriotique<sup>222</sup>.

Elle est présente dans tous les romans de la post-guerre civile espagnole et s'impose comme un autre instrument de la Terreur menée par Franco et ses complices. Dans le roman *Los inocentes de Ginel*, Ricardo Vasquez met en scène un petit village d'Aragon dans lequel il insiste sur l'épouvante et les massacres provoqués par les nombreuses dénonciations entre les villageois. Parmi toutes les accusations portées, bien souvent, c'est la calomnie qui l'emporte sur la vérité. Evguénia Guinzbourg est consternée par les médisances d'autres, victimes de leur propre lâcheté. Si certains n'hésitent pas à dénoncer à tort, ou à trahir des partisans de leur propre parti pour sauver leur peau et vivre des jours plus agréables, d'autres paient les terribles conséquences de ces abominables mensonges :

Kogan en personne avait dans le passé, adhéré à l'opposition, que sa femme avait été la secrétaire de Smilga et qu'elle avait pris part, à Moscou, aux fameux « adieux à Smilga », lorsque ce dernier fut envoyé en exil. Pour détourner tout soupçon de lui, Kogan déployait la plus grande activité lorsqu'il s'agissait de « démasquer » d'autres communistes, y compris ceux qui étaient dépourvus d'expérience politique comme moi<sup>223</sup>.

Pire encore, cette écrivaine rapporte l'une des attitudes les plus égoïstes qu'elle est amenée à connaître pendant son incarcération :

Ce furent les dépositions de sa femme qui fournirent les éléments de sa condamnation à mort. En échange, Rimma avait eu trente vrais deniers, c'est-à-dire le droit de recevoir

---

<sup>222</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.62 « sencillamente, para garantizar su propia vida de la mejor manera posible: denunciando a un "rojo", algo que el Estado franquista consideraba un deber patriótico. »

<sup>223</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.20.

continuellement des colis, et la promesse que, comme « personne sincèrement repentie et disposée à collaborer avec la Commission d'enquête », elle échapperait à la prison et au camp : elle ne serait condamnée qu'à la résidence forcée, et ce, pour trois ans seulement<sup>224</sup>.

Dans cette atmosphère de dénonce et de contrôle, voire d'Inquisition, que ce soit en Espagne, en U.R.S.S., en Allemagne ou encore en France pendant l'Occupation, et lors de la Libération :

Seules les femmes, sans que figure aucune déposition pour quelconque motif, étaient exemptes de ce document pour sortir de la ville<sup>225</sup>.

Ainsi, il devient impossible pour ces femmes graciées de se comporter comme elles le souhaiteraient. En dehors du fait qu'elles peuvent être dénoncées de nouveau pour n'importe quel geste qui puisse porter à confusion, et sans compter la crainte des autres à être assimilés à ces Rouges, elles font l'objet de moqueries permanentes qui nuisent, évidemment, à leurs relations et à celle de leur famille. Nous retrouvons la critique et le mépris en France dans le contexte de la Libération. Le roman de Marie de Palet, *La tondue*, relate, comme son titre l'annonce, la tonte exercée sur les femmes ayant « coopéré horizontalement » avec les Allemands. L'héroïne de son roman apparaît dès le premier chapitre comme un être inoffensif terrorisé par le regard des autres. Son attitude nous rappelle vaguement celle de María, la jeune tondue issue du roman d'Ernest Hemingway *Pour qui sonne le glas*. Yvette, la protagoniste de l'œuvre de Marie de Palet, exprime son appréhension à retourner chez elle. Elle fuit Paris car elle ne supporte plus d'être regardée comme une ennemie. Elle se sent humiliée, c'est pourquoi elle retourne chez elle, dans son petit village où personne ne sait encore ce que signifie la tonte, ni même qu'elle a eu lieu. Toutefois, elle redoute que l'on découvre sa relation amoureuse avec un allemand, que quelqu'un dévoile son secret « Personne ne peut savoir ce qui s'est passé à Paris...<sup>226</sup> » Pour conserver le mystère, elle tente de duper sa mère qui lui demande ce qu'elle a fait à ses cheveux, la protagoniste lui répond naturellement que c'est la mode à Paris. Or, au fur et à mesure du roman, la mesquinerie de la mère croît et finit par se transformer en méchanceté. Moins naïve que ne l'espère Yvette, la marâtre finit par lui faire une réflexion qui lui fait sauter tout son passé aux yeux :

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>225</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.63 « *Sólo las mujeres, sin que figurara en disposición alguna el motivo de ello, estaban exentas de este documento para salir de la ciudad.* »

<sup>226</sup> De Palet, M., *op. cit.*, 2010, p.24.

Dès que je t'ai vue avec tes cheveux taillés à la diable, j'ai compris tout de suite. Si tu es venue ici, ce n'est pas pour nous aider ou parce que tu n'avais plus de travail. Tu es venue pour te cacher ! ... Si tu t'étais vue avec ton air traqué...<sup>227</sup>

Bien que la France n'aboutisse pas à une dictature après le conflit international, un culte à la Résistance et un fort esprit de patriotisme naît parmi la population. Les coopérateurs sont évidemment pointés du doigt, par conséquent, les femmes tondues sont probablement celles qui portent le fardeau de la coopération le plus longtemps. En plus d'être une torture traduisant la renaissance de l'individu, la tonte est une marque de vengeance durable et criarde. De cette manière, les tondues sont la proie de toutes les insultes imaginables. La torture physique laisse place à une prison psychologique de longue durée, elle semble interminable. Même si la France s'impose comme le pays des Droits de l'Homme, elle n'est malheureusement pas une exception dans les pratiques tortionnaires et la destruction psychologique des femmes de l'après-guerre.

L'appréhension est constante dans les régimes dictatoriaux, Marjane Satrapi le manifeste dans *Persépolis*. Dans sa bande dessinée autobiographique, ainsi que dans le film d'animations tiré de cette œuvre, Marjane retrace les inquisitions de la police islamiste jusque dans les maisons des individus pour vérifier s'ils possèdent des objets interdits par le régime : alcool, drogue, produits culturels occidentaux, etc...

En somme, le pays, l'origine des prisonnières et de leurs familles devient un nouveau territoire pénitencier, une nouvelle forme de torture pour celles qui vont à contre-courant du régime instauré « Et clandestinité signifiait mort par asphyxie.<sup>228</sup> ». Si Yvette, la tonduée, choisit de quitter Paris pour retrouver sa campagne, d'autres militantes optent plutôt pour l'exil. Cette éventualité est un choix difficile, elle implique de quitter son pays, de s'adapter à une nouvelle langue, à une nouvelle culture. Néanmoins, les exilés ne sont pas rares, de nombreux écrivains soulignent leur préoccupation par rapport à la durée des dictatures qui les privent de rentrer chez eux. Jorge Semprun, par exemple, retranscrit un entretien avec un professeur parisien pendant son adolescence :

---

<sup>227</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>228</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.103.

-Il va durer longtemps Franco ? Je me retournai, la main sur la poignée de la porte. – Aussi longtemps que Hitler, monsieur ! lui dis-je. Pronostic fondé en raison, certes, mais bien trop optimiste, l’histoire l’aura montré<sup>229</sup>.

Cette inquiétude, nous la ressentons dans les différentes nationalités de littératures que nous étudions.

### **L’exil, une alternative à la liberté**

Dans *Le vertige*, Evguénia Guinzbourg se rappelle de connaissances qui se sont exilés peu de temps avant sa détention. Ayant pris la situation à légère, contrairement à eux, elle se retrouve prise l’engrenage corruptif du totalitarisme soviétique :

Cette proposition sage en réalité, me parut alors ne pas mériter plus qu’un sourire. Mais quelques années après, lorsque je repensais à ce qui s’était passé ; je constatais avec stupeur que c’était de cette façon-là que de nombreux camarades s’étaient sauvés<sup>230</sup>.

Cependant, même si l’exode se présente comme un nouvel horizon de liberté, il n’en reste pas moins une autre forme de prison. Plus large, certes, mais quoiqu’il en soit elle inclut généralement une longue période de déracinement, un nouveau cadre de (sur)vie. A ce propos, María Angeles Naval, professeur de littérature à l’Université de Saragosse, indique lors du séminaire *Representaciones culturales de la Guerra Civil en Aragón*<sup>231</sup> que l’expérience de la survie et de l’exil sont très dégradantes pour l’être humain. Marjane Satrapi est un exemple saisissant de cette mésaventure. En effet, dans *Persépolis*, l’intégralité du troisième tome est consacrée à son séjour en Autriche. Ses parents l’envoient dans ce pays afin qu’elle ne soit pas en danger et qu’elle puisse suivre une éducation digne de ce nom. Toutefois, le choc des cultures est flagrant, Marjane subit les phases de son adolescence seule. Elle relate les difficultés d’intégration en Autriche, mais aussi la complexité de se réintégrer lorsqu’elle retourne en Iran.

Ainsi, nous remarquons que peu importe les dimensions ou les caractéristiques de la prison – physique ou mentale – l’expérience carcérale aboutit systématiquement à un vécu traumatisant pour les victimes directes et pour leurs proches. A cela vient s’ajouter l’attitude d’autres individus « libres » qui viennent agrémenter l’horreur de la situation, se transformant eux-mêmes en bourreaux. Si en U.R.S.S. et en Allemagne nazie la répression

---

<sup>229</sup> Semprún, J., *Adieu, vive clarté...*, 1998, p.161.

<sup>230</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.32.

<sup>231</sup> *Représentations culturelles de la Guerre Civile en Aragon*, le 21/03/2013, Université de Saragosse.



est exclusivement politique, en Espagne, nous notons une importante tendance machiste qui accentue la soumission des femmes.

### *Les femmes franquistes*

A la sortie des prisons, les femmes du Franquisme sont destinées à retourner chez elles pour devenir des femmes aux foyers exemplaires ou « amas de casa » comme les nomment les adhérents à cette philosophie. Cependant, après avoir vécu la Seconde République, lutté dans les milices aux côtés des hommes, subi les terribles interrogatoires de la police franquiste, risqué leur vie dans les prisons, ces femmes se voient contraintes à une régression sociale inacceptable. Ce schéma social archaïque les replonge dans une nouvelle dimension carcérale dans laquelle, comme le manifeste Giuliana di Febo, elles se confrontent à une :

impossibilité de toute forme de réalisation et d'identification qui dépasse les rôles fixés par une société inculquée de machisme et de confessionnalisme à tous les niveaux<sup>232</sup>.

Cette nouvelle échelle pénitentiaire n'est que très rarement flexible. Effectivement, l'unique personne capable de leur offrir cette flexibilité est bien évidemment leur mari, qui dans le cas des rouges, est bien souvent exilé ou mort fusillé. Ce recul social est certainement encore plus difficile à accepter pour les femmes instruites qui, en plus de ne plus avoir accès à la culture, savent parfaitement que cette tâche imputée par le régime est une injustice qui favorise la conservation de valeurs a priori obsolètes en Espagne depuis les années 1930. Carmen Domingo, à l'image de Giuliana di Febo qui consacre toute la seconde partie de son œuvre à deux thèmes dont l'un est le statut de la femme au foyer sous le Franquisme, parle d'un double féminisme. Elle oppose les conservatrices (bien qu'il soit difficile de considérer la conservation comme une forme de féminisme) aux progressistes<sup>233</sup>. Cette opposition, nous la retrouvons clairement dès le début de l'autobiographie illustrée de Marjane Satrapi lorsqu'elle juxtapose deux vignettes dont l'une représente des femmes manifestant pour la Liberté, et l'autre un groupe de femmes voilées. En Espagne, similairement au cas iranien, la religion joue un rôle primordial dans le sort féminin.

---

<sup>232</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.138 « *imposibilidad de cualquier forma de realización e identificación que superara los roles fijados por una sociedad imbuida a todos los niveles de machismo y confesionalismo* ».

<sup>233</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.69.

## Les femmes et le catholicisme

Déjà avant la Guerre Civile Espagnole, des revendications ont lieu en Espagne par rapport à la religion catholique. L'audace républicaine, au moment de restreindre les relations entre le christianisme et l'Etat, est mal perçue par une partie de la population – le catholicisme faisant partie de l'Histoire espagnole depuis son apogée. Voyant approcher un danger économique et traditionnel, la bourgeoisie espagnole se joint à l'Eglise pour fonder le parti de la Confederación Española de Derechas Autónomas (C.E.D.A.), un parti de droite plutôt conservateur en faveur des pratiques religieuses. A travers cette démarche, nous notons déjà une première vague de réticences au laïcisme de la part du peuple espagnol. Puis, l'Eglise, ennemie jurée des Rouges Espagnols, entreprend une croisade contre le républicanisme pendant la guerre qu'elle consolide à l'instauration de la dictature en devenant un des deux piliers du Franquisme. Cette situation est similaire à l'Italie, comme le souligne Celia Valiente Fernando, spécialiste en littérature et histoire italiennes :

La coïncidence entre la posture de l'Eglise et la philosophie sous-jacente aux politiques du régime, contribua à ce que celles-ci fussent plus facilement acceptées par la population italienne, majoritairement catholique<sup>234</sup>.

En Iran, le cas est comparable puisque dans *Persépolis* nous pouvons remarquer tout au long de l'œuvre que les Talibans et l'endoctrinement religieux sont omniprésents. L'héroïne relate avec humour ses premières approches avec la religion et sa foi en Dieu. Toutefois, le tableau s'assombrit rapidement pour laisser place à une haine implacable envers son ancien idole, Dieu. Elle comprend que l'excès religieux est un des aspects qui oppresse son pays et qui la prive d'une enfance libre.

Dans cette atmosphère excessive, les conservatrices et les progressistes se divisent, condamnant chacune le parti opposé. Si les progressistes ne parviennent pas à comprendre comment ces femmes peuvent encore accepter une telle soumission après les progrès de la Seconde République ; les conservatrices, quant à elles, assimilent la dévotion à Dieu et à leur mari à une preuve d'affection envers eux, et d'amour-propre envers elles-mêmes. En Espagne, l'analyste María Inmaculada Pastor manifeste la création du Conseil National de

---

<sup>234</sup> Valiente Fernando, C., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.43 « *La coincidencia entre la postura de la Iglesia y la filosofía subyacente a las políticas del régimen contribuyó a que éstas fuesen más fácilmente aceptadas por la población italiana, mayoritariamente católica.* »

la Section Féminine<sup>235</sup>. Elle cite d'ailleurs une déclaration, ayant lieu lors d'un Conseil en 1939, ayant pour but de démontrer la divergence entre les miliciennes ces sortes de prostituées – selon les termes des Phalangistes comme nous le voyons dans un bar barcelonais dans *Tierra y libertad* – et les femmes pieuses de la Phalange qui se présentent comme des auxiliaires humanitaires indispensables :

Les phalangistes, se montrant chaque jour plus femme et plus chrétiennes de jour en jour, dans l' « Auxiliaire Social », sur « les Fronts et dans les Hôpitaux », dans la « Communauté de la Ville et du Champ » dans toutes les Sections. Et les miliciennes, se faisant horriblement plus hommases et transformant les campements rouges en bordels<sup>236</sup>.

Alors que les miliciennes risquent leur vie au nom du genre humain et de l'égalité entre les hommes et les femmes, les conservatrices s'octroient le mérite du soutien féminin pendant la guerre, et vantent leur dignité croyant défendre leur sexe en respectant le régime instauré ainsi que l'Église, et en évitant toute démonstration de désaccord avec le gouvernement en vigueur. Elles se plaisent – ou se conforment – à vivre pour leurs époux et pour Dieu.

#### **Machisme et soumission, une déshumanisation maquillée infligée aux femmes franquistes**

Dans son ouvrage *La educación femenina en la postguerra (1939-1945): el caso de Mallorca*, María Inmaculada Pastor explique que sous le régime franquiste, la femme retrouve le même statut social que pendant le Moyen-Age. Quant à Ana María Mata Lara<sup>237</sup>, elle indique que le sort de la femme, dans le monde occidental, est déterminé depuis des siècles par les principes de la religion catholique. En effet, dans l'épisode de la création de l'homme et de la femme, le mythe d'Adam et Eve, la femme est jugée comme étant le fruit du péché, le symbole de la tentation qui nous condamne tous à une vie de travail au lieu d'une existence paradisiaque. Or, Ana María Mata Lara explique que ce préjugé est fondé par les besoins sociopolitiques de l'époque qui refusent de voir une femme au pouvoir. Les clercs de cette période prêchent contre la femme qui doit accomplir la volonté de Dieu afin d'obtenir une rédemption de la part du Père. Ce mythe serait

---

<sup>235</sup> Consejo Nacional de Sección Femenina

<sup>236</sup> Pastor, M.I., *op. cit.*, 1984, p.23 « Las falangistas, mostrándose más mujer y más cristianas de día a día, en "Auxilio Social", en "Frentes y Hospitales", en la "Hermandad de la Ciudad y el Campo" en todas las Secciones. Y las milicianas, haciéndose más horrendamente hombrunas y convirtiendo los campamentos rojos en burdeles. »

<sup>237</sup> Mata Lara, A.M., Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.175.

intentionnellement mal interprété. Effectivement, au lieu de voir la femme comme un être intelligent qui ne mord pas la pomme mais qui a de la curiosité pour le monde qui l'entoure, elle est jugée coupable, tout comme le sont les femmes de la Seconde République espagnole, et est ainsi réduite au statut d'objet de plaisir et de reproduction pour les hommes.

Par conséquent, ce serait à partir de cette idéologie erronée que se serait forgé le destin de la femme au cours des siècles, et que le machisme aurait pris ses racines. Si nous connaissons l'Italie comme l'un des pays européens les plus machistes, notamment depuis la période mussoliniste, nous devons reconnaître que l'Espagne rejoint les principes utilisés dans la botte italienne. Begoña Prieto Peral<sup>238</sup> insiste sur le fait que le régime nazi aussi repose sur un système machiste où la femme doit être fidèle à son époux. Face à cette philosophie dévalorisante pour les femmes, il naît un nouveau symbole féminin : l'image de la mère. María Inmaculada Pastor parle d'une véritable mythification<sup>239</sup> de ce statut social. La reproduction et l'éducation machiste des enfants mâles sont généralement gérées par les mères qui effectuent ainsi leur rôle social principal – comme nous pouvons le noter dans le film *Raza* de José Luis Saenz de Heredia<sup>240</sup> –, c'est pourquoi il est important qu'elles adhèrent fermement à cette idéologie, ou mieux encore, qu'elles ne la comprennent pas :

La femme est vue dans les années d'après-guerre comme un être-instrument de l'Etat pour reproduire à double niveau, biologique et idéologique, l'espèce, la "race"<sup>241</sup>.

Outre cette dévalorisation en tant qu'être humain elle est aussi dépréciée du point de vue social, en effet, la républicaine est exploitée par des associations de femmes convaincues des bienfaits du Franquisme. María Inmaculada Pastor met l'accent sur l'un des abus pratiqué par le Conseil National de Section Féminine, qui prononce en 1943 :

on insiste sur la nécessité d'intensifier le travail de la femme dans l'engrenage du Service Social, en amplifiant le nombre de femmes obligées à le réaliser et en distinguant leur degré d'utilité à base de leur double rentabilité économique – profit gratuit de la main d'œuvre féminine dans des lieux de travail de responsabilité étatique – et idéologique, puisqu'en même

---

<sup>238</sup> Prieto Peral, B., Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996.

<sup>239</sup> Pastor, M.I., *op. cit.*, 1984, p.15 «*la mitificación de la madre* »

<sup>240</sup> Saenz de Heredia, J.L., *Raza*, 1941: film « culte » sous le Franquisme, dont le scénario a été écrit par Franco lui-même.

<sup>241</sup> Pastor, M.I., *op. cit.*, 1984, p.15 «*La mujer es vista en los años de postguerra como un ser-instrumento del Estado para reproducir a un doble nivel, biológico e ideológico, la especie, la "raza" »*

temps la femme remplissait des tâches pour l'Etat elle était aussi objet d'une instruction adéquate "national-syndicaliste, religieuse et casanière"<sup>242</sup>.

Si l'exploitation des détenues républicaines n'est pas suffisante pour satisfaire les besoins de l'Etat, les femmes franquistes complètent leur travail s'alignant ainsi aux valeurs prônées par la dictature. Dans cette prison machiste, María Inmaculada Pastor indique que les femmes sont classifiées en trois catégories sociales :

les ouvrières, les étudiantes universitaires et celles qui accomplissent en général<sup>243</sup>,

la dernière inoffensive est évidemment celle qui est considérée comme la plus appropriée au Franquisme, puisque les deux autres, ayant accès à l'instruction et vivant dans une atmosphère ouvrière – d'où prennent leur origine les mouvements sociaux de la première moitié du siècle –, elles sont perçues comme des êtres dangereux. D'ailleurs Ney Bensadon évoque les bénéfices que tirent les tyrans en effaçant la gente féminine du panorama sociopolitique :

[c]ette structure est commode pour tout pouvoir à tendance despotique ou simplement autoritaire : ne serait-ce que par un simple calcul arithmétique puisque le nombre de sujets à gouverner est sensiblement réduit si les femmes sont exclues purement et simplement de la vie publique<sup>244</sup>.

A l'image des gardiennes de prison, les femmes de la société franquiste sont différenciées entre les « bonnes » adaptées au régime, et les « mauvaises » qui représentent un danger pour le pouvoir. Dans *L'Or des fous*<sup>245</sup> nous constatons la présence de manifestations étudiantes à plusieurs reprises, comme le craint l'Espagne franquiste quelques années auparavant, ce sont ces étudiants les activistes qui tentent de renverser la dictature grecque. D'ailleurs, à l'aube de la chute du régime des dictateurs, le narrateur relate une grande manifestation universitaire contrée par l'armée, qui débouche sur une avalanche d'arrestations et de tortures encore une fois. Soucieux de ce risque, en Espagne,

---

<sup>242</sup> *Ibid.*, p.25 « se insiste en la necesidad de intensificar el trabajo de la mujer dentro del engranaje del Servicio Social, ampliando el número de mujeres obligadas a realizarlo y resaltando su grado de utilidad en base a su doble rentabilidad económica - aprovechamiento gratuito de la mano de obra femenina en lugares de trabajo de responsabilidad estatal - e ideológica, ya que al mismo tiempo la mujer desempeñaba tareas para el Estado era también objeto de una adecuada instrucción "nacional-sindicalista, religiosa y del hogar" »

<sup>243</sup> *Ibid.*, p.26 « obreras, estudiantes universitarias y cumplidoras en general ».

<sup>244</sup> Bensadon, N., *Les droits de la femme des origines à nos jours*, 1994, p.5.

<sup>245</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.182, 245, 262.

on adapte la culture aux femmes afin qu'elles aient la sensation de recevoir une éducation alors qu'en réalité elles sont endoctrinées :

la culture était comprise comme un perfectionnement ou une forme de puissance de l' "être-femme", un être femme qui avait toujours comme point de référence les intérêts masculins<sup>246</sup>.

Au cours de ces moments d'instruction, elles apprennent en quoi consiste leur rôle de femme, ou plutôt de femme-au-foyer. Carmen Domingo mentionne une des lois instaurées par le régime selon laquelle les femmes mariées doivent obligatoirement abandonner leur travail<sup>247</sup>. Nous retrouvons cette même pratique en Italie pendant le mandat de Mussolini, ou encore en France sous Napoléon où les femmes étaient dissuadées de travailler : la régression sociale est incontestable.

Cette accumulation de lois et de principes socioreligieux favorise une annulation de la femme en tant qu'être pensant. Effectivement, si nous nous référons au célèbre « Cogito ergo sum<sup>248</sup> », les femmes ne pouvant ni penser, ni agir de façon raisonnée retournent au statut d'objet et n'ont finalement qu'une fonction reproductive<sup>249</sup> au sein de la société espagnole du XXe siècle, comme l'indique Carmen Domingo dans *Con voz y con voto*. María Inmaculada Pastor le qualifie d'« attaque frontale à la liberté de la femme comme être humain individuel<sup>250</sup> ». Nous observons d'ailleurs que le sexisme est pratiqué jusque dans les prisons où, comme nous l'avons remarqué au fur et à mesure de nos lectures, les prisonnières sont encadrées exclusivement par des femmes, tout comme les incarcérés sont surveillés par des hommes. Malgré le machisme nazi que relève cette analyste espagnole, nous ne retrouvons pas ce procédé en Allemagne, ni en U.R.S.S., du moins, dans les autobiographies et romans que nous avons étudiés, nous avons observé que les détenues sont contrôlées par des monstres provenant des deux sexes humains dans les prisons et dans les camps des régimes totalitaires.

Ainsi, suite aux différentes échelles carcérales que nous avons analysées dans les dictatures espagnole, soviétique et nazie, force est de constater que les traumatismes des victimes sont absolument transparents dans leurs témoignages. Entre les conditions de (sur)vie extrêmes, les diverses tortures, les exécutions, l'enfermement, les actes de

---

<sup>246</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.145 « *la cultura era entendida como perfeccionamiento o potenciamiento del "ser mujer", un ser mujer que tenía siempre como punto de referencia los intereses masculinos.* »

<sup>247</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.326, 327.

<sup>248</sup> Descartes, R., *Discours de la méthode*, 1637.

<sup>249</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.334.

<sup>250</sup> Pastor, M.I., *op. cit.*, 1984, p.20 « *ataque frontal a la libertad de la mujer como ser humano individual* ».

déshumanisation, la répression hors des prisons au sens propre du terme, les martyrs de ces régimes prennent la plume, et se raccrochent à l'éducation qui les a tant aidées dans les prisons – et qui continue à être un fidèle allié au sein de ces gouvernements – . C'est par cet acte consciencieux que nous assistons à une première vague littéraire d'autobiographies retraçant le quotidien dans les prisons des dictatures européennes du XXe siècle. L'écriture redevient une arme de revendication de liberté, de pensée pour les auteurs, et de didactique pour les générations à venir. Grâce à elle, les rescapées prétendent non seulement exorciser leur passé de prisonnières et continuer le combat clandestinement, mais aussi transmettre un enseignement afin que les nouvelles générations – de femmes surtout – sachent d'où elles proviennent et luttent pour des droits si difficilement acquis dans cette terrible expansion totalitariste et autoritaire européenne. Ce nouveau genre aspire à la prévention à travers le témoignage de la folie humaine qui dure durant plusieurs décennies dans certains pays européens ; elle s'étend même postérieurement à l'Asie et à l'Amérique latine.

## **Partie 3**

-

**Une littérature de militantes à futures militantes**



## Chapitre 7 – Chronologie des œuvres littéraires carcérales issues de la dictature

La littérature carcérale militante naît de l'hécatombe provoquée par les grandes dictatures du XXe siècle en Europe. Si certains romans et témoignages émergent sous ces régimes tyranniques, la majorité des œuvres n'apparaît qu'après la chute de ces despotismes et contribuent à la mémoire post-dictatoriale qui se forge dans chaque nation. Effectivement, il est intéressant de remarquer que dans la chronologie littéraire de ces ouvrages, nous pouvons tout d'abord nettement distinguer une première vague de récits rétrospectifs qui laissent place quelques années plus tard à une abondance de romans historiques reprenant le thème des carcérales et de leur calvaire sous les dictatures du XXe siècle.

### *Publications autobiographiques clandestines sous ces régimes absolutistes*

A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, nous assistons à une apparition massive de récits rétrospectifs retraçant le calvaire concentrationnaire. Parmi les œuvres principales de notre bibliographie, nous découvrons tout d'abord celle de Margarete Buber Neumann publiée en Suède en 1949, originellement intitulée *Prisonnière de Staline et d'Hitler*. Lors de la même année, cette autobiographie, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Déportée en Sibérie*, ouvre un réel débat entre les similitudes des deux grands systèmes totalitaires du vingtième siècle. Publiée successivement en Suède, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis et en France, elle retrace non seulement les horreurs du nazisme, mais aussi pour la toute première fois en Occident, elle dévoile les pratiques inhumaines soviétiques, encore inconnues dans nos pays. Grâce à sa double expérience concentrationnaire, Margarete Buber Neumann envisage une œuvre dans laquelle elle compare ces deux supplices, permettant ainsi une première mise en relation entre les horreurs non-surprenantes d'Hitler – à l'époque il affichait déjà clairement ses intentions d'éradiquer tous ceux qui n'étaient pas conformes aux normes du nazisme – et les crimes, en revanche, inattendus du stalinisme contre ses propres partisans – la politique de Staline est en effet plus sournoise, ce n'est que très tard que l'on s'aperçoit de l'ampleur des massacres exercés par le « petit père des peuples » sur le peuple soviétique y compris ses partisans. Staline étant toujours au pouvoir en 1949, son œuvre n'est évidemment pas publiée en U.R.S.S.. Parallèlement, Evguénia Guinzbourg écrit une autobiographie relatant

aussi l'enfer du goulag. Cependant, elle ne commence la rédaction qu'une dizaine d'années après sa libération de la Kolyma. A partir de 1959, son ouvrage circule clandestinement en U.R.S.S., bien que Staline soit décédé depuis quelques années et que la répression soit moins intense, le bolchévisme perdure dans ce pays et empêche cette rescapée de diffuser officiellement ses mémoires. Malgré tout, elle parvient à les faire publier en Occident dès le début des années 1960, Jean-Jacques Marie nous indique dans la préface de cette œuvre :

Evguénia Guinzbourg ne pourra de son vivant faire publier *Le vertige* dans son pays ; il faudra attendre 1988, onze ans après sa mort et un an avant la chute du mur de Berlin, pour que la revue lettone de langue russe Daougava en publie les premiers extraits édités en U.R.S.S.. L'aube fut donc plus longue se lever qu'elle ne l'avait espéré<sup>251</sup>.

Quant à Carlota O'Neill, son cas est similaire, puisque comme le relate Rafael Torres dans le prologue de *Una mujer en la guerra de España*, le premier exemplaire de cet ouvrage est publié au Mexique – seul véritable auxiliaire de l'Espagne républicaine – en 1964. Effectivement, malgré les diverses rédactions de cette autobiographie (pendant la guerre, durant le Franquisme, au cours de son exil au Venezuela), elle n'est éditée en Espagne qu'en 1977, soit deux ans après la mort du dictateur. Ainsi, nous observons que ces auteurs font preuve d'une véritable préoccupation à propos des témoignages, elles essaient d'être le plus objectif possible au moment d'informer les générations à venir de leur passé de torturées. Si certains peuvent penser que nous nous confrontons à une écriture de femmes, de mères plus exactement, Victoria Sau, spécialiste en littérature féminine, affirme dans *Ser una mujer: el fin de una imagen tradicional* qu'elle ne discerne pas de style propre à l'écriture des femmes. Par conséquent, malgré l'instinct maternel qui pourrait nous porter à croire que les femmes sont plus soucieuses que les hommes de l'avenir de leurs enfants, il n'en est rien. En effet, l'homme est tout aussi conscient du besoin de documenter et d'instruire ses successeurs pour préserver l'humain.

Cette inquiétude semble se traduire entre-autre par l'empressement des auteurs à retranscrire leurs mésaventures. Par exemple, Carlota O'Neill confesse, dans une introduction postérieure à son autobiographie, son insistance à réécrire à plusieurs reprises son témoignage, ceci même dix ans après la fin de son supplice :

---

<sup>251</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.10.

Le temps est passé et j'ai de nouveau senti l'inquiétude de le reconstruire. C'était comme un ordre qui m'inquiétait. Qui m'obligeait<sup>252</sup>.

Elle relate la destruction des premières versions ainsi que la prise de notes de son œuvre avant de l'anéantir, elle a déjà l'intention de la rétablir dans un futur. Margarete Buber-Neumann aussi ressent ce besoin comme nous le découvrons dans la préface de *Déportée en Sibérie*. De ce fait, elle éternise ses souvenirs en les transposant noir sur blanc en 1949, allégeant ainsi son fardeau personnel, informant ses proches, et comme nous l'avons déjà remarqué, déclenchant un débat historico-philosophique sur les totalitarismes. Par le biais de cette dévotion précoce à la littérature, les auteurs aspirent certainement à atteindre un degré d'objectivité et d'authenticité majeur ; d'ailleurs Arthur Koestler exprime ce souci de fidélité dans son œuvre autobiographique *Dialogue avec la mort*, dont il affirme avoir rédigé une partie en prison :

je réussis, alors que les faits étaient encore présents dans ma mémoire, à reconstituer aussi exactement que possible, et à sortir clandestinement de la prison cette seconde version<sup>253</sup>.

Si l'objectivité est difficilement accessible dans le genre autobiographique, l'authenticité en revanche, est atteinte. Neus Catalá déclare :

Un nom, et même une date, font peut-être défaut, mais les faits sont les faits, dans leur essence et dans leur authenticité<sup>254</sup>.

Pour sa part, Sébastien Hubier – enseignant chercheur spécialisé en littératures rétrospectives – déclare que :

[L]es différents « je » de l'autobiographie complexifient l'approche objective, car la première personne « renvoie tantôt à celui qu'était l'énonciateur autrefois, dont il subit l'histoire, dont il évalue les transformations, et dont il juge l'évolution ; tantôt à ce qu'il est devenu, maintenant qu'il est narrateur et non plus seulement un personnage<sup>255</sup>.

A travers cette réflexion, il clarifie la prédisposition de l'autobiographie à s'éloigner des vérités. Or, il reconnaît que cette caractéristique est bien souvent involontaire de la part des autobiographes qui cherchent au contraire à atteindre cette objectivité rendue inaccessible par le temps qui s'est écoulé entre le moment de

---

<sup>252</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.19 « *Pasó el tiempo y volví a sentir la desazón de reconstruirlo. Era como un mandato que me desasosegaba. Que me obligaba.* »

<sup>253</sup> Koestler, A., *op. cit.*, 1993, p.35.

<sup>254</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.13.

<sup>255</sup> HUBIER, S., *Littératures intimes: Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, 2005.

l'énonciation et celui de l'énoncé. Par conséquent, Sébastien Hubier déclare, au sujet des autobiographies, que :

leur rapport à la réalité référentielle n'existe que par le biais de l'écriture et des prétendues vérités qu'elles énoncent sont donc toujours trompeuses. Partant, elles seraient inévitablement insincères. Ce qui ne signifie nullement qu'elles ne puissent être authentiques<sup>256</sup>.

Ceci est d'autant plus vrai dans les ouvrages parus peu de temps après ces évènements historiques. Effectivement, les souvenirs sont plus récents ce qui permet des témoignages abondamment détaillés. Malgré les efforts de Carlota O'Neill qui ambitionne aussi l'objectivité, elle cherche à s'approcher le plus possible de la Vérité, mais elle se heurte à la théorie avancée par Monsieur Hubier. Rafael Torres, auteur de la préface de *Una mujer en la guerra de España*, nourrit les intentions de l'autobiographe espagnole en intitulant cette introduction « La réimplantation de la vérité<sup>257</sup> ». A travers ce procédé déterminatif, il met en évidence le désir de Carlota O'Neill. Dans le titre choisi pour son œuvre, Carlota O'Neill fait déjà preuve de sa tentative d'impartialité. En effet, grâce à l'utilisation du déterminant indéfini « une » devant le substantif « femme », l'auteur signale qu'elle cherche à offrir un panorama des conditions des femmes en général dans la Guerre Civile Espagnole, qu'elle n'est pas un cas isolé. En tout état de cause, cette généralité s'oppose aux deux articles définis utilisés par Rafael Torres « La réimplantation de la vérité ». Au moyen de cette précision subtile, il indique dès le prologue que ce que nous nous apprêtons à lire est la Vérité historique au sens empirique du terme. Ainsi, le témoignage de Carlota O'Neill devrait être considéré comme incontestable, les interprétations ne devraient donc pas avoir lieu d'être. Parallèlement, Albert Béguin se basant plus sur l'humain que sur la théorie littéraire déclare dans la postface de *Déportée en Sibérie* que malgré tout « on a le devoir de lui faire confiance<sup>258</sup> ». Pour Evguénia Guinzbourg, Jean-Jacques Marie indique, dans la préface de l'œuvre *Le Vertige*, qu'elle cherche simplement à reconstituer son existence pour mieux la comprendre, or ce jeu de reconstruction la mène à analyser son histoire dévastée par le cours de l'Histoire :

Elle témoigne de son expérience personnelle sans aspirer à faire œuvre d'historien. [...] L'un des multiples centres d'intérêt du livre est en effet qu'Evguénia Guinzbourg cherche à reconstituer les étapes d'une existence qui prend valeur de symbole historique par la

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p.110

<sup>257</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.11 « *El reimplante de la verdad* »

<sup>258</sup> Buber-Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.328

coïncidence entre son destin personnel et certaines grandes dates de l'histoire intérieure de l'U.R.S.S.<sup>259</sup>.

L'objectif principal ne résidant pas dans la dénonciation des pratiques soviétiques, en tant que lecteurs, nous nous acceptons plus facilement le récit de l'auteur. Toutefois, bien que l'Histoire politique ne soit à la base qu'une toile de fond, nous nous rendons compte tout au long de la lecture qu'elle est en réalité le moteur de cet ouvrage autobiographique.

De plus, afin de renforcer l'effet de sincérité, nous remarquons dans chaque autobiographie que leurs auteurs s'attardent à relater des anecdotes personnelles qui font parfois office d'aveux. Pour illustrer cette dimension confessionnelle, nous avons choisi deux passages relatés par Evguénia Guinzbourg, dans *Le Vertige*, qui mettent parfaitement l'accent sur l'honnêteté de l'auteur envers son lecteur :

pour être pleinement logique et honnête, je n'aurais pas dû accepter les beignets préparés avec la farine destinée à rendre plus épaisse la lavasse des déportés. Mais je n'étais pas capable de vaincre à ce point ma faim. Me consolant par des sophismes qui servaient d'excuse à ma lâcheté (Achmet, de toute manière, ne donnerait jamais cette farine aux mourants), j'emportais la nourriture<sup>260</sup>,

ou lors de la condamnation de son propre bourreau :

Je me reprochais ma conduite. Pourquoi m'étais-je laissée emporter par cette réaction de vengeance mesquine ? Pourquoi avais-je voulu qu'on lui dise mon nom ? Pourquoi avoir envenimé son dernier morceau de pain ? Cela n'était pas juste. Dans cet enfer, nous avions tous assez payé. Même le major réglait son compte par la mort, et quelle mort !<sup>261</sup>

Outre sa dimension purgatoire, l'écriture devient un moyen de se livrer au lecteur, l'intermédiaire entre la thérapie de l'auteur, une thérapie basée sur la catharsis par l'écriture, et la prise de conscience du lecteur qui se laisse peu à peu convaincre face à la compassion et à la persuasion qu'il ressent généralement à la lecture. Effectivement, au-delà de la catharsis, Sébastien Hubier affirme que l'écriture littéraire devient comme une sorte de confiance que l'auteur adresserait directement à son lecteur. La dimension confidentielle peut flatter le lecteur et l'amener à développer une sorte d'admiration pour son mentor. Or, au moment où le lecteur éprouve des sentiments – qu'ils soient positifs ou

---

<sup>259</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.2.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p.429.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p.435.

négatifs – pour l’auteur, nous pouvons considérer qu’un lien s’établit entre eux. Cette jonction spirituelle s’avère fondamentale si l’auteur prétend donner une leçon au lectorat. A ce propos, Carlota O’Neill développe une manière peu commune de capter l’attention de son lecteur, l’interpellation ; il est vrai qu’à plusieurs reprises, et ceci dès le « commencement », elle s’adresse directement à lui :

m’en remettant à ta bonne volonté, lecteur ami ou “indifférent”<sup>262</sup>

Cette attitude permet non seulement de maintenir le lectorat plus attentif au récit, mais aussi, une fois de plus, d’amplifier la proximité auteur-lecteur, pédagogue-disciple.

En outre, dans les autobiographies que nous étudions, nous remarquons que la narration est effectuée au présent et au passé composé contrairement aux récits classiques qui requièrent le passé simple. La domination du passé composé s’explique par cette perpétuelle sensation de proximité entre le passé et le présent des auteurs. Il n’est jamais vraiment révolu, ni dans leur esprit, ni dans le monde en général qui, désespérément et inlassablement, finit par répéter les mêmes actes de barbarie comme nous pouvons l’observer tout au long de l’Histoire. Giuliana di Febo affirme que ce lien temporel est indispensable : « Il faut récupérer le passé pour comprendre le présent.<sup>263</sup> » C’est pourquoi, nous ne sommes pas surpris lorsque nous découvrons, dans la préface rédigée par Evguénia Guinzbourg, une ferme volonté de transmettre un enseignement à partir de son expérience, même si à la base elle l’écrit pour elle-même :

J’ai essayé d’imprimer chaque chose dans ma mémoire, en espérant pouvoir un jour tout raconter à des personnes honnêtes, à de vrais communistes qui certainement, tôt ou tard, voudraient m’écouter<sup>264</sup>.

Notons évidemment, que c’est grâce à ces écrivains audacieux que nous découvrons tout d’abord le véritable quotidien intracarcéral et extracarcéral des régimes totalitaires et autoritaires européens du XXe siècle. Même si l’objectivité de leurs œuvres est discutable, ces dernières permettent une connaissance authentique de faits historiques censurés pendant de longues années par les gouvernements suivants. En Espagne par exemple, malgré la mort du dictateur en 1975, l’enseignement de la Guerre Civile et du Franquisme n’arrive que plus de vingt ans après dans les programmes scolaires. Bien que

---

<sup>262</sup> O’Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.20 « *encomendándome a tu buena voluntad, lector amigo o “indiferente”* ».

<sup>263</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.6 « *Hay que recuperar el pasado para comprender el presente.* »

<sup>264</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.7.

l'amnistie nationale décrétée par la politique de la Transition favorise une évolution relativement pacifique de la politique espagnole, en faisant abstraction des rancœurs ainsi que des rôles joués par chaque individu sous la dictature afin de ne pas replonger le pays dans un nouveau conflit sanglant, cette « politique de l'oubli » est si bien appliquée, que nous nous retrouvons face à une génération de citoyens qui ne peuvent tirer de leçons du passé qu'à partir de quelques anecdotes encore présentes et racontées dans les familles. Si l'éducation et les manuels scolaires ne mentionnent à aucun moment cette période de l'Histoire espagnole, les plus érudits se réfugient dans la lecture d'œuvres littéraires et de témoignages, qui commencent enfin à émerger dans les pays victimes de ces dictatures. Ainsi ils découvrent par le biais de cet art, une façon de combler le vide laissé par l'instruction historique pratiquée dans les écoles jusqu'aux années 1990, du moins en Espagne. María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira soulignent d'ailleurs :

Nous savons que la parole nue est porteuse de sa propre histoire comme symbole et véhicule de communication et qu'elle se convertit en médiatrice d'une histoire profonde qui illumine les fentes les moins connus de la société<sup>265</sup>.

Le rôle de « victime et d'observateur<sup>266</sup> », joué par ces autobiographes au cœur des conflits et des dictatures européennes, offre la possibilité de donner jour à une littérature intime considérablement influencée par l'Histoire qui permet d'ailleurs de tirer des conclusions historiques plus rapidement comme le souligne la préface de *Déportée en Sibérie* :

Nous savons aujourd'hui que onze peuples européens furent alors privés, pour plus de quatre décennies, de liberté politique, économique, individuelle et intellectuelle<sup>267</sup>.

L'autobiographie historique prend ainsi une envergure collective. En effet, contrairement à l'autobiographie « classique » comme *Les confessions* de Rousseau, plus qu'une rencontre avec soi-même, l'auteur partage son expérience ainsi que celle de milliers d'autres victimes, Graciela Geller traduit cette universalité :

---

<sup>265</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.132 « *Sabemos que la palabra desnuda es portadora de su propia historia como símbolo y vehículo de comunicación y que se convierte en mediadora de una historia profunda que ilumina los resquicios menos conocidos de la sociedad.* »

<sup>266</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.7.

<sup>267</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.11.

L'histoire de cette femme, de ces femmes, c'est la mienne. C'est la tienne, bien que tu vives à Malaga. Ou à Lima, Moscou, Tokyo. Les Ford Falcon verts se sont détenus devant ta maison, tu te souviens? Vous êtes sorties avec des pancartes sur la Plaza de Mayo à réclamer pour vos enfants et petits-enfants disparus. Vous aussi ils vous ont attachées à grande table les yeux bandés. Et tu parleras de cela. Et tu écriras, María José. Pour que les autres parlent et écrivent et diffusent. Seulement alors nous accoucherons de notre douleur. Il n'y aura pas de cancer dans les seins des survivantes, ni de pus dans leur cœur. [...] Nous traverserons tout le labyrinthe de la peur. Il n'y a pas d'autre manière d'émerger. Tu as téléphoné pour que je m'occupe de la femme dans la dernière dictature militaire argentine. Pour cela, j'ai dû aborder toutes les portes de l'enfer et me permettre la désolation. Chaque ligne a été écrite avec des morceaux de mes artères pulvérisées en chants d'agonie. Mais tu vois. J'ai marqué les événements comme des empreintes digitales. Et de ce funeste fascicule je suis sortie nouvelle, libre, assumée, véritable. J'ai compris – enfin – qu'on ne peut pas arriver au jour sans passer par la nuit qui lui correspond<sup>268</sup>.

Même si Carlota O'Neill, ou encore Evguénia Guinzbourg, ne se présentent pas comme des pédagogues dans leurs œuvres, force est de considérer la valeur universelle et préventive de leurs témoignages, tout comme de celui rapporté par Graciela Geller. Par conséquent, nous pouvons peut-être nous risquer à envisager l'autobiographie post-carcérale et post-dictatoriale comme une nouvelle catégorie dans l'ensemble des littératures intimes, qui conserve la dimension cathartique, et qui, de surcroît s'oriente volontairement ou involontairement vers une visée beaucoup plus didactique que les autobiographies « traditionnelles ».

Par ailleurs, dans les littératures intimes, nous retrouvons aussi le genre des témoignages comme l'illustre l'œuvre de Neus Catalá *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*. Dans cet ouvrage, l'auteur catalane définit d'emblée le double objectif de sa publication : rendre hommage aux résistantes et procurer un enseignement aux futures militantes. De ce fait, elle revendique dès le début l'absence d'objectivité mais, en revanche, une réelle entité authentique dans ces différentes manifestations des mémoires individuelles qui forment finalement une mémoire collective.

---

<sup>268</sup> Geller, G., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.249 « *La historia de esa mujer, de esas mujeres, es la mía. Es la tuya, aunque vivas en Málaga. O en Lima, Moscú, Tokio. Frente a tu casa se detuvieron los Ford Falcon verdes, ¿recordas? Vos saliste con pancartas a la Plaza de Mayo a reclamar por tus hijos y nietos desaparecidos. A vos te ataron a una mesa con los ojos vendados. Y hablarás sobre esto. Y escribirás, María José. Para que otros hablen y escriban y difundan. Sólo entonces pariremos el dolor. No habrá cánceres en las mamas de las sobrevivientes, ni pus en sus corazones. [...] Atravesaremos todo el laberinto del miedo. No hay otra manera de emerger. Has telefonado para que me ocupe de la mujer en la última dictadura militar argentina. Para ello, tuve que abordar todas las puertas del infierno y permitirme la desolación. Cada renglón fue escrito con pedazos de mis arterias pulverizadas en cantos de agonía. Pero ya ves. Fui marcando los hitos como huellas digitales. Y de esta aciaga entrega he salido nueva, libre, asumida, verdadera. Entendí – por fin – que no se puede llegar al día sin pasar por la noche que le corresponde. »*



Ceci dit, malgré les avantages du genre autobiographique, Manuel Alberca indique que l'autobiographie n'est pas considérée comme une œuvre littéraire à part entière mais plutôt comme une sorte de récit de soi que chacun pourrait faire, c'est pourquoi différents auteurs optent préférentiellement pour l'autofiction, afin de transcender l'individu par la littérature et d'offrir à celle-ci une valeur littéraire dont elle serait dépourvue. Jorge Semprun justifie d'ailleurs cette théorie dans *Adieu, vive clarté...* où il écrit que :

les romans ne sont pas la vraie vie : ils sont bien plus que cela<sup>269</sup>.

Ainsi, de longues années après la chute des régimes dictatoriaux et les écritures clandestines de nos auteurs, une nouvelle génération d'écrivains donne naissance à de nombreux romans historiques ayant pour thème l'expérience carcérale dans les dictatures du siècle précédent.

### ***Publications écrites officielles***

En réalité, il est intéressant de remarquer que nous distinguons deux vagues d'œuvres romanesques qui abordent, pour la première la menace dictatoriale et ses présumés conséquences, pour la seconde le récit des épreuves endurées pendant ces régimes absolutistes.

### **Publications pendant la dictature à l'étranger**

Tout d'abord, nous pouvons nous pencher sur le cas de ces écrivains combattants et militants étrangers qui œuvrent pour la Seconde République Espagnole. Le premier d'entre eux qui figure dans notre bibliographie est un illustre auteur français, il s'agit d'André Malraux. Volontaire et présent sur le front espagnol au début de la Guerre Civile, à son retour en France, il décide de poursuivre la lutte à travers l'écriture, c'est la naissance du roman *L'Espoir*. Dans cette épopée républicaine, la plume devient le fusil de Malraux, il y expose, à travers le personnage de Ximénès, que peu importe le parti politique des combattants et qu'ils soient socialistes, communistes ou anarchistes, ce qui est primordial c'est la lutte antifasciste. Or, dans un roman autobiographique intitulé *Hommage à la Catalogne* qu'il publie en anglais quelques mois après *L'Espoir* de Malraux, George Orwell divulgue le manque de cohésion entre les partis de gauche et dénonce l'extrême défaillance

---

<sup>269</sup> Semprun J., *op. cit.*, 1998, p. 53.

des armes fournies par l'Union Soviétique. Il nous laisse déjà entrevoir une trahison de la part des auxiliaires soviétiques, cette félonie devient complètement transparente dans l'autobiographie, bien plus tardive, de Sygmunt Stein *Ma guerre d'Espagne brigades internationales : la fin d'un mythe*. Ces écrits publiés à l'étranger visent à faire prendre conscience au reste de l'Europe de ce qui se passe en Espagne. En plus de chercher un soutien de la part de leur gouvernement, appui qu'ils savent perdu d'avance, ces auteurs-combattants prétendent mettre en garde des dangers qui pèsent sur l'Europe si le fascisme gagne la guerre dans la péninsule ibérique. Afin de mettre l'accent sur la gravité de la situation, Malraux a recours à des termes extrêmes. García par exemple – qui selon Jeanine Moussuz-Lavau dans *André Malraux, qui êtes-vous ?* incarne l'intellectuel progressiste – déclare « Notre modeste fonction monsieur Magnin, c'est d'organiser l'Apocalypse... » D'ailleurs, c'est cette déclaration qui amorce la deuxième sous-partie de « L'illusion lyrique », à laquelle Malraux donne pour titre « Exercice de l'Apocalypse ». Ainsi, il met l'accent sur cette locution pour éveiller la conscience des lecteurs de cette époque et les inviter à prendre les armes à leur tour. Ce terrible vocable, nous le retrouvons aussi dans l'autobiographie *Una mujer en la guerra de España*, dans laquelle Carlota O'Neill parle d'un « Cri d'apocalypse<sup>270</sup> » ou encore, dans *Dialogue avec la mort* d'Arthur Koestler où il conclut son œuvre en parlant « d'Apocalypse européenne, dont l'Espagne a été le prélude<sup>271</sup> ». Après un séjour à Mallorca pendant le conflit espagnol, Georges Bernanos, quant à lui, décide aussi de prendre la plume. Il publie un essai : *Les grands cimetières sous la lune*. Individu plutôt conservateur, il est indigné par le comportement de l'Eglise et des Nationalistes, il évoque alors la folie des massacres entrepris par ces deux futurs piliers du Franquisme. En outre, il lance une discussion sur la justification des montées des totalitarismes en Europe, à travers ce débat il s'adresse directement à Hitler en l'avertissant des éventuelles conséquences de ses actes. Il semble en effet procéder à une sorte de discours concessionnel, dans lequel il feint d'abord d'accepter les premières intentions du dictateur pour mieux lui indiquer ensuite que le résultat ne sera pas celui qu'il espère :

Cher M. Hitler, l'espèce d'héroïsme que vous forgez dans vos forges est de bon acier, nous ne le nions pas. Mais c'est un héroïsme sans honneur, parce qu'il est sans justice. Cela ne vous apparaît pas encore, car vous êtes en train de dissiper les réserves de l'honneur allemand, de l'honneur des libres hommes allemands. L'idée totalitaire est encore servie librement par des hommes libres. Leurs petits-fils ne connaîtront plus que la discipline totalitaire. Alors les meilleurs d'entre les vôtres tourneront leurs yeux vers nous, ils nous envieront, fuissions-nous

---

<sup>270</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2007, p.29 « Grito de apocalipsis ».

<sup>271</sup> Koestler, A., *op. cit.*, 1993, p.259.

vaincus et désarmés. Cela n'est pas du tout simple vue de l'esprit, cher monsieur Hitler. Vous êtes justement fier de vos soldats. Le moment approche où vous n'aurez plus que des mercenaires, travaillant à la tâche. La guerre abjecte, la guerre impie par laquelle vous prétendez dominer le monde n'est déjà plus une guerre de guerriers. Elle avilira profondément les consciences au lieu d'être l'école de l'héroïsme elle sera celle de la lâcheté<sup>272</sup>.

Grâce à ce discours datant d'avant la Seconde Guerre Mondiale, Georges Bernanos se positionne non seulement en tant que philosophe, mais aussi en tant que visionnaire. Bien des années plus tard, Neus Catalá reprend ce procédé d'apostrophe afin de dénoncer l'un des plus grands tortionnaires nazis :

Toi, un des gros « dindons » du régime hitlérien, plein de décorations, lustré et pimpant, myope et monstrueux, en ces temps-là tu te croyais fort, invincible, mais nous (qui n'allions peut-être pas le voir) savions que nous avions gagné la grande bataille contre la mort et nous nous sentions plus fortes que toi. Toi, avec comme emblème celui des pirates. [...] Toi, qui as fait disparaître des millions d'hommes et de femmes de l'Europe entière<sup>273</sup>.

Les formes sont bien moins respectées que dans le discours de Bernanos, en effet, en ayant recours au tutoiement, elle affirme non seulement sa supériorité, son irrespect vis-à-vis de ce bourreau ; mais aussi, il nous semble qu'elle lui parle en face à face, c'est comme si elle le ramenait à la vie le temps d'un paragraphe par le biais de l'écriture et elle pouvait enfin lui faire part du fond de sa pensée, et de celle de milliers d'autres victimes. La familiarité de Catalá qui s'oppose à la diplomatie de Bernanos est remarquable. Cependant si Bernanos avait fait l'objet de tortures similaires à celles subies par Neus Catalá, son discours ne serait peut-être pas aussi formel et respectueux.

Par ailleurs, nous constatons que dans la littérature occidentale la dénonciation de la politique soviétique passe plus inaperçue que celle du nazisme, car tout comme dans son propre pays, Staline maquille ingénieusement sa déloyauté en fournissant des armes et des soldats à l'Espagne républicaine. De cette manière, le sabotage n'est pas le centre des préoccupations des futurs vaincus qui sont déjà au comble de l'inquiétude face à l'avancée des Nationalistes et à leur propre désunion. Toutefois, Sygmunt Stein décide de publier un ouvrage qui voit le jour en 1956, dévoilant « les trahisons surnoisées dont était capable Staline<sup>274</sup> ». Il explique dans l'avant-propos de son œuvre que le hasard voudra que cette publication coïncide avec une déclaration de Nikita Khrouchtchev dans laquelle il

---

<sup>272</sup> Bernanos, G., *op. cit.*, 1938, p.302.

<sup>273</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.41.

<sup>274</sup> Stein, S., *op. cit.*, 2012, p.10.

reconnaît les atrocités et les manipulations dont Staline a usé tout au long de son despotisme.

Cependant, la littérature n'est évidemment pas l'unique art qui déclare la guerre au fascisme. En effet, André Malraux adapte *L'Espoir* au cinéma. Cependant, bien que les villes républicaines aient usé du septième art pour faire de la propagande et dénoncer l'ennemi, au moment où Malraux souhaite projeter *Sierra de Teruel*, l'adaptation audiovisuelle de *L'Espoir*, dans les cinémas espagnols, la majorité des villes républicaines sont déjà tombées entre les mains des Phalangistes. Egalement en France, la Seconde Guerre Mondiale éclate et les nazis tentent de faire disparaître toutes les copies de ce film. Fort heureusement, l'une d'entre elles est sauvée par inadvertance. Néanmoins, nous devons attendre 1986 pour assister à la première projection de ce film. Dans *Sierra de Teruel*, Malraux retrace en réalité la dernière partie de *L'Espoir*, dans laquelle il met en scène des soldats de différentes nationalités, pour prouver que parmi les français, les anglais, ou même les italiens et les allemands, nous trouvons des hommes prêts à se sacrifier pour de justes causes. Via cette mise en scène, il prétend non seulement anéantir les généralités selon lesquelles tous les italiens seraient des fascistes, tous les allemands seraient des nazis et tous les français ainsi que les britanniques feraient office de lâches, mais aussi, terminer sur une note positive afin d'encourager les miliciens et les brigades à poursuivre la lutte pour la République.

Ainsi, nous remarquons que de nombreux ouvrages littéraires militants sont publiés à l'étranger, le régime dictatorial pratiquant une censure absolue. Même une fois la guerre terminée, nous observons des publications étrangères retraçant le courageux quotidien des maquisards, *Pour qui sonne le glas* d'Ernest Hemingway en est un exemple. Le ton utilisé est inévitablement plus défaitiste que dans *L'Espoir*, cela s'explique probablement par une publication postérieure au dénouement de la guerre. Quoiqu'il en soit, nous nous voyons obligé de souligner qu'au sein des dictatures, il ne faut pas attendre la chute de ces régimes, mais bien des décennies encore, avant de voir apparaître une littérature mémorielle.

### **Publications post-dictatoriales**

En effet, nous constatons que malgré la chute des dictatures, un certain laps de temps s'écoule avant de découvrir une nouvelle vague littéraire abordant le lourd passé de chaque pays. L'historien Julián Casanova, spécialisé en histoire contemporaine espagnole,

affirme qu'un temps de silence est nécessaire après chaque absolutisme. La durée de ce silence est variable selon les pays, en effet, en Espagne comme en U.R.S.S., Franco et Staline ne sont pas détrônés, ils décèdent tous deux de mort naturelle après avoir exercé une répression sur leurs peuples pendant plusieurs décennies ; alors qu'en Allemagne ou en Italie les dictateurs sont renversés, ce qui permet au peuple un « deuil » plus court de cette période. En effet, en plus de subir une politique répressive plus courte que les deux autres dictatures que nous venons de mentionner, les peuples allemand et italien assimilent plus rapidement le rôle qu'ils se sont vu forcés à jouer des années durant. Dans le cas des italiens, ils s'enorgueillissent d'avoir eux-mêmes destitué et sacrifié leur despote. Ainsi, ces peuples reprennent de l'assurance plus rapidement, ce qui favorise le développement de la mémoire historico-littéraire. En U.R.S.S. et en Espagne en revanche, il n'en va pas de même, ainsi pour les pays soviétiques la chute du mur de Berlin est un évènement fondamental à partir duquel émergent les premiers romans ayant pour thème le goulag ainsi que l'emprisonnement, les tortures, qui vont de pair avec la situation. Julián Casanova, au cours d'une conférence intitulée *Représentations culturelles de la Guerre Civile en Aragon*<sup>275</sup>, affirme que :

on commence à étudier la répression sur les vaincus de la Guerre Civile seulement en 1985, et cela devient à la mode dans les années 1990<sup>276</sup>.

D'ailleurs, pendant des années-là, l'Espagne connaît un essor de littérature moins réaliste, il y a une volonté réelle, un besoin, de s'éloigner du quotidien et du passé douloureux.

Or, dans la liste des œuvres non-exhaustive dressée dans notre bibliographie, si nous observons les dates de publications des ouvrages que nous avons utilisés, nous remarquons de nombreuses études effectuées par des espagnoles entre 1984 et 2009. Les romans, eux, ne semblent abondants qu'à partir de l'entrée dans le nouveau millénaire. Du point de vue analytique, nous rencontrons déjà quelques ouvrages étrangers traitant le thème des femmes sous le Franquisme à partir de la fin des années 1970 avec Géraldine Scanlon par exemple, ou encore Giuliana di Febo. Ainsi, nous pouvons conclure que du point de vue romanesque comme analytique l'étranger se présente comme précurseur par

---

<sup>275</sup> *Representaciones culturales de la Guerra Civil en Aragón*, Université de Saragosse, le 21/03/2013

<sup>276</sup> Casanova, J. « *se empieza a estudiar la represión sobre los vencidos de la Guerra Civil sólo en 1985 y se pone de moda en los años 90* ».

rapport à l'Espagne, qui elle, a besoin d'abord de répit avant de se replonger dans les témoignages de quarante ans de dictature.

Si au début des années 2000 les romans historiques qui abordent le thème des femmes dans la Guerre Civile et sous le Franquisme sont nombreux à émerger, nous pouvons nous demander si au-delà d'un « effet de mode », il ne s'agirait pas plutôt d'une frustration comblée par la littérature. Effectivement, suite à cette carence d'éducation historique, nous avons la sensation que cette littérature explose pourvoyant ainsi les nécessités non seulement des nouvelles générations, mais aussi des rescapés qui apprécient de ne pas tomber dans l'oubli, d'être reconnus par leur descendance après toutes les épreuves qu'ils ont endurées pour elle. De la même manière que dans l'autobiographie, le narrateur crée un lien entre le lecteur et lui, ne faisant ainsi du passé et du présent plus qu'un temps, celui du récit. Dans *La voz dormida*, cette relation entre le passé et le présent est symbolisée par l'héritage sentimental et intellectuel qu'Hortensia laisse à sa fille : l'écriture. C'est en effet dans son « cahier bleu » qu'Hortensia établit une connexion entre sa génération et celle de sa fille, l'écriture lui permet de créer un lien entre son présent, son quotidien, et celui de sa fille qui prend connaissance des mésaventures de sa mère. Le présent de sa mère représente son passé, mais c'est dans son propre présent qu'elle l'analyse et l'assimile. Carlos Fonseca quant à lui, met en relation les deux époques en incluant à son analyse historico-littéraire présente les lettres originales des treize roses ainsi que des déclarations publiques de cette année fatidique. Par conséquent, que ce soit dans les récits rétrospectifs ou dans les romans historiques, nous constatons une nécessité, un devoir même, de la part du narrateur de bâtir une passerelle temporelle avec le lecteur, afin que celui-ci soit complètement réceptif à la didactique qui lui est inculquée, c'est par le temps du récit qu'il la construit.

En France, en revanche, la population ne connaît aucun régime despotique au XXe siècle. Cependant, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, un véritable esprit de patriotisme et un culte à la Résistance s'installent dans le pays. Dix ans plus tard, le Général De Gaulle devient président français, ceci jusqu'à la fin des années 1960. Tout au long de cette période d'après-guerre, il est évidemment « mal vu » de lever le voile sur la collaboration française avec les nazis et sur les pratiques peu conventionnelles utilisées par la France sur les femmes tondues. Ainsi, nous découvrons les premiers romans témoignant

de ces actes au début des années 1980. Guy Croussy publie un roman intitulé *La tondue* cette même année. Toutefois, en vue de notre étude, nous avons choisi de travailler sur un texte écrit par une femme, c'est pourquoi nous nous attarderons plutôt sur l'œuvre de Marie de Palet portant le même titre que celle de Guy Croussy, *La tondue*. Dans ce roman, le personnage principal illustre le poids porté par les victimes sentimentales de la Libération. Contrairement à la majorité du peuple français qui recommencent à vivre, Yvette, la tondue, se souvient de la Libération comme du moment où sa vie s'effondre, elle parle des « jours sombres de la Libération<sup>277</sup> ». Effectivement, elle assimile cet événement à la perte de son grand amour et à la haine de ses compatriotes accentuée à la vue de sa tonte, ce qui engendre chez elle un profond sentiment de honte, elle est humiliée par ses semblables. Pire encore, elle a honte de dévoiler la relation amoureuse qu'elle a entretenue avec un allemand pendant l'Occupation même à sa famille. Elle a peur qu'ils la jugent, c'est pourquoi lorsque cet aveu lui échappe lors d'une conversation avec son frère elle est réellement embarrassée :

Tu me vois lui avouer que ma mère a dénoncé ses parents, que j'ai vécu avec un Allemand et que j'ai été tondue à la Libération... Oh<sup>278</sup> !

Si la tonte est un élément tabou pendant plusieurs décennies, elle commence à être utilisée dans différents arts, banalisant peu à peu ce châtiment. En 1982, elle est mise en scène dans la bande dessinée *V pour Vendetta*. Cet ouvrage adapté au cinéma en 2006 par les frères Wachowski reprend le thème de la tonte, c'est la célèbre actrice Nathalie Portman, en tant que co-protagoniste, qui incarne le personnage de la tondue. A l'image de l'idéologie phalangiste et résistante, dans *V pour Vendetta*, la tonte symbolise non seulement un châtiment, mais aussi et surtout une renaissance du personnage, une nouvelle entrée dans la vie. La jeune femme est comme rebaptisée, cette dimension est intensifiée par l'eau, la pluie qui tombe sur elle, et les images de son bourreau parallèlement purifié par le feu. Non seulement le fait de porter le thème de la tonte au cinéma sensibilise un public plus large, mais aussi l'initiative d'exposer une actrice internationale tondue permet certainement de créer un fort impact chez les téléspectateurs. Contrairement aux frères Wachowski, nous remarquons qu'en Espagne, Emilio Martínez Lázaro, le réalisateur de *Trece Rosas*, ne transpose pas au cinéma les tontes commentées dans le livre de Carlos

---

<sup>277</sup> De Palet, M., *op. cit.*, 2010, p.95.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p.226.

Fonseca. L'enjeu n'étant pas fictionnel, la thématique est peut-être plus difficilement abordable au grand écran. Ken Loach aussi, en 1995 dans *Tierra y libertad*, nous fait partager une brève apparition d'une femme tondu par les Phalangistes, il est probablement l'un des seuls réalisateurs masculins que nous avons évoqué qui aborde cette thématique féminine et féministe. Remarquons qu'actuellement nous retrouvons aussi cette thématique tortionnaire dans l'un des *Best Sellers* américains de la saga de Georges R. Martín, *Danse avec les dragons*. Le récit prend racine dans une contrée imaginaire, dans une atmosphère plutôt médiévale, dans laquelle les valeurs sociales de l'époque sont similaires à celles que nous connaissons. Evidemment, les femmes traditionnelles doivent faire preuve de fidélité envers leurs maris. Or dans cette saga, une reine profite des plaisirs luxurieux avec différents partenaires. Afin de la punir, on lui tond les cheveux. La victime étant une reine, l'exemple est d'autant plus marquant, il illustre que personne n'échappe à la sanction s'il enfreint les traditions imposées. En tout état de cause, le châtiment symbolique et humiliant de la tonte sort finalement du silence et devient ainsi un élément plus courant dans la littérature et le cinéma actuels.

Quoi qu'il en soit, nous remarquons que le thème de la tonte, en Espagne en tout cas, est exclusivement évoqué par des écrivaines. En effet, nous n'avons pas eu l'occasion de lire d'écrivains qui mentionnent les tortures endurées par les femmes que ce soit pendant la guerre ou sous le Franquisme. D'ailleurs, parmi les analystes, nous constatons que ce sont presque exclusivement des femmes qui se spécialisent dans ce domaine. Ainsi, si la vague narrative vient compléter les autobiographies et témoignages des rescapées des régimes dictatoriaux du XXe siècle, c'est probablement grâce à la conscience collective de ces victimes, mais aussi à celle de leurs progénitures inquiètes de leur sort au sein de la société, que jaillissent ces sujets dans la littérature. Victoria Sau dans *Ser una mujer: el fin de una imagen tradicional* souligne que l'on trouve trois phases psychologiques chez les femmes, ceci dès l'Antiquité :

La prise de conscience des femmes, qu'elle soit au sens collectif historico-dynamique ou au sens individuel je pense qu'elle passe par trois phases clairement reconnaissables malgré qu'à



certaines occasions une ou deux en dissimulent une autre. Ces trois phases sont celles de la victimisation, celle de la dénonciation et celle de l'action<sup>279</sup>.

Cette définition semble parfaitement illustrer la situation des autobiographes comme celles des romancières qui, en tant que victimes des différentes échelles carcérales, dénoncent finalement la situation qu'elles ont endurée et militent par l'écriture afin de servir d'exemple aux lecteurs et lectrices réceptifs à ces discours. Si Marta Segarra et Angels Carabí affirment que :

la femme doit arrêter d'être un objet pour devenir un sujet<sup>280</sup>,

c'est probablement d'abord à travers les armes au sens propre du terme, puis à travers la plume que celles-ci s'affranchissent, et participent ainsi à la dissolution du pacte d'oubli instauré dans les pays post-dictatoriaux. Elles se positionnent finalement en tant que pédagogues pour leur descendance.

---

<sup>279</sup> Sau, V., *op. cit.*, 1986, p.72 « *La toma de conciencia de las mujeres, sea en sentido colectivo histórico-dinámico sea en sentido individual pienso que pasa por tres fases claramente reconocibles a pesar de que en ocasiones una o dos solapen a otra. Estas fases son las del victimismo, la de la denuncia y la de actuación.* »

<sup>280</sup> Segarra, M., et Carabí, A., *op. cit.*, 2000, p.16 « *la mujer debe dejar de ser objeto para pasar a ser sujeto* ».

## Chapitre 8 – La littérature, une revanche sur le passé

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises, ce type de littérature comprend une dimension didactique ; or, nous devons admettre qu'elle laisse deviner aussi une nature quelque peu revancharde. En effet, cette lutte littéraire offre la possibilité aux femmes tout d'abord de revendiquer une restitution des droits acquis avant les tragiques événements conflictuels, puis de défendre le caractère exemplaire des combattantes trop souvent oubliées ou outragées par les régimes en vigueur, pour enfin prendre une revanche sur le temps qui leur a été volé en entrant dans la postérité par le biais de l'écriture.

### *Pour une identité féminine et une (ré)acquisition des droits*

#### **Identification personnelle dans l'écriture**

Dans l'objectif de récupérer leurs droits, les victimes doivent tout d'abord se retrouver elles-mêmes comme femmes, en tant qu'individus. Cette nouvelle rencontre avec elles-mêmes est fréquemment envisagée à travers l'écriture. A ce propos, Marta Segarra et Angels Carabí expliquent :

Il est nécessaire d'avoir un portrait qui ne se dilue pas dans le portrait des autres à l'heure de se refléter dans le miroir de la culture. De façon à ce que, entre miroirs et masques, la femme doive arrêter d'être un objet pour devenir un sujet, c'est-à-dire, elle doit abandonner le masque imposé et découvrir son vrai portrait face au miroir pour découvrir les clés permanentes de la carte de l'écriture. Alors seulement elle pourra le couvrir, si elle le désire, des fictions qu'elle veut imaginer pour elle-même. Elle pourra alors se lancer dans le vertige de l'écriture, se situer au seuil des mots pour être assaillie par des obsessions, des peurs et des fantasmes et le pouvoir, en dernier lieu, se voir, se dire et s'écrire. L'écriture est, sans doute, un bon miroir qui fonctionne comme une carte avec des indications perpétuelles, des graphies sur comment nous avons vécu, comment nous vivons, de quoi est-ce que nous avons rêvé et de quoi nous rêvons, qu'est-ce que nous désirons, comment on nous a imaginés et comment nous nous imaginons, comment le langage nous a attrapés et à la fois libérés<sup>281</sup>.

Ainsi l'épreuve de l'écriture devient essentielle pour (ré)acquérir une identité psychologique, c'est probablement pour cette raison que nous nous confrontons à une

---

<sup>281</sup> Segarra, M., et Carabí, A., *op. cit.*, 2000, p.16 « *Es necesario tener un rostro que no se diluya en el rostro de los otros a la hora de reflejarse en el espejo de la cultura. De modo que, entre espejos y máscaras, la mujer debe dejar de ser objeto para pasar a ser sujeto, es decir, debe abandonar la máscara impuesta y descubrir su verdadero rostro ante el espejo para descubrir las claves perennes del mapa de la escritura. Solo entonces podrá cubrirlo, si lo desea, de las ficciones que ella quiera imaginar para sí misma. Entonces podrá lanzarse al vértigo de la escritura, situarse en el umbral de las palabras para ser asaltada por obsesiones, miedos y fantasmas y poder, en última instancia, verse, decirse y escribirse. La escritura es, sin duda, un buen espejo que funciona como un mapa con indicaciones perpetuas, grafías sobre cómo hemos vivido, cómo vivimos, qué hemos soñado y soñamos, qué deseamos, cómo nos han imaginado y cómo nos imaginamos, cómo el lenguaje nos ha atrapado a la vez que liberado.* »

survenance d'écrits après ces régimes répressifs qui ont de nouveau abaissé la femme au statut de matériel, non plus d'humain. D'ailleurs, Neus Catalá souligne ce mépris envers les femmes en tant qu'individus indignes de confiance lorsqu'elle déclare :

Parce que nous sommes des femmes, nous avons rencontré des résistances de part et d'autre. Parce que nous sommes des femmes nous serons, sans aucun doute, les plus contestées et cependant, tout, absolument tout est vrai, dans les faits et gestes<sup>282</sup>.

Cette distinction paraît impensable après les années de lutte que les hommes et les femmes ont enduré côte à côte ; pourtant, les auteurs voient encore l'importance de se justifier dans l'écriture, c'est justement parce qu'elles sont des femmes, qu'elles doivent encore lutter pour obtenir une identité sociopolitique.

Par ailleurs, dans *La voz dormida*, nous pouvons observer un chapitre dans lequel toutes les actions d'Hortensia commencent par « Elle écrit<sup>283</sup> ». En effet, Hortensia laisse libre cours à ses pensées et leur donne forme dans l'écriture. C'est par le biais de la rédaction qu'elle tente d'identifier un groupe de douze jeunes filles issues des Jeunesses Socialistes Unifiées<sup>284</sup> aux Treize Roses, leur sort étant similaire. En comparant ces nouvelles martyres aux Treize Roses devenues légendaires dans le cœur des Républicains, Hortensia propulse ces jeunes femmes à un statut d'héroïnes prêtes à se sacrifier pour leurs idées. Elle rejoindra elle-même cette position peu de temps après. Parallèlement à cette attitude, Myrsini, la protagoniste du roman de Maro Douka, tente aussi de récupérer sa dignité dans l'écriture. Nous ressentons un réel besoin de justifier sa libération, elle veut démontrer qu'elle n'a jamais coopéré qu'elle est toujours restée fidèle au parti. De ce fait, nous pouvons déclarer qu'en plus d'une identité individuelle, ces femmes aspirent à une reconnaissance de leur identité comme militantes, elles prétendent (re)gagner l'identité sociopolitique qui leur avait été attribuée avant cette période apocalyptique.

### **Identification sociopolitique**

Si nous évoquions précédemment que le silence est souvent assimilé à une arme de résistance dans les prisons, María Dolores Ramos et Francisco Javier Pereira vont au-delà de cette conclusion, en effet, ils affirment :

---

<sup>282</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.13.

<sup>283</sup> Chacón, D., *op. cit.*, 2012, p.56 « *Escribe* ».

<sup>284</sup> *Juventudes Socialistas Unificadas*

[qu']entre les perdants, le silence deviendra un instrument de défense et de protection, une façon de survivre, une carapace, jusqu'à ce que surgissent d'autres voix, se profilent d'autres visages et qu'avec la parole renaisse la lutte<sup>285</sup>.

Selon ces analystes, la lutte des femmes sous le Franquisme est caractérisée par quatre étapes, à savoir :

la participation dans la guérilla jusqu'à sa fin en 1952 ; la présence dans la collectivité sociale et l'irruption des premières mobilisations féminines en 1960-1962 ; la participation dans les grèves des Asturies et la naissance du Mouvement Démocratique des Femmes en 1960-1970 ; l'irruption des organisations féministes à partir de 1970, cette étape se dynamisant depuis la mort de Franco<sup>286</sup>.

Nous conviendrons de considérer l'écriture comme une cinquième étape de ce processus combattif, tout comme l'évoque Giuliana di Febo :

Il ne faut pas oublier la contribution de nombreuses militantes dans la cause antifranquiste à travers leurs écrits, à travers la création et la collaboration dans des revues qui constituèrent un point de référence pour l'intellectualité démocratique<sup>287</sup>.

L'écrivaine et analyste italienne soulève à de nombreuses reprises l'oubli injuste des femmes, qui selon elle, ont été protagonistes au moins tout au long de cette période passée délimitée par la lutte antifasciste<sup>288</sup> ; elle souligne d'ailleurs que :

l'adhésion de la femme dans la lutte contre la dictature, loin d'être insignifiante, a embrassé diverses réalités et assumé de multiples connotations : de la prison à l'exil, de la guérilla aux usines, jusqu'aux plus récentes manifestations de féminisme<sup>289</sup>.

---

<sup>285</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.133 « *entre los perdedores, el silencio se convertirá en un instrumento de defensa y protección, una forma de sobrevivir, una coraza, hasta que surgieran otras voces, se perfilaran nuevos rostros y con la palabra renaciera la lucha.* »

<sup>286</sup> *Ibid.*, p.133 « *La participación en la guerrilla hasta el final de la misma 1952; Presencia en la colectividad social e irrupción de las primeras movilizaciones femeninas en 1962-1960; Participación en las huelgas de Asturias y nacimiento del Movimiento Democrático de Mujeres en 1960-1970; Irrupción de las organizaciones feministas a partir de 1970, dinamizándose esta etapa desde la muerte de Franco.* »

<sup>287</sup> Di Febo, G., *op. cit.*, 1979, p.72 « *No hay que olvidar la contribución de numerosas militantes a la causa antifranquista a través de sus escritos, a través de la creación y colaboración en revistas que constituyeron un punto de referencia para la intelectualidad democrática.* »

<sup>288</sup> *Ibid.*, p.6 « *reconocer que en esta etapa de nuestro pasado las mujeres, en contra de lo que se ha dicho durante muchos años, han sido protagonistas de la historia.* »

<sup>289</sup> *Ibid.*, p.12 « *la adhesión de la mujer a la lucha contra la dictadura, lejos de ser irrelevante, ha abarcado diversas realidades y asumido múltiples connotaciones: desde la cárcel al exilio, de la guerrilla a la fábrica, hasta las más recientes manifestaciones de feminismo.* »

Cet engagement féminin, contrairement à l'Italie ou la France, s'éveille de nouveau à l'aube de la Transition espagnole, les femmes prennent du recul sur les droits dont elles jouissaient pendant la Seconde République, et manifestent l'antithèse sociale provoquée par les différentes échelles pénitentiaires du national-catholicisme espagnol, et sur tout ce qu'elles ont sacrifié pour récupérer un jour ce qu'elles avaient réussi à obtenir une première fois. Giuliana Di Febo consacre la deuxième partie de son œuvre aux réussites et à l'acquisition des droits pour et par les femmes pendant les années de la Transition. Elle déclare :

La nouvelle étape démocratique que nous débutons, doit récupérer tout le patrimoine de l'étape antérieure, pour que les sacrifices de milliers de femmes non seulement soient utiles sur le plan politique, mais aussi sur le plan social, humain et personnel, pour elles-mêmes et pour les autres milliers de femmes qui depuis des postures féministes, luttent pour de nouvelles relations entre les sexes<sup>290</sup>.

Cette lutte politique nous la revivons dans le documentaire d'Oliva Acosta, *Las constituyentes*. Cette journaliste espagnole, féministe, nous offre un film informatif exceptionnel dans lequel elle réunit de nombreuses ex-députées membres du gouvernement pendant la Transition espagnole. Ces politiciennes concordent majoritairement sur le fait que la plus grande fierté de leur vie est d'avoir participé et signé la nouvelle Constitution élaborée par un gouvernement alors incertain, en proie à la stabilité et au pacifisme. Même si leur participation favorise une véritable modernisation sociale pour la femme, ces militantes confessent qu'il nous reste encore un long chemin à parcourir pour atteindre une réelle égalité sociale entre les sexes. Pour ce faire, de nombreuses militantes engagent – ou poursuivent – la lutte à travers l'écriture ce qui génère l'émergence d'une littérature historique visant le rétablissement d'une égalité foudroyante et foudroyée dans les années 1930 en Espagne, puis ressuscitée, ainsi qu'une prise de conscience de la part des lecteurs de la fragilité et de l'insuffisance des droits acquis jusqu'à aujourd'hui. Une lutte perpétuelle est nécessaire pour la conservation de ces avancées sociopolitiques, les miliciennes et résistantes l'ont démontré par leurs actes, par leurs écrits. Elles prétendent, ou plutôt prônent, que nous prenions le relais non seulement pour notre futur et celui de nos enfants, mais aussi pour que leurs sacrifices – et celui de celles qui ne sont plus là pour en récolter les fruits – n'aient pas été vains.

---

<sup>290</sup> *Ibid.*, p.10 « *La nueva etapa democrática que iniciamos, debe recuperar todo el patrimonio de la etapa anterior, para que los sacrificios de miles de mujeres no sólo sean útiles en el aspecto político, sino también en el social, en el humano y personal, para ellas mismas y para otras miles de mujeres que desde posturas feministas, luchan por unas nuevas relaciones entre los sexos.* »

## *En gage d'exemple et d'hommage*

Si le lecteur acquiert des connaissances historiques par la littérature, connaissances que la Loi des Mémoires Historiques ne dévoile pas toujours dans leur intégralité, la littérature se transforme en un besoin pour l'Homme susceptible de répéter des tragédies similaires s'il ne tire pas de leçon du passé. Dans le roman *L'or des fous*, la protagoniste évoque la confusion du peuple due à son ignorance et à son manque d'instruction :

mais on avait oublié la différence et on fêtait en même temps, et avec la même passion, les anniversaires historiques, révolutions et coups d'Etat confondus<sup>291</sup>.

Parallèlement à ce danger, de nombreux historiens et littéraires analystes se penchent sur le problème. La conscience de l'essentialité de cultiver les peuples, nous la retrouvons notamment dans le complément de titre choisi par Concepción Campos Luque et María José González Castillejo :

Les femmes et les dictatures en Europe et en Amérique : le long chemin : un livre contre l'oubli<sup>292</sup>.

Ainsi, elles soulignent clairement l'enjeu du recueil analytique qu'elles prétendent proposer dans cet ouvrage. Cette finalité, tout à fait louable, apparaît déjà dans les autobiographies que nous avons étudiées. Chez Carlota O'Neill par exemple, nous nous confrontons à un sermon que lui soumettent ses compagnes de cellule :

Est-ce que tu veux mourir pour faire plaisir à tes ennemis ? Est-ce que tu vas être tellement lâche que tu vas attendre la mort sans résister ? Tu dois vivre. Vivre pour tes filles et pour nous toutes ; pour nous tous, parce que tu as le devoir d'écrire un jour ce que tu as vu pour que le monde connaisse nos souffrances ; ces souffrances de personnes sombres comme nous qui passeront sans que personne ne s'en soit rendu compte... Et la mort des nôtres se perdra dans l'oubli ! Tu dois accomplir ton devoir<sup>293</sup> !

Nous rencontrons un discours similaire chez Margarete Buber-Neumann, qui d'après ce qu'elle dit et contrairement à Carlota O'Neill, ce ne sont pas ses camarades,

---

<sup>291</sup> Douka, M., *op. cit.*, 1993, p.164.

<sup>292</sup> Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.13 « *Mujeres y dictaduras en Europa y América : el largo camino: un libro contra el olvido* ».

<sup>293</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2006, p.212-213 « *¿Es que quieres morir para dar gusto a tus enemigos? ¿Es que vas a ser tan cobarde que vas a esperar la muerte sin resistir? Tienes que vivir. Vivir para tus hijas y para todas nosotras; para todos nosotros, porque tienes el deber de escribir algún día lo que has visto para que el mundo conozca nuestros sufrimientos; estos sufrimientos de gentes oscuras como nosotros que pasarán sin que nadie se haya enterado... ¡Y la muerte de los nuestros se perderá en el olvido! ¡Tienes que cumplir con tu deber!* »

mais elle-même qui considère essentiel de traiter le sujet à la sortie de son calvaire et de celui de milliers d'autres :

«Quand nous sortirons d'ici, raconteras-tu aux ouvriers étrangers ce que tu as vu et vécu en Union soviétique? » [...] [J]e lui répondis que c'était notre devoir<sup>294</sup>.

Dans son ouvrage *Con voz y con voto*, Carmen Domingo expose que :

[I]es "perdants" avaient besoin d'avoir une mémoire qui les aideraient à survivre et à rêver d'un futur meilleur<sup>295</sup>.

Grâce à cette intervention, en une simple phrase, elle rend légitime les deux besoins principaux que traduit ce type de littérature : d'une part, procurer de l'espoir aux prisonnières, d'autre part, d'ériger une mémoire faisant mention d'elles, afin de ne pas tomber dans l'oubli. D'ailleurs, lorsque nous lisons les attitudes des camarades de la jeune femme emprisonnée à Melilla, nous ressentons l'exigence, voire l'indignation, de ses compagnes face à la « démission » d'O'Neill. Ces victimes tiennent à ce que l'écrivaine survive pour que quelqu'un puisse rappeler leur expérience. Elle doit survivre ne serait-ce que par esprit de solidarité envers ces femmes, son mari et ses filles. A ce propos, Evguénia Guinzbourg affirme dans la préface de son autobiographie *Le Vertige* qu'elle s'adresse au lectorat comme à un individu familier :

J'ai écrit ces pages comme une lettre à mon petit-fils [...] raconter ce qui a été et ne sera jamais plus<sup>296</sup>.

Outre la dimension de complicité qu'elle traduit en s'adressant à un lecteur intime, elle souligne à son tour l'anecdote a priori banale qu'une grand-mère raconterait à ses petits-enfants. En réalité, à maturité, cette anecdote se présente comme un enseignement inconsciemment inculqué à l'enfant. L'avantage d'envisager ce public innocent comme récepteur de ses témoignages permet non seulement de sensibiliser les futures générations dès leur plus jeune âge – elles sont alors beaucoup plus susceptibles d'imprégner ces valeurs pour reconstruire leur véritable sens en murissant, tout comme les enfants le font avec les contes en grandissant –, mais aussi d'éviter qu'une génération supplémentaire évolue dans l'ignorance des massacres exercés sur son propre peuple par sa propre nation.

---

<sup>294</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.268.

<sup>295</sup> Domingo, C., *op. cit.*, 2004, p.315 « *Los "perdedores" necesitaban tener una memoria que les ayudara a sobrevivir y a soñar con un futuro mejor.* »

<sup>296</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.8.

De plus, l'avantage de se présenter en tant que victime, passive ou résistante, éveille de grandes aspirations chez l'enfant qui s'identifie rapidement à une sorte de super héros qui rêverait de changer le monde, de vaincre les bourreaux qui ont fait du mal à leurs proches, ou dans le cas des enfants de résistants, de reprendre le flambeau allumé par leurs parents. C'est ce que nous remarquons dans *Persépolis* lorsque l'oncle de Marjane, emprisonné et torturé pour s'être opposé au régime, lui relate les actes héroïques qu'il a accompli pour sa patrie. Marjane est obnubilée par son oncle et s'imagine en tant que résistante.

Toutefois, si les enfants représentent un public réceptif, ils ne sont pas moins victimes des dictatures. En Espagne notamment, puis postérieurement en Argentine, un trafic de nourrissons se développe. Une fois de plus, le cinéma vient compléter la littérature en retraçant ces drames familiaux. Dans le court-métrage *Pas maintenant*, réalisé par Elia Ballesteros et Kate Campbell, présenté lors du *III Festival Aragonais de Cinéma et Femme*<sup>297</sup> à Andorre, la scénariste met en scène les retrouvailles entre une mère et sa fille déjà adulte, cette dernière découvre qu'elle a été adoptée. Une fois de plus, le cinéma vient dévoiler un aspect sombre des dictatures encore inconnu pour de nombreuses personnes.

Parallèlement à toutes ces revendications, Carlota O'Neill, tout comme Evguénia Guinzbourg, s'impose en tant que porte-parole de la gente féminine et appelle les femmes à se cultiver et à se mobiliser intelligemment. Ces deux auteurs mettent l'accent sur la faible différence entre la vengeance et la revanche. La revanche a une connotation moins négative que la vengeance, par conséquent c'est à celle-ci que les deux autobiographes aspirent. Si la vengeance s'entend comme une répétition des mêmes pratiques de la part des vaincus sur les vainqueurs, une sorte « d'œil pour œil, dent pour dent » la revanche, quant à elle, indique une possibilité d'obtenir de nouveau ce que l'on a perdu sans avoir recours aux mêmes méthodes que l'adversaire, l'oppresseur précédent. Ces écrivaines-victimes sont conscientes qu'une vengeance violente n'engendrerait que plus de violence, la revanche doit se présenter de façon pacifique. C'est par la littérature que ces dernières décident d'entreprendre la leur. Conjointement à cet idéal, Albert Béguin interroge ces possibilités dans la postface de *Déportée en Sibérie* :

peut-on prévoir une révolution assez soucieuse du sort des créatures humaines, assez respectueuse de ce qui en elles est sacré, pour ne pas les sacrifier à l'idole d'une doctrine et à la

---

<sup>297</sup> *No ahora, III Festival Aragonés Cine y Mujer*, del 1/03/2013 al 3/03/2013 en Andorra (Teruel).



monstrueuse, chimère d'un avenir meilleur, préparé par l'extermination d'innombrables victimes et par la formation d'un monde de bourreaux<sup>298</sup> ?

Au moyen de ces réflexions, il manifeste la mince limite entre lutter pour des idées que l'on croit justes, et tomber dans une sorte de fanatisme dans lequel les convictions politiques effacent toute conscience collective. Il met en évidence le rôle de bourreau qui sommeille en chacun de nous. Combattre pour le progressisme, pour récupérer des droits légitimes aux Hommes, pour la Liberté, tout cela semble une juste cause. Or l'est-elle toujours si nous parlons de faire justice aux bourreaux – comme le revendiquent Neus Catalá dans son œuvre ou encore Oliva Acosta dans ses discours – en les soumettant à un sort tout aussi inhumain que celui dont elles ont été victimes, si nous devenons les tortionnaires à notre tour ? La littérature semble une solution pour les autobiographes qui l'exploitent et parviennent ainsi à effleurer cette fragile limite sans jamais la franchir.

En effet, nous remarquons que l'œuvre de Neus Catalá fait office de témoignage du courage des femmes résistantes tant oubliées « ces combattantes de l'ombre<sup>299</sup> ». Cependant, l'ardeur qu'elle transmet nous laisse entrevoir qu'elle invite le lecteur à la lutte, une lutte perpétuelle qui commence en faisant preuve de mémoire, et se poursuit dans l'engagement :

les femmes espagnoles de l'exil ont tissé elles aussi la toile dans laquelle le nazisme sera plus tard attrapé et vaincu<sup>300</sup>.

Afin de mettre en évidence l'efficacité et l'indispensabilité de la lutte féminine, Neus Catalá cède la parole à un homme gradé, le Commandant Rubio qui reconnaît les contributions essentielles qu'elles ont fournies pendant la Résistance :

Pour pouvoir dire tout ce que les femmes espagnoles ont fait, il aurait fallu commencer dès le lendemain de la Libération. Qu'on le veuille ou non, beaucoup de choses ont été oubliées. De nombreux protagonistes dispersés ou morts, et vous les femmes, vous êtes les plus oubliées, les plus injustement traitées. Sans votre appui, votre audace et votre courage, combien des nôtres, combien de milliers d'entre nous auraient disparu<sup>301</sup> ?

Ainsi, suite aux incomptables sacrifices humains, notamment féminins, durant les régimes autoritaires et totalitaires européens du XXe siècle, cette littérature envisage non

---

<sup>298</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.341-342.

<sup>299</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.15.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p.314.

seulement de servir d'exemple et de leçon aux futures générations, mais aussi de redonner vie à celles qui ont lutté – qui sont tombées – pour leur idéologie politique et humaniste, y compris pour les autobiographes elles-mêmes qui apprennent, à travers cet art, à se réconcilier avec la vie.

### *Une soif d'éternité*

Pendant les années de massacres de Rouges en Espagne, de Juifs en Allemagne nazie et de quiconque estimé dangereux pour le stalinisme en U.R.S.S., les bourreaux essaient de radier leurs opposants de l'Histoire :

même la mort ne parut pas un châtement suffisant aux vainqueurs. Il était précis d'effacer de la face de la terre le nom, la mémoire des vaincus<sup>302</sup>.

D'ailleurs, nous observons que dans certaines patries, cette tâche est précisément accomplie puisque dans l'œuvre *Mujeres y dictaduras en Europa y en América, un largo camino*, María José González Castillejo souligne que les femmes portugaises, durant la dictature de Salazar, ont souffert les mêmes conditions que les espagnoles républicaines en Espagne, néanmoins, il semble impossible de déceler des témoignages ou des études sur la détention des portugaises. La préoccupation est d'envergure car nous ne savons pas si en réalité, les prisons étaient absentes du panorama portugais et si les exécutions n'étaient pas pratiquées dans l'*Estado novo*, ou si tout simplement l'anéantissement de leur mémoire est tel que l'on ne peut aujourd'hui construire aucune éducation historico-sociale à partir de cette mémoire. En tout état de cause, cette absence historico-politique portugaise n'est pas due à une négligence des chercheurs, contrairement à l'œuvre de Géraldine M. Scanlon, *La polémica feminista en la España contemporánea (1868-1974)*, qui contre toute attente, ne fait aucune allusion aux femmes espagnoles détenues par le régime franquiste. Alors que le titre de son ouvrage annonce une étude sur la polémique féministe du siècle précédent, pendant la période du Franquisme, elle se limite à traiter exclusivement le statut sociopolitique des femmes franquistes. Du reste, la date de publication de son œuvre, successive à la mort de Franco, lui octroie le bénéfice du doute. Toutefois, remarquons

---

<sup>302</sup> Ramos, M.D., et Pereira, F.J., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.133 « ni la muerte pareció a los vencedores castigo suficiente. Era preciso borrar de la faz de la tierra el nombre, la memoria de los vencidos. »

qu'il n'est pas initialement édité en Espagne, elle aurait donc eu la liberté, si elle l'avait voulu, d'analyser cette autre facette obscure du despotisme dans son ouvrage.

Ainsi, l'annulation prétendue des vaincus par les vainqueurs paraît atteinte de différents points de vue. Toutefois, une vague d'autobiographies vitales pour leurs auteurs émerge et ressuscite peu à peu les tabous enfouis, ainsi que l'humanité restreinte, contenue par les régimes absolutistes instaurés.

Au cours d'un séminaire intitulé *Littératures, ruptures, contrats*<sup>303</sup>, l'enseignant-chercheur Franc Schuerewegen affirme que l'autobiographie est un flirt avec la mort puisque l'autobiographe doit envisager l'hypothèse de sa mort pour pouvoir accepter de raconter sa vie, il ne s'attache donc pas à la vie mais à la mort, à son cadavre. Or, dans les autobiographies carcérales des dictatures que nous étudions, la mort n'est plus à méditer, elle est ressentie, ou l'a déjà été, par les rescapées qui témoignent de leur expérience. A ce propos, lors du séminaire *Représentations culturelles de la Guerre Civile en Aragon*<sup>304</sup>, María Angeles Naval, spécialiste des œuvres de Ramón J. Sender, déclare que selon elle le pacte autobiographique part d'une transformation très intense à l'intérieur d'une personne suite à une expérience pour être capable d'analyser toute sa vie passée, elle ne parle donc pas d'une hypothèse mais d'un sentiment d'être mort de la part du sujet. Cette mort se réfère bien évidemment à la période déshumanisante pendant laquelle les bourreaux ont volé de précieuses années de vie aux martyres, qui malheureusement ne pourront jamais être récupérées. Cette sensation de temps perdu est une caractéristique commune des œuvres rétrospectives issues des dictatures. Alors que Manuel Alberca aborde rapidement le thème du temps qui court dans son œuvre *El pacto ambiguo: De la novela autobiográfica a la autoficción*, Sébastien Hubier lui consacre quelques passages lors de son étude dans les *Littératures intimes*. Au cours de ses réflexions, il explique que l'autobiographie transmet une certaine nostalgie de l'individu qui la rédige. Nous ressentons effectivement, non seulement une nostalgie de la vie pré-carcérale et/ou pré-concentrationnaire, mais aussi une amertume des ex-prisonniers qui outre le sentiment d'avoir quitté la vie pendant leur détention :

---

<sup>303</sup> Séminaire *Littératures, ruptures, contrats*, à Cadix, les 17 et 18 septembre 2012.

<sup>304</sup> *Representaciones culturales de la Guerra Civil en Aragón*, Université de Saragosse, le 21/03/2013.

c'est cette stupeur, justement, qui m'a aidée à revenir vivante<sup>305</sup>,

ont la sensation que le temps s'est figé pendant leur pénitence :

La vie en prison est une perpétuelle répétition des mêmes situations, des mêmes réflexions, des mêmes projets. On vit et pense dans un cercle vicieux. L'esprit en a le vertige ; il n'y a pas d'issue. Rien n'avance, le temps même ne progresse pas en ligne droite ; il reparaît sous la même forme<sup>306</sup>.

Ce n'est qu'à leur libération qu'ils prennent conscience du long laps de temps qui s'est écoulé. Nombre d'entre eux ont alors recours à l'écriture afin d'une part d'expier leur calvaire dans cet art, Graciela Geller cite Leonor Alonso une jeune femme qui a vécu des situations extrêmes en Argentine :

ils m'ont demandé de leur raconter, je n'ai pas pu. Pendant quatre ans j'avais articulé des monosyllabes. Ils m'ont donné un crayon à papier pour que j'écrive ma plainte. Et j'ai écrit, j'ai écrit des heures entières, sans arrêter<sup>307</sup>.

Elle s'apparente à Margarete Buber Neumann lorsque l'auteure allemande parle d'« une impérieuse nécessité intérieure<sup>308</sup> » à raconter ce qu'elle a vu et vécu. D'autre part de récupérer ce temps dont ils ont été privé, en immortalisant leur passage dans ce monde au travers de l'écriture.

De surcroît, bien que les autobiographes cherchent des justifications à leur sort et tentent de s'octroyer, à travers la littérature, ce que les politiques répressives des dictatures leur ont extorqué, elles visent aussi à rétablir la mémoire des êtres chers qui sont tombés en les pérennisant dans leurs œuvres. Franc Schuerewegen affirme que pour qu'un personnage fasse son entrée dans une autobiographie, il doit mourir. L'auteur procède alors à un meurtre dans la littérature afin que les vivants deviennent des morts et puissent entrer dans l'art littéraire. A l'inverse, les autobiographes que nous étudions vivent la mort de leur proche comme une tragédie personnelle, elles décident par conséquent de redonner vie à ces individus. Dans l'autobiographie, bien qu'elles y relatent l'expérience d'une vie connotant ce genre à une mort proche, l'exclusivité du vécu carcéral et dictatorial que nous

---

<sup>305</sup> Guinzbourg, E., *op. cit.*, 1967, p.7.

<sup>306</sup> Koestler, A., *op. cit.*, 1993, p.227.

<sup>307</sup> Geller, G., dans Campos Luque, C., et González Castillejo, M.J., *op. cit.*, 1996, p.240 « *me pidieron que contara, no pude. Por cuatro años había articulado monosílabos. Me dieron una lapicera para que escribiera la denuncia. Y escribí, escribí horas enteras, sin parar* ».

<sup>308</sup> Buber Neumann, M., *op. cit.*, 1949, p.7.

retrouvons dans ces écritures transforme cette littérature en une chronique de la vie. Carlota O'Neill est probablement l'auteur qui se cache le moins de cette intention. Effectivement, dans *Una mujer en la guerra de España*, tout d'abord nous trouvons une dédicace à son mari antérieure au prologue, où elle résume rapidement l'homme exceptionnel qu'il était. Puis, elle amorce la rédaction en faisant mention de lui « Virgilio eut une heureuse idée d'homme amoureux.<sup>309</sup> » Il est évident que la figure de son mari est un des thèmes centraux du récit, à tel point, que nous en arrivons à nous demander si l'éloge de cet homme n'est finalement pas le premier objectif de cette œuvre. Effectivement, il semblerait qu'elle nous communique un désir de rétablir l'honneur et la gloire de ce personnage exemplaire. Virgilio Leret est l'un des premiers militaires républicains qui meurent suite au coup d'état de Franco. Alors que la guerre et la dictature le privent de sa vie ainsi que de sa splendeur, sa femme dresse un portrait posthume de lui on ne peut plus mélioratif, elle lui octroie les lauriers qu'elle estime tant mérités. Fière de lui, elle met en avant son intellectualité, sa fidélité et son épanouissement, ainsi que son physique avantageux, ce qui rend la perte de la personne aimée encore plus difficile à surmonter :

un homme de caste supérieure, peut-être aussi une revanche. Virgilio Leret, le chef d'Aviation, relevait pour elles quelque chose comme ça, comme une sorte d'espèce mythologique. Sa jeunesse, sa beauté et son caractère étonnant<sup>310</sup>.

Cette attitude obsessionnelle pourrait se justifier par l'une des thèses défendues par Sébastien Hubier dans *Littératures intimes*, lorsqu'il indique qu'écrire son autobiographie ou ses mémoires aurait pour objectif premier de ressusciter par l'écriture les êtres chers qui sont morts et que tous semblent avoir oubliés. Rappeler l'importance de ces personnes avant qu'elles ne tombent dans l'oubli devient un enjeu primordial, comme le manifeste Margarete Buber Neumann lorsqu'elle entreprend la rédaction de *Milena*, une ex-compagne du séjour concentrationnaire. En effet, qui mieux que les compagnes de détention, cette nouvelle famille, pourrait retracer leur calvaire et faire en sorte que les prochaines générations se souviennent de ces héroïnes-victimes ? De plus, en narrant le destin de ces jeunes femmes, les écrivaines trouvent alors le moyen de redonner vie à leurs étroites relations dans les prisons. Ainsi, l'écriture devient une façon d'immortaliser non

---

<sup>309</sup> O'Neill, C., *op. cit.*, 2006, p.21 « Virgilio tuvo una feliz ocurrencia de hombre enamorado. »

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.100 « un hombre de casta superior; quizá también una revancha. Virgilio Leret, el jefe de Aviación, resultaba para ellas algo así como de especie de mitológica. Su juventud, su hermosura, su carácter extraño. »

seulement leur propre sort, mais aussi celui de celles qui l'ont partagé. L'idée de les savoir sauvées dans l'art littéraire permet aux auteurs de faire le deuil de leurs proches. Ce deuil qu'elles ont porté pendant des années paraît enfin se purger dans l'hommage rendu. Ainsi, plus qu'un témoignage pour les amis intimes, l'écriture devient une thérapie pour les autobiographes ainsi qu'un espoir, une dette envers ces êtres si chers qui ont partagé leur « non-vie » dans cette tragédie, cette situation apocalyptique présente dans différentes régions européennes.

Quant à Neus Catalá, elle rejoint ces intentions mémorielles lorsqu'elle cite une déclaration du Commandant Sevilla, compagnon d'armes durant la Résistance :

il nous a dit, les larmes aux yeux : « Quand vous parlerez des Espagnoles dans la Résistance, ne parlez pas en centaines mais en milliers. Sans leur généreuse et courageuse collaboration, de nombreuses actions n'auraient pas abouti avec succès, et beaucoup de maquisards auraient péri. Ne l'oubliez jamais et faites-le savoir au monde entier<sup>311</sup> ».

Cette dernière phrase interpelle le lecteur, elle lui indique que lui aussi est responsable de faire connaître l'héroïsme de ces résistantes. Effectivement, à partir du moment où le lectorat prend conscience de l'envergure de la situation ainsi que de l'activisme des femmes auxquelles, en partie, il doit son « confort » actuel, il ne peut plus agir de manière passive. Il doit considérer l'engagement de ces femmes, l'assimiler pour enfin l'émettre au sein de sa propre société. Dans la conclusion de ce même ouvrage, Michel Reynaud revendique non seulement le « culot » de la France libre, mais aussi la volonté de ces femmes qui finit par vaincre et percer dans l'Histoire de France, d'Espagne, d'Allemagne. Elles deviennent les symboles d'une Europe libre qui a voulu les oublier, mais qui n'a pas réussi à surpasser la persévérance des rescapées qui ont permis à leurs compagnes d'entrer dans le cœur, dans la mémoire des amants de la Liberté :

En France, on aura mis cinquante ans. La patrie des droits de l'Homme a des omissions, des amputations à rendre hommage, des claudications d'honneur et des amnésies de mémoire pour combattantes de l'ombre, pour ces femmes de la liberté, pour ces êtres d'un courage et d'une foi d'exception. Si cet ouvrage est, alors qu'il soit érigé comme monument à leur mémoire, comme une stèle à leurs glorieux sacrifices, à leurs combats et qu'il devienne l'incontournable écho à leurs faits d'armes. Qu'il soit un non-silence et une certitude que nul ne doit ni ne pourra nier la vérité et la part de sang, leur part de liberté, de justice, de combat pour que la barbarie nazie soit mise à terre. Pour que la France redevienne la France, elles furent de tous les combats, toujours debout – de la guerre civile à la répression de Franco – de la lutte contre

---

<sup>311</sup> Catalá, N., *op. cit.*, 1994, p.19.

l'occupant nazi et de ses valets sur le sol français – de la défense de la dignité de l'Homme dans les camps de la mort<sup>312</sup>.

Un mémorial aux militantes, c'est ce que Carlos Fonseca procure, bien plus tard que les autobiographes, aux Treize Roses Rouges à travers son œuvre du même nom :

Que mon nom ne s'efface pas de l'histoire » a demandé Julia Conesa dans la dernière lettre qu'elle a écrite à sa famille. Qu'il en soit ainsi<sup>313</sup>.

L'historien espagnol termine cette œuvre par une expression habituellement utilisée pour conclure une prière liturgique chrétienne. Bien que ce syntagme aille à l'encontre des valeurs défendues par les Républicaines espagnoles, outre une mémoire, il leur confère une dimension spirituelle les élevant ainsi au statut légendaire que nous leur connaissons aujourd'hui.

Somme toute, nous pouvons déclarer que malgré les différentes vagues et nationalités d'œuvres littéraires et cinématographiques que nous découvrons de la Guerre Civile espagnole à nos jours, les objectifs des auteurs et réalisateurs sont régulièrement semblables. En effet, nous nous confrontons à une nouvelle « armée » de militants artistes, qui pour la majorité, se consacrent à ériger une mémoire des femmes militantes et résistantes au cœur des conflits européens du XXe siècle et de leurs dictatures. Nous remarquons d'ailleurs que les femmes sont nombreuses à entreprendre la lutte identitaire et sociopolitique au moyen de leur plume. Fortes de leur expérience, ayant côtoyé et connu la mort, elles n'ont plus rien à perdre. Toutefois leur conscience collective les pousse à donner naissance à une littérature de militantes destinées à de futur(e)s militant(e)s. Si non seulement les nouvelles générations doivent prendre conscience des acquis obtenus à la sueur du front de leurs ancêtres, elles doivent aussi perpétuer la lutte afin de conquérir le milieu sociopolitique jusqu'à parvenir à une égalité entre les hommes et les femmes. Par conséquent, ces livres font office à la fois de témoignages et de récits didactiques, d'hommages à l'exemplarité des victimes activistes des dictatures, de stèle immortalisant les noms des héroïnes qui ont enduré les épreuves les plus inhumaines conservant malgré tout leur humanité, mais aussi de mise en garde. Effectivement, si nous devons éviter que l'Histoire se répète, il faut que nous apprenions à mesurer nos convictions politiques afin

---

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.352.

<sup>313</sup> Fonseca, C., *op. cit.*, 2010, p.257 « *“Que mi nombre no se borre de la historia” pidió Julia Conesa en la última carta que escribió a su familia. Que así sea.* »

de ne pas tomber dans un fanatisme qui nous pousserait à devenir les bourreaux à notre tour.



## Conclusion

Nous sommes revenu à plusieurs reprises dans le corps de ce mémoire, sur les motivations qui nous ont poussé à entreprendre une recherche sur la thématique de la littérature carcérale féminine. Notre intérêt pour cette problématique trouve ses origines dans une étude menée en Master 1, sur les rescapés républicains espagnols, auteurs d'œuvres rétrospectives franco-espagnoles. Cette année, nous avons tenté d'établir un panorama relativement large des œuvres historico-littéraires abordant le quotidien des femmes, dans les prisons dictatoriales européennes du XXe siècle. A travers ces lectures, nous nous sommes aperçu que de nombreuses rescapées ont eu recours à l'écriture, non seulement dans les prisons, mais aussi au moment de leur « libération ». L'écriture semble avoir constitué une forme de refuge pour ces militantes emprisonnées, qu'elles utilisent également comme une « arme pacifiste » politique. Elles réussissent effectivement à accomplir ce paradoxe de lutte et de pacifisme grâce à l'art littéraire. Ainsi, nous nous sommes interrogé sur la relation apparemment indispensable pour ces écrivaines, entre Liberté et Littérature.

Afin d'élucider cette problématique, nous avons envisagé une étude en trois parties que nous avons amorcée avec la situation et l'engagement sociopolitique des femmes pendant l'entre-deux-guerres. Tout d'abord nous avons développé l'évolution des femmes au sein des politiques européennes, en mettant l'accent sur le cas espagnol. Suite aux révolutions ouvrières, et après la dictature militaire de Primo de Rivera, un nouveau régime est instauré en Espagne, il s'agit de la Seconde République. Elle considère les femmes en tant qu'individus à part entière, et les inclut rapidement au pouvoir. La discrimination exercée à leur encontre pendant des siècles sombre brusquement avec cette démocratie. Les trois premières députées espagnoles s'adaptent promptement à ce nouvel environnement, elles élaborent des lois qu'elles parviennent même à faire promulguer. Parmi tous les projets auxquels elles s'intéressent, c'est l'éducation qui est privilégiée, car elles savent parfaitement que l'émancipation définitive de la femme en dépend. A partir du coup d'Etat de Franco, les enseignements acquis sous le gouvernement républicain s'avèrent fondamentaux pour l'engagement des miliciens et miliciennes, et se transforment en un réel « socle idéologique » pour les propagandistes « Rouges ». La plume et le fusil deviennent alors inséparables, ils ne font plus qu'un.

Comme nous l'avons longuement décrit, les carcérales endurent des pratiques et un quotidien innombrables sous les différentes dictatures européennes. Au sein de ces prisons,

l'arme du scribe devient à la fois vitale, à la fois un moyen de résistance. En entreprenant une longue description des tortures, des enfermements parfois cellulaires, parfois concentrationnaires, ainsi que des exécutions, nous avons essayé de retranscrire l'effroi émanant de ces témoignages. En comparant les différentes pratiques utilisées par les tortionnaires, et malgré les barbaries présentes sous le Franquisme, nous avons finalement rejoint la théorie de Linz selon laquelle le Stalinisme et le Nazisme surpassent incontestablement les méthodes autoritaires espagnoles. Une dimension déshumanisante est indiscutable dans chacune de ces dictatures. Bien que les femmes et les hommes subissent un joug politique identique, nous discernons deux modes de tortures réservés au sexe féminin : le viol et la tonte.

Malgré l'oppression qu'elles subissent, nous avons démontré que nombreuses d'entre elles résistent en poursuivant, la lutte entreprise avant la guerre en tant que miliciennes. Pour chacune des autobiographes, nous nous confrontons à des témoignages similaires dans lesquels elles indiquent que l'éducation, notamment l'apprentissage des lettres, s'avère être un précieux atout durant l'expérience carcérale, mais aussi au sortir de cet enfermement. Cette instruction devient à plusieurs reprises un moyen de créer des relations entre les détenues dans les régimes concentrationnaires, et d'espérer une éventuelle retranscription de leur calvaire, pour ensuite ressusciter la mémoire des combattantes qui ont lutté pour un avenir meilleur, en les immortalisant dans la littérature. En Espagne certaines prisonnières cultivées entreprennent une éducation et une politisation de leur codétenues, transformant ainsi cet espace en un nouveau terrain de combat. Néanmoins, cet enseignement, ainsi que la première ascension sociale vécue dans les années 1930, rendent la réintégration des ex-prisonnières dans la vie « libre » plus difficile. Toujours dans la péninsule ibérique cette réincorporation est d'autant plus compromise pour les femmes érudites qui doivent se soumettre au catholicisme et à une politique machiste, les réduisant à des femmes au foyer privées d'instruction, de liberté. La dimension carcérale atteint alors une portée triple, puisqu'elle comprend la prison au sens de cellule, de nation, mais aussi d'exil.

En définitive, respectivement à la bibliographie initialement établie, nous avons pu observer différentes dates de publications et diverses nationalités littéraires, que ce soit du point de vue autobiographique comme romanesque, voire analytique. Dans l'ensemble de ces ouvrages, nous avons relevé des témoignages analogues de la part des autobiographes, repris ensuite par les romanciers. Conjointement à ces déclarations et à ces récits, les enjeux de cette littérature post-dictatoriale, relatant le parcours carcéral féminin, semblent

convoiter plusieurs objectifs. D'une part, ils visent à une restitution de la mémoire des victimes en dénonçant les persécutions successives pratiquées par les oppresseurs sur les martyrs. D'autre part, ces lectures, portées à la connaissance des jeunes générations, invitent à une prise de conscience du calvaire enduré par ces résistantes. Si cette littérature (de) militante(s) émerge tardivement, elle n'est pourtant pas prête de replonger dans l'oubli. L'objectif envisagé est évidemment de sensibiliser les nouvelles générations, plus précisément celles de femmes, la nôtre, pour que nous poursuivions l'efficace combat entrepris par nos prédécesseurs féminins afin de conserver les droits qu'elles ont obtenus pour nous, et de persévérer jusqu'à atteindre une égalité juridique des sexes. Néanmoins, malgré la ténacité dont nous devons faire preuve, nous détectons une franche mise en garde, notamment de la part des autobiographes, qui nous suggèrent d'agir de façon réfléchie. Effectivement, nous devons suivre l'exemple à la fois pacifiste et militant qu'elles ont su rejoindre, pour ne pas inverser les rôles et ne pas nous transformer à notre tour en bourreaux semblables à ceux auxquels elles se sont elles-mêmes confrontées auparavant.

Ainsi, force est d'admettre que grâce à cette littérature de « militantes à militantes », nous découvrons aujourd'hui, enfin, un panorama de littérature engagée féminine et féministe affirmée. Alors qu'en France l'innovation politico-littéraire des femmes est souvent attribuée à Simone de Beauvoir, nous devons signaler que l'implication diplomatique est antérieure en Espagne. En effet, le droit de vote féminin, qui n'arrive en France qu'après la Seconde Guerre Mondiale, est déjà instauré. En outre, dans cette même nation, des femmes montent au pouvoir dès les années 1930. A ce propos, les autobiographes allemande et russe manifestent aussi leur engagement politique au sein des partis de gauche allemand et soviétique à la même époque. Toutefois, si la littérature féministe est d'abord attribuée à la France, c'est probablement dû au contexte sociopolitique qui censure toute œuvre menaçant les régimes franquiste et stalinien, ceci presque jusqu'à la fin du XXe siècle. Effectivement, à l'image de la France où les récits sur les méthodes exercées sur les femmes à la Libération sont passés sous silence pendant des années, l'envergure de la censure est majeure dans les dictatures européennes qui durent pendant plusieurs décennies et dont les despotes sont finalement détrônés par des morts naturelles.

Quoiqu'il en soit, bien que nous nous soyons concentré sur des écritures de femmes, nous pensons avoir vérifié que, comme l'affirme Victoria Sau, leur littérature n'est pas différente de la masculine. Cependant, une caractéristique diverge entre ces deux

sexes : leur destin. Effectivement, alors que l'homme ne semble plus rien avoir à prouver en tant qu'individu – malgré les attitudes « démoniaques » que nous lui avons souvent connues sous les dictatures –, la femme quant à elle, après des siècles d'absence sur le plan sociopolitique, entame un combat inespéré au XXe siècle, qu'elle poursuit malgré les contextes défavorables à sa cause. Même si elle côtoie le pire de l'être humain au cours de cette tragique expérience, beaucoup d'entre elles ne cessent de donner le meilleur d'elles-mêmes. Elles deviennent une arme ambiguë, à la fois stratégique pour l'ennemi lorsqu'il l'utilise, à la fois dangereuse pour lui puisqu'elles refusent de renoncer à la lutte même dans les prisons et dans les camps. C'est cette combinaison entre Littérature et volonté qui leur permet, lors de la chute de ces régimes absolutistes, d'une part de recouvrer les droits acquis des années plus tôt, et d'autre part, de continuer la lutte dans l'objectif d'obtenir un statut chaque fois plus proche de l'égalité sociale avec son semblable masculin. Ce combat dure pratiquement un siècle, il devient possible notamment grâce aux mouvements sociaux ouvriers des années 1910, mais aussi, et surtout grâce à l'éducation que les femmes espagnoles, russes ou allemandes reçoivent précédemment à ces politiques chaotiques. En effet, sans cet accès à la culture, ce nouveau genre littéraire n'aurait jamais vu le jour. De ce fait, connaissant la perpétuelle cruauté de l'Histoire de l'Homme, nous conviendrons que d'autres générations ont certainement souffert des traitements tout aussi immondes, sans pour autant pouvoir laisser de témoignages. Ce privilège, nous le devons aux enseignements mis à disposition de nombreuses nationalités d'hommes et de femmes au début de ce siècle. Cet avantage n'est pas seulement nécessaire pour nous, il l'est aussi pour elles. Grâce à lui, les prisonnières vivent leur enfermement différemment des femmes illettrées. Puis au moment de leur libération, elles y trouvent la possibilité d'expié leur passé, de retrouver une identité et d'immortaliser leur proche, leurs actes, par le biais de cet art. Malgré ce recours à la littérature, de nombreuses femmes sont restées dans l'anonymat, de nombreuses actions ont été oubliées. D'ailleurs, il est intéressant de remarquer qu'en français par exemple, le mot espagnol *guerrillero* a été traduit à *guérillero*, toutefois, alors que ce substantif existe au genre féminin en espagnol, il est absent de la langue française, ce qui souligne une nouvelle fois les lacunes des femmes à demeurer dans la mémoire collective en tant qu'activistes au cœur des conflits antifascistes. Cette carence, nous la retrouvons fréquemment dans la langue française notamment dans les substantifs relatifs aux métiers. Le mot auteur est un exemple de ce manque, si nous commençons à voir apparaître auteure petit-à-petit, ce féminin est issu d'un canadianisme. Ce genre de distinctions est plus évident et courant dans la langue espagnole. Étonnamment, cette

absence de reconnaissance est aussi transparente dans certaines études analytiques de femmes qui passent sous silence l'implication féminine dans le combat. Neus Catalá, quant à elle, se voit contrainte de mentionner des témoignages d'anciens combattants masculins pour crédibiliser le recueil mémoriel qu'elle souhaite composer.

Par ailleurs, l'avidité d'atrocités de la part du lecteur favorise la popularité et l'émergence de ce genre littéraire. En effet, si le lectorat assouvit ses pulsions de façon passive en se consacrant à des œuvres littéraires ou cinématographiques traitant des thèmes sanguinaires, – tout comme le faisaient les Grecs spectateurs de tragédies, ou les Romains en assistant aux combats de gladiateurs – ce genre répond alors aux attentes des lecteurs. Sombre divertissement certes, surtout lorsque l'on prend conscience que ces témoignages sont réels et tout à fait récents. Cette récence nous absorbe, elle nous affecte puisque nous pouvons mettre en relation ces tragiques destins à ceux de nos parents et grands-parents. En tant que lecteur, la nostalgie nous pousse à nous dédier à des œuvres historiques dans lesquelles nous découvrons à la fois notre effroyable passé en tant qu'être humain ; à la fois, la fierté, l'orgueil de ce que nos ancêtres ont sacrifié pour nous. Elles éveillent en nous de nombreuses interrogations : serions-nous capable à notre tour de faire preuve d'autant de courage dans une situation similaire ? Serions-nous fidèle à nos convictions face à la menace ? Si nous parvenons à nous remettre en question en lisant ces œuvres de femmes, d'hommes féministes, c'est que nous avons certainement été sensible aux messages transmis par ces œuvres. Cependant, cette identification complique parfois l'analyse littéraire en laissant place plutôt à une analyse émotionnelle. Ainsi, ni l'écriture de ces femmes, ni notre lecture ne peuvent relever de l'objectivité. Elles n'en restent pourtant pas moins véridiques et semblables d'un bout à l'autre du continent, et au-delà.

A la lumière de ces conclusions, alors que le XXe siècle est souvent mentionné, du point de vue historique européen, pour les mesures atteintes par la folie humaine, nous aimerions ici le retenir plutôt comme celui de la renaissance d'un genre, d'une nouvelle force issue d'un sexe jusqu'alors oublié : la femme. Il faudra connoter ce siècle de façon positive, tout comme ont réussi à le faire ces héroïnes de différentes nationalités dans les situations les plus inimaginables. Le vingtième siècle n'est pas celui de la victimisation de la femme, il est celui de son émancipation, le début d'une nouvelle ère sociale, et par conséquent littéraire, que nous devons cultiver tout en veillant à ne pas retomber dans les extrêmes que nous connaissons déjà.

## **Bibliographie**

### **Les œuvres principales :**

**Autobiographies de femmes prisonnières politiques des dictatures européennes du XXe siècle.**

- BUBER-NEUMANN, Margarete. *Déportée en Sibérie*. [s.l.]: Seuil, 1949. 340 p.
- CATALÁ, Neus. *Ces femmes espagnoles de la Résistance à la Déportation*. Paris: Tirésias, 1994 [1<sup>ère</sup> éd. 1984]. 353 p.
- GUINZBOURG, Evguénia. *Le vertige*. [s.l.]: Seuil, 1967. 497 p.
- O'NEILL, Carlota. *Una mujer en la guerra de España*. Madrid: Oberon, 2007 [1<sup>ère</sup> éd. 1979]. 245 p.

### **Les œuvres secondaires littéraires :**

#### **1) Les femmes victimes des guerres et des politiques européennes du XXe siècle : entre torture et régime cellulaire.**

- CHACON, Dulce. *La voz dormida*. Madrid: Prisa, 2012 [1<sup>ère</sup> éd. 2011]. 420 p.
- DE PALET, Marie. *La tondue*. Paris: De Borée, 2010 [1<sup>ère</sup> éd. 2002]. 329 p.
- DOUKA, Maro. *L'or des fous*. Athènes: Institut Français d'Athènes/Actes sud, 1993 [1<sup>ère</sup> éd. 1979]. 297 p.
- FONSECA, Carlos. *Trece Rosas Rojas*. Madrid: Temas de Hoy, 2010 [1<sup>ère</sup> éd. 2004]. 316 p.

#### **2) La littérature carcérale masculine : les prisonniers politiques et l'autobiographie.**

- KOESTLER, Arthur. *Dialogue avec la mort (Un testament espagnol)*. Paris: Albin Michel, 1993 [1<sup>ère</sup> éd. 1966]. 259 p.
- STEIN, Sygmunt. *Ma guerre d'Espagne brigades internationales : la fin d'un mythe*. Paris: Seuil, 2012. 239 p.

### **3) La Guerre Civile Espagnole et le début du Franquisme dans la fiction théâtrale et romanesque républicaine.**

- BERNANOS, Georges. *Les grands cimetières sous la lune*. [s.l.]: Plon, 1938. 305 p.
- BUERO VALLEJO, Antonio. *El tragaluz*. Madrid: Espasa Libros, 2011 [1<sup>ère</sup> éd. 1967]. 124 p.
- BUERO VALLEJO, Antonio. *El sueño de la razón*. [s.l.] Espasa Calpe, 1991 [1<sup>ère</sup> éd. 1970]. 184 p.
- CERCAS, Javier. *Soldados de Salamina*. [s.l.]: Tusquets, 2010 [1<sup>ère</sup> éd. 2001]. 207 p.
- DEL CASTILLO, Michel. *La Nuit du Décret*. [s.l.]: Le Seuil, 1981. 368 p.
- DEL CASTILLO, Michel. *Tanguy*. [s.l.]: Gallimard, 1995 [1<sup>ère</sup> éd. 1957]. 334 p.
- HEMINGWAY, Ernest. *Pour qui sonne le glas*. [s.l.]: Gallimard, 1961 [1<sup>ère</sup> éd. 1940]. 500 p.
- MALRAUX, André. *L'espoir*. [s.l.]: Gallimard, 1937. 590 p.
- ORWELL, George. *Hommage à la Catalogne*. Paris: Ivrea, 1982 [1<sup>ère</sup> éd. 1938]. 294 p.
- SEMPRUN, Jorge. *Adieu, vive clarté*. [s.l.]: Gallimard, 1998. 278 p.
- SEMPRUN, Jorge. *Veinte años y un día*. [s.l.]: Fábula Tusquets, 2003. 290 p.
- SENDER, Ramón J.. *Réquiem por un campesino español*. Barcelone: Destino, 2011. 146 p.
- VAZQUEZ, Ricardo. *Los inocentes de Ginel*. Zaragoza: Unaluna, 2005. 208 p.

### **2) La Guerre Civile dans la littérature phalangiste.**

- DE FOXA, Agustin. *Madrid, de Corte a checa*. Madrid: Ciudadela libros, 2009 [1<sup>ère</sup> éd. 1938]. 395 p.

### **3) Les régimes totalitaires européens et asiatiques dans la littérature et la bande dessinée.**

- ORWELL, George. *La ferme des animaux*. [s.l.]: Gallimard, 2007 [1<sup>ère</sup> éd. 1945]. 109 p.
- SATRAPI, Marjane. *Persépolis*. [s.l.]: L'association, 2007 [1<sup>ère</sup> éd. 2000]. 365 p.
- SPIEGELMAN, Art. *Maus*. [s.l.]: Flammarion, 1998 [1<sup>ère</sup> éd. 1987]. 296 p.

#### 4) Œuvre annexe :

-CERVANTES, Miguel (de). *Don Quijote de la Mancha*: « *Discurso de las armas y las letras* ». Madrid: Catedra, 1989 [1<sup>ère</sup> éd. 1605]. Service de référence p. 518-522.

#### Les œuvres secondaires critiques :

##### 1) Ouvrages critiques sur le régime cellulaire féminin.

-BERISTAIN, Antonio et DE LA CUESTA, José-Luis. *Cárcel de mujeres*: « *Particularidades de la situación carcelaria de las mujeres* » y « *La mujer víctima y protectora en la cárcel* ». Bilbao: Mensajero, 1989. Service de référence p. 119-150 et 159-180.

-JIMENEZ MORAGO, Jesús y PALACIOS GONZALEZ, Jesús. *Niños y madres en prisión, desarrollo psicosociobiológico de los niños residentes en centros penitenciarios*: « *Madres e hijos en prisión: un repaso a la situación internacional* » y « *La situación en España: antecedentes y normativa actual* », Madrid: Direction Générale des Instituts Pénitenciers, 1998. Service de référence p.11-35.

##### 2) Les femmes dans la société espagnole : de la Seconde République à la fin du Franquisme.

-CAMPOS LUQUE, Concepción y GONZALEZ CASTILLEJO, María José. *Mujeres y dictaduras en Europa y América: el largo camino*. Málaga: Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico de la Universidad de Málaga, 1996. 250 p.

-DE LA ROSA CUBO, Cristina, DEL VAL VALDIVIESO, María Isabel, DUEÑAS CEPEDA, María Jesús y SANTO TOMAS PEREZ, Magdalena. *Protagonistas del pasado, las mujeres desde la Prehistoria al siglo XX*: « *La educación republicana y relaciones de género, 1931-1936* » y « *Francia ante la enseñanza de la historia de género ¿Nuevas pistas de reflexión?* ». Valladolid: Castilla, 2009. Service de référence, p.203-218 et 247-256.

-DI FEBBO, Giuliana. *Resistencia y Movimiento de Mujeres en España 1936-1976*. [s.l.]: Icaria, 1979.

-DOMINGO, Carmen. *Con voz y con voto*. Barcelona: Lumen, 2004. 413 p.

-PASTOR, María Inmaculada. *La educación femenina en la postguerra (1939-1945): el caso de Mallorca*: « *Introducción* »; « *El aparato general de la educación femenina en la*



postguerra » et « *La estructura ideológica de la educación femenina* ». Madrid: Ministerio de la Cultura, 1984. Service de référence, p. 1-38.

-SAU, Victoria. *Ser una mujer: el fin de una imagen tradicional*. Barcelona: Icaria, 1986. 78 p.

-SCANLON, Géraldine. *La polémica feminista en la España contemporánea (1868-1974): « La República y la Guerra Civil » y « La España Nueva »*. Madrid: Siglo veintiuno, 1976. Service de référence p. 261-319 et 320-355.

-SEGARRA, Marta et CARABI, Angels. *Feminismo y crítica literaria: « Introducción a la crítica literaria feminista »*. Barcelona: Icaria, 2000. Service de référence p. 1-23.

### **3) Ouvrages critiques féministes**

-BENSADON, N. *Les droits de la femme des origines à nos jours : « Introduction »*. Paris : Presses Universitaires de France, 1994 [1<sup>ère</sup> éd. 1980]. Service de référence p. 4-9.

-MICHEL, Andrée. *Le féminisme : « Mouvements féministes et situation des femmes au XXe siècle »*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007 [1<sup>ère</sup> éd. 1979]. Service de référence p.77-107.

### **4) Monographie distinguant les formes de régimes dictatoriaux**

-BENETON, Philippe. *Les régimes politiques*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996. 127 p.

### **5) Ouvrages critiques mettant en rapport écriture et psychologie ou psychanalyse.**

-AFINOQUENOVA, Eugenia. *El idiota superviviente, Artes y letras españolas frente a la “muerte del hombre” : « El psicoanálisis humanista contra el antihumanismo teórico (Autobiografía de Federico Sánchez de Jorge Semprún) » 1969-1990*. Madrid: Libertarias, 2003. Service de référence, p. 119-136.

-ALBERCA, Manuel. *El pacto ambiguo: De la novela autobiográfica a la autoficción: « Soy yos »; « Las novelas del Yo »; « “Aventis” de autor »; « El traje nuevo de la ficción »*. Madrid: Biblioteca nueva, 2007. Service de référence, p. 15-164, 167, 200-203, 236, 238, 267-300.

-FREUD, Sigmund. *Ensayos sobre la vida sexual y teoría de las neurosis: « Aportaciones a la psicología de la vida erótica »*. Madrid: Alianza, 1972. Service de référence, p.67-77.

- HUBIER, Sébastien. *Littératures intimes: Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction* : « *Le je dans tous ses états* », « *Ecrits autobiographiques* » ; « *Aux lisières de la vie et de fiction* ». Paris: Armand Colin, 2005. Service de référence, p. 9-80 et 109-138.
- PARIS, Diana. *Norman Holland y la articulación literatura/psicoanálisis*: « *Norman Holland se pregunta por las respuestas lectoras* »; « *El yo y sus fantasías: una puesta en escena de la interpretación* ». Madrid: Campo de ideas, 2004. Service de référence, p.7-57.
- MOLERO DE LA IGLESIA, Alicia. *La Autoficción en España: Jorge Semprún, Carlos Barral, Luis Goytisolo, Enriqueta Antolín y Antonio Muñoz Molina*: «*Autobiografía y ficción autobiográfica* »; « *El yo continuamente rescrito de Jorge Semprún* »; « *Tópicos autobiográficos: mundo infantil, adolescencia, juventud y problemática del adulto* ». [s.l.]: Peter Lang, 2000. Service de référence, p. 17-43, 143-164, 348-361.

#### **4) Entretiens avec l'auteur André Malraux.**

- MOUSSUZ-LAVAU, Jeanine. *André Malraux, Qui êtes-vous ?*: « *L'Espagne* ». Lyon: La Manufacture, 1987. Service de référence, p. 33-44.
- STEPHANE, Roger. *André Malraux, entretiens et précisions* : « *Indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient* » ; « *Où le militant devient romancier...* » ; « *...et le romancier devient combattant* ». [s.l.] Gallimard la Nouvelle Revue Française, 1984. Service de référence, p. 45-92.

### **Ouvrages historiques sur la Guerre Civile Espagnole:**

#### **1) L'Espagne au XXe siècle.**

- CASANOVA, Julián y GIL ANDRES, Carlos. *Historia de España en el siglo XX*. Barcelona: Ariel, 2009. 417 p.
- MORADIELLOS, Enrique. *La España de Franco (1939-1975): política y sociedad*. Madrid: Síntesis, 2000. 319 p.
- PIEDRAFITA Salgado, Fernando. *Bibliografía del Exilio Republicano español (1936-1975)*: « *La producción editorial en Europa: Francia* » et « *Bibliografía del exilio republicano* ». Madrid: Fundación Universitaria Española, 2003. Service de référence, p. 45-48 et 53-256.
- TRAPIELLO, Andrés. *Las armas y las letras*: «*Brigadistas, Bergamín, Neruda, Vallejo, Congreso de escritores* ». [s.l.] Destino, 2010. Service de référence, p.359-406.

## **2) Panorama du cinéma sous la dictature franquiste.**

-SALVADOR MARAÑÓN, Alicia. *De ¡Bienvenido, Mr. Marshall! A Viridiana: Historia de UNINCI: una productora cinematográfica española bajo el franquismo: «La censura»; «Las últimas transformaciones de la cinematografía hasta 1961»; «A modo de resumen»; «El cine visto desde “el sistema”»; «El “Caso Viridiana”» et «El efecto Viridiana»*. [Madrid]: EGEDA (Entidad de Gestión de Derechos de los Productores Audiovisuales), 2006. Service de référence, p.42-56, 77-89, 439-664.

## **Documents audiovisuels portant sur la Guerre Civile Espagnole et la Seconde Guerre Mondiale:**

### **1) Les femmes : de nouveaux soldats au cœur des conflits du XXe siècle**

-MARTINEZ LAZARO, Emilio. *Las trece rosas*. 2007.  
-ORTIZ ALVAREZ, Paula. *De tu ventana a la mía*. 2012.  
-SALOME, Jean-Paul. *Les femmes de l'ombre*. 2008.  
-SATRAPI, Marjane et PARONNAUD, Vincent. *Persépolis*. 2007.  
-ZAMBRANO, Benito. *La voz dormida*. 2011.

### **2) Les films mettant en scène la Guerre Civile Espagnole.**

-BUÑUEL, Luis. *Viridiana*. 1961.  
-CUERDA, José Luis. *La lengua de las mariposas*. 1999.  
-LOACH, Ken. *Land and freedom*. 1995.  
-MALRAUX, André. *Sierra de Teruel*. 1938.  
-SAENZ DE HEREDIA, José Luis. *Raza*. 1941.  
-SAURA, Carlos. *La caza*. 1965.  
-TABERNA, Helena. *La buena nueva*. 2008.  
-TRUEBA, David. *Soldados de Salamina*. 2003.

### **3) Documentaires :**

-ACOSTA, Oliva. *Las constituyentes*. 2012.  
-MARTIN PATINO, Basilio. *Canciones para después de una guerra*. 1971.

### **Document iconographique**

-DIEZ JIMENEZ, Loida. *Cuartopoder: La represión franquista contra la mujer: las rapadas*, [s.l.], [s.a.]. Disponible sur [www.cuartopoder.es](http://www.cuartopoder.es) [consulté le 9 février 2012].

- CAPA, Robert. *La memoria viva: ¿Qué les pasó a nuestros abuelos en la guerra ?*, [s.l.], [23/01/2011]. Disponible sur [lamemoriaviva.wordpress.com](http://lamemoriaviva.wordpress.com) [consulté le 31 mai 2013].

## Glossaire des abréviations utilisées

- C.E.D.A. : Parti politique espagnol sous la Seconde République d'ordre conservateur, *Confederación Española de Derechas Autónomas*.
- C.N.T. : Parti politique de gauche qui existe encore de nos jours dans différents pays, *Confederación Nacional del Trabajo*.
- J.S.U. : Organisation politique de jeunes espagnols créée en 1936, *Juventudes Socialistas Unificadas*.
- K.G.B. : Il s'agit du service de renseignement dans l'U.R.S.S. post-stalinienne. Son ancêtre est le N.K.V.D..
- N.K.V.D. : Police stalinienne autrement appelée Commissariat du peuple aux Affaires intérieures. Il devient le K.G.B. en 1954.
- P.O.U.M. : Parti politique espagnol de gauche très important pendant la première moitié du XXe siècle, *Partido Obrero de Unificación Marxista*.
- S.S. : « Armée de l'escadron de protection », il s'agit d'une branche militaire dirigée par Himmler pendant la période du nazisme en Allemagne.

## **Index des corps de métiers et d'associations importantes dans les dictatures.**

*Abuelas de la Plaza de Mayo* : Les « grands-mères de la place de mai » est une O.N.G. fondée par des femmes un an après le coup d'état militaire en Argentine. Elles agissent pour que les enfants volés soient de nouveau attribués à leurs familles.

Guépéou : Police d'Etat en U.R.S.S. de 1922 à 1934.

*Sección Femenina* : C'est une branche du parti de la Phalange Espagnole maintenu par des femmes qui se condamnent elles-mêmes à une vie de soumission et de piété. Leurs modèles sont Isabel la Católica et Santa Teresa de Jesús.

# Table des matières

Épigraphe.....	2
Avant-propos.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	6
<b>PARTIE 1 - LES FEMMES: POLITIQUE, CULTURE ET ENGAGEMENT PENDANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES. 11</b>	
CHAPITRE 1 – EMERGENCE DES FEMMES ESPAGNOLES DANS LA SOCIETE.....	12
L'entrée des femmes en politique.....	12
Les réformes entreprises par ces femmes.....	14
CHAPITRE 2 – LES ARMES ET LES LETTRES.....	17
<b>PARTIE 2 - LA LITTÉRATURE CARCERALE ET CONCENTRATIONNAIRE FEMININE ..... 22</b>	
CHAPITRE 4 – LES PRISONS ESPAGNOLES FACE AUX PRISONS ET AUX CAMPS SOVIETIQUES ET NAZIS.....	23
Les conditions de "vie" et d'enfermement.....	23
Hygiène concentrationnaire et isolement.....	23
Les tortures.....	27
La déshumanisation.....	36
Les exécutions et/ou les travaux forcés: une lutte pour la vie.....	40
Politiques et endoctrinement.....	45
Culture et inculture dans les prisons.....	48
Des régimes totalitaires et autoritaires.....	51
CHAPITRE 5 – QUI SONT LES CONDAMNEES ?.....	54
Les miliciennes.....	55
Les résistantes.....	60
L'enfermement.....	61
Les gardiennes.....	67
Famille et engagement : un dilemme.....	70
Des mères.....	71
Des épouses, des sœurs.....	74
Des femmes avant tout.....	76
CHAPITRE 6 – LA VIE EXTRACELLULAIRE.....	79
La famille, un lien avec la liberté ?.....	79
La libération est-elle la Liberté ?.....	81
Dans les dictatures , la prison se résume-t-elle au régime cellulaire ?.....	81
L'unique semblant de liberté : le foyer.....	83
L'exil, une alternative à la liberté.....	86
Les femmes franquistes.....	87
Les femmes et le catholicisme.....	88
Machisme et soumission, une déshumanisation maquillée infligée aux femmes franquistes.....	89
<b>PARTIE 3 - UNE LITTÉRATURE DE MILITANTES A FUTURES MILITANTES..... 94</b>	
CHAPITRE 7 – CHRONOLOGIE DES ŒUVRES LITTÉRAIRES CARCÉRALES ISSUES DES DICTATURES.....	95
Publications autobiographiques clandestines sous ces régimes absolutistes.....	95
Publications écrites officielles.....	103
Publications pendant la dictature à l'étranger.....	103
Publications post-dictatoriales.....	106
CHAPITRE 8 – LA LITTÉRATURE, UNE REVANCHE SUR LE PASSE.....	112
Pour une identité féminine et une (ré)acquisition des droits.....	112
Identification personnelle dans l'écriture.....	112
Identification sociopolitique.....	113
En gage d'exemple et d'hommage.....	116
Une soif d'éternité.....	119

Conclusion.....	127
Bibliographie.....	1322
Glossaire des abréviations utilisées.....	139
Index des corps de métiers et des associations importantes dans les dictatures. ....	140
Table des matières.....	141



## RÉSUMÉ

Le XXe siècle, époque de grands mouvements politiques en Europe, propulse enfin la femme à un statut social en condition. La femme optimise rapidement cette possibilité, et crée alors sa place au sein de ces nouvelles sociétés innovantes. Elle profite des bienfaits de ces dernières pour se cultiver. Or, la rapidité des changements politiques favorise une instabilité générale qui permet la montée au pouvoir de tyrans dont l'ambition démesurée fait sombrer l'Europe dans le chaos et renvoie la femme à son statut initial d'objet. Cultivées et conscientes de la foudroyante acquisition puis perte de leurs droits, les femmes sont décidées à s'engager dans la lutte armée et dans la résistance aux quatre coins de l'Europe afin de conserver leur condition sociale et de lutter contre les régimes autoritaires et totalitaires pour le futur de leurs enfants. Victimes des régimes absolutistes, tout individu ne correspondant pas au profil requis par la dictature se voit enfermé et souvent condamné à mort. Dans les prisons, puis après leur libération, les femmes ont recours à une nouvelle arme : la Littérature. La Littérature et l'Histoire sont deux sciences humaines distinctes, pourtant elles sont indissociables, d'autant plus dans les récits rétrospectifs orientés par des destins étroitement liés à l'évolution des événements historico-politiques. En quoi la Littérature peut-elle être un atout pour les (ex)prisonnières ? Pourquoi ont-elles recours à cet art ? Si la Littérature se présente comme une nouvelle arme pour ces nouveaux « soldats » est-elle aussi efficace que les armes létales ?

L'objet de cette étude est d'explorer les utilisations de la plume par les victimes des dictatures européennes. Pour ce faire nous avons mis en évidence la progression culturelle de ces femmes qui a favorisé leur engagement dans la lutte, ainsi que le calvaire qu'elles ont eu à endurer comme châtiment pour leurs actes et ceux de leurs proches. Ce supplice, elles en témoignent dans leurs œuvres afin d'y reconstruire une identité propre, de prendre une revanche sur le passé, sur leurs bourreaux. C'est par la Littérature, cette culture qui les a libérées au début du siècle, qu'elles trouvent de nouveau leur libération et se présentent comme de nouvelles pédagogues, prophètes de la lutte pacifique féminine.



Une milicienne républicaine : entre arme et culture, photo de Robert Capa, Barcelone, 1936 extraite de [www.lamemoriaviva.com](http://www.lamemoriaviva.com), [23/01/2011]